DC
135
.L5A33
1876
v.1

U d'/of OTTAWA
39003001237865

BIBLIOTHECA

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE LESPINASSE

Tous droits réservés.

E. PICARD.

IMP. EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE LESPINASSE

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DE

DIX LETTRES INÉDITES

Accompagnée d'une Notice sur la vie de Mlle de Lespinasse
et sur sa société, de Notes et d'un Index analytique

PAR

GUSTAVE ISAMBERT

TOME I

1876

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL, 29

M DCCC LXXVI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
135
.75A33
1876
v.1

NOTICE

SUR MADEMOISELLE DE LESPINASSE ET SA SOCIÉTÉ.

I. — LA FAMILLE D'ALBON.

« Le dix-neuvième Novembre, mil sept cent trente-
« deux a été baptisée Julie-Jeane-Eléonore (1), née
« hier, fille légitime du sieur Claude Lespinasse, bour-
« geois de Lyon, et de dame Julie Navare, le Parrain
« est Louis Basiliat (2), chirurgien juré de Lyon, la
« Maraine dame Julie le Chat, représentée par dame
« Madeleine Gannivet, épouse dudit sieur Basiliat. Le
« dit enfant est né chez le sieur Basiliat. Le père n'a
« signé pour être absent, ces deux témoins ont signé
« la minutte.

« BASILIAT.

« AMBROSE vicaire. »

Cet acte, extrait des registres de la paroisse de Saint-Paul de Lyon, cet acte, dans lequel se trouvent cités tant de noms propres et qui ne constate que la présence d'un accoucheur et de sa femme, n'inspire pas à première vue une grande confiance dans sa sincérité. Julie-Jeanne-Eléonore, en effet, était fille d'une grande dame, très-considérée et réputée pour sa solide piété, qui vivait séparée de son mari, la comtesse d'Albon. Le bourgeois Claude Lespinasse était selon toute apparence un personnage purement imaginaire, et dont

(1) Les prénoms de Claire-Françoise, donnés par la *Biographie Didot*, d'après l'*Eloge d'Eliza*, sont dus uniquement à la fantaisie de Guibert. Mlle de L. s'est toujours appelée Julie.

(2) Baziliac, d'après l'*Almanach de Lyon*, cité par la *Biographie Michaud*.

le nom n'était pas forgé au hasard. Le nom de Lespinasse appartenait en effet à la famille d'Albon. Nous rencontrons dans l'ascendance de cette famille un Guillaume d'Albon, qui épousa, en 1373, Alix, fille unique de Hugues, seigneur de l'Espinasse et de Saint-André, et devint par ce mariage gouverneur de l'église de Lyon, à la condition que le second de ses fils porterait le nom de l'Espinasse. Le fils aîné de ce seigneur, après avoir eu vingt enfants, mourut néanmoins sans postérité. Son second fils, Jean d'Albon, dit de l'Espinasse, devint le chef de la famille. Ses cadets reprirent le nom de d'Albon, mais en brisant leurs armes d'un lambel de trois pièces de gueules, qui est de Lespinasse. La famille d'Albon s'allia encore plusieurs fois par la suite à la famille de Lespinasse (1). Par le choix seul de ce nom, Julie se trouvait, aux yeux du monde, plus qu'à demi reconnue par sa mère. Quant à son père véritable, il n'est pas connu d'une manière aussi certaine. Les nouvellistes du temps nomment le cardinal de Tencin, qui était depuis deux ans archevêque de Lyon; et, s'ils ne donnent aucune preuve concluante de cette attribution, si elle n'est pas nécessaire, comme se l'imagine l'auteur des *Mémoires secrets*, pour expliquer la liaison ultérieure de Mlle de Lespinasse avec d'Alembert, bâtard de Mme de Tencin, il faut avouer, d'autre part, qu'elle n'est contredite, ni par le caractère du personnage, ni par l'intérêt qu'il prit plus tard au sort de la fille de Mme d'Albon, ni même par la grande facilité dont nous semble avoir fait preuve le vicaire de Saint-Paul, Ambrose.

Mme d'Albon éleva Julie sur le même pied que ses autres enfants, sans lui laisser soupçonner que rien dût un jour mettre de l'inégalité entre eux. Elle semblait même avoir pour elle une sorte de prédilection attristée. Souvent en la caressant elle fondait silencieusement en larmes. Elle lui fit donner une éducation brillante, comme il convenait à une fille noble, mais solide aussi; l'enfant en profita comme si elle eût pu se douter qu'il lui faudrait un jour y trouver une ressource. Madame d'Albon songeait, paraît-il, aux moyens d'assurer, fût-ce au risque d'un peu de

(1) Le Laboureur, *Mazures de l'isle Barbe*, t. II, p. 138; La Chenaye-Desbois, *Dictionnaire de la Noblesse* et *Etrennes à la Noblesse pour 1775*, V° Albon.

scandale, la position de cette jeune fille, née, après tout, au cours de son mariage, lorsqu'elle mourut presque subitement (1).

Julie avait alors quinze ans à peine. Le secret de sa naissance lui fut brusquement révélé. Ce double coup la plongea dans un accablement qui ne lui permettait pas de résister à des embûches dont elle n'avait pu concevoir l'idée. Elle avait un frère, le chevalier Camille d'Albon, né en 1720, et une sœur, Marie-Camille-Diane d'Albon de Saint-Marcel, qui avait épousé le 18 novembre 1739 Gaspard de Vichy, troisième du nom, comte de Chamrond, frère aîné de Mme du Deffand. Mme d'Albon, en mourant, laissait, par testament, à Julie cent écus de rente viagère; elle lui avait confié en outre la clef d'un bureau qui contenait une somme d'argent assez considérable, en lui ordonnant de la garder pour elle. « Cette fille », dit Mme du Deffand, « n'hésita pas un seul instant : elle mena M. d'Albon au dit bureau, lui en donna la clef et lui remit tout l'argent qui y étoit. » Le chevalier d'Albon, de son côté, n'hésita pas davantage : sans déférence pour le dernier vœu de sa mère, il saisit au bond ce naïf sacrifice, qui laissait sa jeune sœur sans ressources. Dans sa famille même, du rôle de princesse, Julie tomba subitement à celui de Cendrillon. On se garda bien de la chasser; cela aurait pu préparer quelque embarras, quelque esclandre pour l'avenir. On préféra l'employer, pour la surveiller plus sûrement; Mme de Vichy avait, d'ailleurs, besoin d'une institutrice pour ses enfants. Elle emmena la petite sœur au château de Chamrond, dans le Mâconnais. Julie était bien jeune; mais à cet âge, les épreuves et les larmes ont bien vite fait d'un enfant une femme. Elle inspira assez de sécurité pour qu'on laissât peser sur elle, non-seulement les devoirs d'une institutrice, mais la responsabilité d'une gouvernante. Dès 1740, M. et Mme de Vichy n'hésitèrent pas à laisser sous sa garde leur fille âgée de six ans et leur petit garçon qui en avait huit, pour aller passer une saison à Paris. S'ils avaient en elle une confiance sans bornes, ils ne lui en témoignaient pas

(1) Plusieurs biographes disent, sans justifier leur assertion, que Mme d'Albon était devenue veuve. Si nous ne nous trompons, son mari, Thomas d'Albon, prince d'Yvetot, marquis de Saint-Marcel, n'est mort qu'en juillet 1772, à Roanne, dans sa 85e année.

pour cela plus d'égards, loin de là. « Elle en éprouvoit les traitements les plus durs et les plus humiliants. » Ils reçurent en 1752 la visite de Mme du Deffand. « Quand j'arrivai à Chamrond, dit celle-ci, ils m'en firent des éloges infinis, ils me vantèrent son esprit et son caractère; ils me dirent toutes les obligations qu'ils lui avoient, les soins qu'elle se donnoit pour l'éducation de leur fille. Je trouvai qu'elle méritoit en effet tout le bien qu'ils me disoient d'elle, je m'aperçus seulement qu'elle étoit triste et qu'elle avoit souvent les larmes aux yeux. Mon frère m'apprit qu'elle vouloit les quitter et se retirer dans un couvent, il me dit qu'il ne s'en soucieroit guère sans l'extrême affliction où en étoit Mad. de Vichy; je leur offris mes services pour l'en dissuader, ils l'acceptèrent; je la pressai alors fort vivement d'abandonner son projet, mais je la trouvai inébranlable; elle me dit... qu'il y avoit plus d'un an qu'elle avoit déclaré à Mad. de Vichy qu'elle vouloit se retirer, qu'elle avoit consenti à différer encore de quelques mois, pour lui donner une marque de déférence, mais qu'elle ne pouvoit plus soutenir les scènes qu'on lui faisoit tous les jours. » Fort peu de temps après, elle partait en effet; « les enfans, toute la maison étoient en larmes. » Elle se retira dans une maison religieuse de Lyon, peut-être celle où elle avait reçu l'instruction. Elle entama une correspondance suivie avec Mme du Deffand, qui lui avait fait entrevoir la possibilité de la tirer d'affaire. La quinteuse marquise, qui voyait s'enfuir, dont elle enrageait, l'âge des galanteries, et qui avait commencé de demander des consolations au bel esprit, venait d'être frappée d'une suprême disgrâce : elle perdait la vue. Il lui fallait une personne qui lui fît la lecture et lui trouvât les bons endroits, sans empiéter sur ses goûts; qui eût l'œil aux visiteurs et fît les honneurs de son salon sans affaiblir son empire; qui animât la conversation sans la diriger; enfin, qui suppléât la maîtresse de maison dans tous ses devoirs sans rien prendre sur les hommages dont elle avait l'habitude et le besoin. Un pareil sujet, s'il existait, n'était pas facile à rencontrer : aussi la marquise, dans ses méditations, s'arrêtait-elle souvent sur le souvenir de la jeune et malheureuse institutrice de Chamrond. Au mois d'avril 1753, elle alla à Lyon et y séjourna dix jours, pendant lesquels elle fit sortir tous les jours sa

nouvelle protégée de onze heures du matin à six heures du soir. Au cours d'une de leurs entrevues, le cardinal de Tencin rendit visite à Mme du Deffand, vit la jeune fille, s'intéressa à elle, la recommanda à l'abbesse du couvent où elle logeait; puis, dans une conversation qui eut lieu hors de la présence de Julie, il encouragea sa noble amie à se l'attacher. L'affaire fut dès ce moment à peu près entendue; Mme du Deffand promettait d'ajouter quatre cents livres par an à la petite rente léguée par Mme d'Albon. Le chevalier d'Albon se trouvait alors absent de Lyon; Mlle de Lespinasse fut chargée de l'instruire à son retour de tous ces arrangements. Le chevalier refusa net son consentement; d'autre part, M. de Vichy, ayant été avisé par une lettre de Lyon de ce qui se préparait, écrivit à Mme du Deffand qu'il s'y opposait formellement. Ni M. de Vichy ni sa femme n'étaient portés de bonne volonté pour cette enfant qui avait échappé à leur domination. Ce premier acte d'indépendance leur avait laissé des inquiétudes. Julie une fois à Paris et dans une société qui la mettrait en vue, le scandale de sa naissance se répandrait, elle pourrait intéresser à elle quelque personnage puissant ou quelque philosophe indiscret qui ne craindrait pas de troubler le repos de la famille. Mme du Deffand n'eut garde de prendre au tragique cette intervention violente, qui se produisait en dehors de tout droit et de toute raison; car les Vichy et M. d'Albon n'auraient pu justifier la tutelle qu'ils voulaient exercer qu'à la condition d'avouer leur sœur, et ils n'avaient justement d'autre motif d'y prétendre que le souci de l'exclure à jamais de la famille. Pourtant, la marquise ne voulut rien brusquer dans une affaire où elle mettait beaucoup d'intérêt; elle tenait d'ailleurs à prendre toutes ses sûretés avec sa future compagne, et, pour l'étudier à loisir, elle entretint avec elle une correspondance de plus en plus active. Elle prit un tel soin d'énumérer et de préciser ses exigences, qu'il y eut un moment où la jeune fille sentit le cœur lui manquer et fut près de renoncer à tout. Cette disposition ne dura point. Isolée, sans avenir, en butte aux tracasseries jalouses des siens, elle se hâta de renouer en faisant sa soumission, Le 13 février 1754, Mme du Deffand lui écrivait : « Il faudra, ma Reine, vous bien examiner et être bien sûre que vous ne vous en repentiez point. Vous m'écrivez dans votre dernière

lettre les choses les plus tendres et les plus flatteuses, mais vous ressouvenez-vous qu'il y a deux ou trois mois que vous ne pensiez pas de même? et que vous m'avouâtes que vous étiez effrayée de l'ennui que je vous faisois prévoir et que, quoique vous y fussiez accoutumée, il vous deviendroit plus insupportable au milieu du grand monde qu'il ne vous l'étoit dans votre retraite, que vous tomberiez alors dans un découragement qui vous rendroit insupportable, m'inspireroit du dégoût et du repentir? c'étoient vos expressions, et c'est apparemment cette faute que vous voulez que je vous pardonne et que vous me priez d'oublier; mais, ma Reine, ce n'est point une faute de dire sa pensée et d'expliquer ses dispositions, c'est au contraire tout ce qu'on peut faire de mieux; aussi, bien loin de vous en faire des reproches, je vous mandai que je vous savois bon gré de votre sincérité et que, quoiqu'elle me fit abandonner mes projets, je ne vous en aimerois pas moins tendrement; je vous répète aujourd'hui la même chose; réfléchissez sur le parti que vous prendrez. » La marquise, elle aussi, a beaucoup réfléchi; elle ne veut pas que la nouvelle venue jette le trouble dans sa société. « Je n'annoncerai votre arrivée à personne, je dirai aux gens qui vous verront d'abord que vous êtes une demoiselle de ma province qui veut entrer dans un couvent et que je vous ai offert un logement en attendant que vous ayez trouvé ce qui vous convient.... Si l'on croyoit d'abord que vous fussiez établie auprès de moi, on ne sauroit (quand même je serois une bien plus grande dame) de quelle manière on devroit traiter avec vous, les uns pourroient vous croire ma propre fille, les autres ma complaisante, etc., et sur cela faire des commentaires impertinens. Il faut donc que l'on connoisse votre mérite et vos agrémens avant toute autre chose.... Il y a un second article sur lequel il faut que je m'explique avec vous, c'est que le moindre artifice, et même le plus petit art que vous mettriez dans votre conduite avec moi me seroit insupportable; je suis naturellement défiante, et tous ceux en qui je crois de la finesse me deviennent suspects au point de ne pouvoir plus prendre aucune confiance en eux. »

L'opposition de la famille d'Albon menaçait de se perpétuer. Vers la fin de mars, Mme du Deffand résolut d'en finir. Le 29, elle écrivait à Mlle de Lespinasse :

« Une grâce que j'ai encore à vous demander (et qui est la plus importante de toutes), c'est de ne point penser à venir auprès de moi, si vous n'avez pas parfaitement oublié qui vous êtes, et si vous n'êtes pas dans la ferme résolution de ne jamais penser à changer d'état; il y auroit de la perfidie à faire usage de mon amitié pour me couvrir de honte, m'exposer aux reproches de tous les honnêtes gens, et à me rendre l'ennemie irréconciliable de toute ma famille ; la plus petite tentative que vous pourriez faire étant auprès de moi seroit un crime irrémissible. J'espère, ma Reine, que vous n'avez pas besoin de vous consulter de nouveau, il y a longtemps que vous m'avez promis tout ce que je pouvois desirer sur cet article; je suis dans la plus parfaite certitude que toutes vos entreprises seroient vaines, mais il ne seroit pas moins affreux pour moi que vous en fissiez aucune, et, je vous le répète, je ne vous le pardonnerois jamais. » Presque en même temps que cette lettre, la marquise rédigeait un *memorandum* à l'adresse de sa tante, la duchesse de Luynes, que les Vichy s'étaient flattés de faire intervenir en leur faveur. La duchesse répondit qu'elle n'avait point reçu d'eux de communication à ce sujet; en même temps elle se défendait de donner aucun conseil : « Je sais en général, écrivait-elle, qu'il y a beaucoup d'inconvéniens à s'attacher une complaisante : les commencemens en sont d'ordinaire merveilleux, mais souvent l'ennui et le dégoût viennent; d'abord on le dissimule et puis il se fait sentir avec amertume... Enfin vous y ferez vos réflexions. » Au reçu de cette réponse, qui la mettait à l'aise, Mme du Deffand écrivit coup sur coup trois lettres : la première à madame de Luynes pour lui faire comprendre que toutes les réflexions étaient faites, la seconde à Mlle de Lespinasse pour l'engager à faire ses préparatifs de départ, la troisième au cardinal de Tencin pour le prier de faire partir la jeune fille en bonne compagnie. Ces trois billets furent écrits le 7 avril 1754 (1).

(1) *Letters of the marquise du Deffand to the Hon. Horace Walpole.* Londres, 1810, t. Ier. Toute la correspondance que nous venons d'analyser se trouve réunie dans ce volume.

II. — LE SALON DE MADAME DU DEFFAND.

Mme du Deffand avait alors cinquante-sept ans. Elle avait paru dans le monde vers l'époque de la mort de Louis XIV. C'est la Régence qui avait fait son éducation et même le Régent, dit-on, avait voulu y être pour quelque chose; mais, surchargé d'élèves comme il était, il n'avait consacré qu'une semaine ou deux à celle-ci. Pendant longtemps elle avait mené une vie très-dissipée, donnant son été aux divertissements de Sceaux et passant l'hiver dans un petit logement de la rue de Beaune, avec peu de compagnie. Elle donnait à souper tous les soirs; sa réputation d'esprit s'était répandue et, sa maturité enhardissant les timides qui auraient craint d'abord de paraître importuns ou avantageux, le nombre de ses familiers s'était rapidement accru. La maison s'était trouvée trop étroite; la marquise et sa cour s'étaient transportés dans la rue Saint-Dominique, au couvent de Saint-Joseph, dont les vastes bâtiments logent aujourd'hui l'administration centrale de la guerre. C'est là qu'était attendue Mlle de Lespinasse. D'Alembert et Formont lui avaient été présentés d'avance comme les « deux amis intimes » de la marquise, et sa femme de chambre Devreux comme une puissance avec laquelle il faudrait compter.

D'Alembert n'était de la maison, selon toute apparence, que depuis cinq ou six ans. Quant à Formont, ce poëte ennemi de la publicité, que Voltaire a appelé « le plus indifférent des sages », c'était un ancien sentiment rapporté des soupers de Sceaux. « Je les aime passionnément, disait Mme du Deffand, moins par leurs agrémens et par leur amitié pour moi que par leur extrême vérité ». Elle laissait dans l'ombre deux hommes qui avaient commencé par être de ses adorateurs et qui restèrent jusqu'à leur mort ses plus fidèles amis : Pont-de-Veyle et le président Hénault.

Mlle de Lespinasse eut à Saint-Joseph une chambre indépendante du logement de Mme du Deffand. Son petit revenu fut réglé par un contrat (1) qui lui constitua, le 16 juillet 1754, pardevant Me Doyen, notaire,

(1) Une quittance en date du 30 juin 1774, se référant à cet acte, a passé en vente publique le 28 avril dernier.

une pension annuelle et viagère de 692 livres sur le duc d'Orléans. Elle produisit dès son arrivée une impression de flatteuse surprise. « L'excellence de votre ton », lui écrivait plus tard d'Alembert, « ne seroit point un éloge pour une personne née à la cour, et qui ne peut parler que la langue qu'elle a apprise : en vous c'est un mérite très-réel et même très-rare; vous l'avez apporté du fond de votre province, où vous n'aviez trouvé personne qui vous l'enseignât. Vous étiez sur ce point aussi parfaite le lendemain de votre arrivée à Paris que vous l'êtes aujourd'hui. » Nous verrons par la suite quel déboire trouva d'Alembert dans cette perfection même.

La Harpe, qui ne connut Mlle de Lespinasse que plus tard, la dépeint « comme une jeune personne bien faite, intéressante, spirituelle, et d'une figure agréable avant que la petite vérole l'eût gâtée. » Nous ne saurions dire précisément à quelle époque est survenu cet accident; mais, si la figure était agréable, c'était par la physionomie et non par l'harmonie des traits. Le seul portrait de Mlle de Lespinasse qui ait été gravé, à notre connaissance, est de Carmontelle; c'est un profil d'une jolie facture, mais qui sent un peu l'artifice. Comme portrait de face, le cabinet des Estampes possède un crayon daté de 1818, mais qui semble copié sur un portrait du temps, sans aucune préoccupation d'arrangement, sauf dans le costume, dont la taille est un peu remontée. Le front, plus qu'à demi caché par la coiffure, paraît élevé; le nez est droit; les yeux, grands et un peu gros, ont une expression douloureuse et troublante; mais l'ensemble des traits manque de finesse : le bas de la figure est court, avec de fortes pommettes, de grosses lèvres et un menton proéminent. Reposant sur un cou assez long, la tête paraît un peu petite pour le corps. Les deux portraits rapprochés se complètent sans se contredire. Mais ce qui est encore plus concluant à nos yeux, c'est le témoignage unanime des contemporains, y compris les panégyristes et les adorateurs de Mlle de Lespinasse, qui, même en s'adressant à elle, n'ont jamais hasardé de manquer de franchise sur ce sujet, bien qu'en fait de beauté la galanterie permette au portraitiste le plus scrupuleux un peu de complaisance, quand il n'en faut qu'un peu. D'Alembert lui écrivait : « Je dirai de votre extérieur ce qui me paroît

frapper tout le monde; que vous avez beaucoup de noblesse et de grâces dans tout votre maintien et, ce qui est bien préférable à une beauté froide, beaucoup de physionomie et d'âme dans tous vos traits. Aussi pourrois-je vous nommer plus d'un de vos amis, qui auroit eu pour vous plus que de l'amitié, si vous l'aviez voulu. » L'exacte vérité paraît avoir été dite là-dessus par Guibert, qui écrivit d'elle, au lendemain de sa mort : « Sa laideur n'avoit rien de repoussant au premier coup d'œil; au second on s'y accoutumoit, et dès qu'elle parloit on l'avoit oubliée. Elle étoit grande et bien faite. Je ne l'ai connue qu'à trente-huit ans, et sa taille étoit encore noble et pleine de grâce. » Mais tous ces portraits se rapportent aux dernières années de sa vie. En voici un qui lui fut adressé lorsqu'elle était chez Mme du Deffand; il est du président Hénault :

Mademoiselle, je m'en vais dire comme je vous trouve : ceux qui croiront que vous n'êtes que *pariste* (1), ne vous connoîtront guère : vous êtes cosmopolite; vous vous assortissez à toutes les situations. Le monde vous plaît; vous aimez la solitude; les agrémens vous amusent, mais ils ne vous séduisent point. Votre cœur ne se donne pas à bon marché. Il vous faut des passions fortes et c'est tout au mieux, car elles ne reviennent pas souvent; la nature, en vous mettant dans un état ordinaire, vous a donné de quoi le relever. Votre âme est noble et élevée, et vous ne resterez jamais dans la foule. Il en est de même de votre personne; elle est distinguée et vous attirez l'attention sans être belle. Il y a en vous quelque chose de piquant; on mettroit de l'obstination à vous tourner la tête, mais on en seroit souvent pour ses frais. Il faut vous attendre, car on ne vous feroit pas venir; votre coquetterie est impérieuse; vous êtes sur la rêvasserie comme votre maîtresse, vous n'y entendez pas plus qu'[elle] à la musique, et c'est en quoi vous êtes différente. Mais vous avez deux choses qui ne vont guère ensemble : vous êtes douce et forte; votre gaieté vous embellit et relâche vos nerfs qui sont trop tendus. Votre avis est à vous et vous laissez aux autres le leur; *vous voyez tout à vue d'oiseau;* vous êtes extrêmement polie; vous avez deviné le monde; on auroit beau vous transplanter, vous prendriez racine partout; vous regarderiez à Madrid à travers une jalousie; vous mettriez votre fichu de travers à Londres; à Constantinople vous diriez au Grand-Seigneur que vous n'avez pas les pieds poudreux : pour l'Italie, je ne vous conseillerois pas trop d'y aller à moins que ce ne fût pour attraper quelque Père de l'Eglise.

(1) *Pariste*, attachée aux mœurs parisiennes. Ce néologisme bizarre n'a pas fait fortune, et personne ne le regrettera.

En tout, vous n'êtes pas une personne comme une autre; et, pour finir, comme Arlequin, par un coup de sangle, vous me plaisez beaucoup (1).

Ce dernier trait n'était pas de simple politesse. Mlle de Lespinasse fit vraiment la conquête du président. Il était « fort entêté » d'elle, assure Mme du Deffand. On prétend même qu'il voulut l'épouser, tout vieux qu'il était; mais on n'a sur ce point assez indifférent que des témoignages suspects. Quoi qu'il en soit, bien des têtes plus solides subirent le même charme. La lectrice se fit rapidement nombre d'amis et l'animation qu'elle mettait dans tous ses sentiments faisait qu'avec elle l'amitié tendait toujours à se passionner. Parmi les personnes qu'elle intéressa le plus vivement, il faut compter le marquis d'Ussé, le frivole abbé de Boismont, Turgot et son grave ami l'abbé Bon; le jeune et ambitieux archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, qui était petit-neveu de Mme du Deffand et qui avait probablement servi d'introducteur à Turgot et à Boisgelin de Cucé, ses anciens camarades du séminaire de Saint-Sulpice; enfin, le chevalier de Chastellux et d'Alembert. L'amitié de ce dernier paraît avoir été l'une des plus lentes à conquérir; à peine gagnée, elle devint très-vite la plus chaleureuse de toutes.

Mlle de Lespinasse se lia dans le même salon avec un grand nombre de femmes du monde et même avec de grandes dames; elle y fit, entre autres, la connaissance de la jeune duchesse de Chatillon, fille du duc de La Vallière, qui resta jusqu'à la fin son amie la plus dévouée.

Tout alla bien pendant les premières années. La maîtresse, dans l'enchantement de son acquisition, la ménageait un peu; la lectrice, à qui l'habitude du malheur rendait la modestie facile, peu confiante dans un charme que son miroir n'avait pas dû lui promettre, se faisait pardonner ses premiers succès par son zèle intelligent. Elle dévorait d'énormes factums et signalait la page éloquente dont la découverte ferait honneur à la marquise dans sa prochaine lettre à Voltaire; elle communiquait ses impressions sur la société qu'elle

(1) *Mémoires du président Hénault*, in-8o. Paris, 1854, p. 115. N'ayant pas le manuscrit à notre portée, nous avons risqué un petit nombre de corrections légères et indispensables, qui nous ont paru tout indiquées.

voyait, avec un abandon et une nouveauté d'aperçus qui secouaient l'ennui d'une femme lassée de tout ; pendant les absences de Mme du Deffand, elle lui écrivait régulièrement une piquante gazette manuscrite, qui embrassait le monde entier, en lui donnant pour centre le couvent de Saint-Joseph et les salons circonvoisins. Mais Mme du Deffand devenait chaque jour plus ombrageuse et plus difficile à vivre. Son vieil ami le président Hénault se voit obligé d'avouer « que l'âge, sans lui ôter ses talens, l'avoit rendue jalouse et méfiante; que son fauteuil étoit un tribunal d'où elle décidoit plus qu'elle ne causoit; que ses jugemens sur les hommes tenoient beaucoup du cas qu'on faisoit d'elle; qu'elle ménageoit trop peu des amis acquis; qu'il étoit dangereux de la contredire, et qu'enfin on pouvoit dire d'elle :

» Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. »

Or, à mesure que ses infirmités et son humeur empiraient, et qu'elle se rendait pour ainsi dire plus à charge à ses courtisans, ceux-ci apprenaient à connaître et à apprécier la nature sensible, ardente, enthousiaste et frondeuse pourtant, de sa compagne attitrée. Le règne de Mme du Deffand tendait à devenir nominal, et Mlle de Lespinasse exerçait la régence. La pitié qu'avait d'abord excitée le bruit de ses infortunes était ravivée par le spectacle des exigences qu'elle avait à subir. « Il ne fallait pas moins qu'un ami tel que d'Alembert pour adoucir et rendre supportable à mademoiselle l'Espinasse la tristesse et la dureté de sa condition; car c'était peu d'être assujettie à une assiduité perpétuelle auprès d'une femme aveugle et vaporeuse : il fallait, pour vivre avec elle, faire comme elle, du jour la nuit, et de la nuit le jour; veiller à côté de son lit, et l'endormir en lui faisant la lecture; travail qui fut mortel à cette jeune fille, naturellement délicate (1), et dont jamais depuis sa poitrine épuisée

(1) La Harpe donne une autre origine au mauvais état de santé de Mlle de L. Suivant lui, elle aurait tenté de s'empoisonner avec 60 grammes d'opium, et cette dose exagérée ne lui aurait procuré que « des convulsions épouvantables qui ébranlèrent à jamais ses nerfs. » Mais pour cette période, dont il ne pouvait parler que par ouï dire, la correspondance improvisée de La Harpe est un document peu sûr.

n'a pu se rétablir. Elle y résistait cependant lorsque arriva l'incident qui rompit sa chaîne.

« Madame du Deffand, après avoir veillé toute la nuit chez elle-même ou chez madame de Luxembourg, qui veillait comme elle, donnait tout le jour au sommeil, et n'était visible que vers les six heures du soir. Mademoiselle l'Espinasse, retirée dans sa petite chambre sur la cour du même couvent, ne se levait guère qu'une heure avant sa dame; mais cette heure si précieuse, dérobée à son esclavage, était employée à recevoir chez elle ses amis personnels, d'Alembert, Chastellux, Turgot (1). Or, ces messieurs étaient aussi la compagnie habituelle de madame du Deffand; mais ils s'oubliaient quelquefois chez mademoiselle l'Espinasse, et c'étaient des momens qui lui étaient dérobés : aussi ce rendez-vous particulier était-il pour elle un mystère, car on prévoyait bien qu'elle en serait jalouse. Elle le découvrit; ce ne fut, à l'entendre, rien de moins qu'une trahison. Elle en fit les hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et déclarant qu'elle ne voulait plus nourrir ce serpent dans son sein (2) »

Ce fut au bout de dix ans, au commencement de l'année 1764, que cet orage éclata. Mlle de Lespinasse dut se retirer sur-le-champ; on lui procura à quelques pas du couvent, dans la rue de Bellechasse, un appartement que la maréchale de Luxembourg fit meubler. La rumeur fut grande parmi les convives les plus assidus de la marquise. Elle criait bien haut qu'il fallait choisir entre « cette fille » et elle; mais presque personne ne se souciait d'être réduit à cette alternative. Tout le monde à peu près, les meilleures amies de Mme du Deffand, comme la maréchale de Luxembourg, ses complaisants les plus résignés, comme le président Hénault, étaient portés par la sympathie et l'esprit de justice vers Mlle de Lespinasse; mais ce n'est pas une petite décision que de se fermer tout à coup la porte d'un salon où depuis dix ans, plus ou moins, on a pris l'habitude de se rencontrer journellement entre gens d'esprit et de savoir; tout en maugréant, d'ailleurs, contre les caprices tyranniques de la maîtresse de la maison, on prisait sa malignité. Toute la société

(1) Marmontel ajoute : « Et moi, de temps en temps. »
(2) Marmontel, *Mémoires d'un père*, livre VII.

du couvent de Saint-Joseph s'employa donc à apaiser le courroux de la trop irritable dame, mais sans rien gagner. On pensa que du moins son amour-propre ne résisterait pas à une démonstration d'entière soumission de la part de la lectrice et qu'un rapprochement décisif pourrait en résulter. Mlle de Lespinasse, confuse du trouble où cet incident jetait tous ses amis, un peu embarrassée d'une indépendance si brusquement survenue, se laissa persuader et écrivit une supplique dont le texte nous a été conservé. La voici :

Mardi, 8 mai 1764.

Vous m'avez fixé un terme, Madame, pour avoir l'honneur de vous voir ; ce terme me paroît bien long, et je serois bien heureuse si vous vouliez l'abréger ; je n'ai rien plus à cœur que de mériter vos bontés, daignez me les accorder, et m'en donner la preuve la plus chère en m'accordant la permission de vous aller renouveler moi-même l'assurance d'un respect et d'un attachement qui ne finiront qu'avec la vie et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très humble
et très obéissante servante,

LESPINASSE.

Loin d'être attendrie par cette démarche, Mme du Deffand n'y vit que l'occasion de satisfaire son ressentiment en délaissant sa rivale dans cette posture humiliée. Elle lui fit sur-le-champ cette réponse pleine de fiel :

Mercredi, 9 mai 1764.

Je ne puis consentir à vous revoir sitôt, Mademoiselle ; la conversation que j'ai eue avec vous, et qui a déterminé notre séparation, m'est dans le moment encore trop présente ; je ne saurois croire que ce soit des sentimens d'amitié qui vous fassent désirer de me voir, il est impossible d'aimer ceux dont on sait qu'on est détesté, abhorré, etc.. etc. par qui l'amour-propre est sans cesse humilié, écrasé, etc., etc., etc., ce sont vos propres expressions, et la suite des impressions que vous receviez depuis longtemps de ceux que vous dites être vos véritables amis ; ils peuvent l'être en effet, et je souhaite de tout mon cœur qu'ils vous procurent tous les avantages que vous en attendez : agrément, fortune, considération, etc., etc. Que feriez-vous de moi aujourd'hui ; de quelle utilité pourrais-je vous être ? Ma présence ne vous seroit point agréable, elle ne serviroit qu'à vous rappeler les premiers tems de notre connoissance,

les années qui l'ont suivie, et tout cela n'est bon qu'à oublier. Cependant, si par la suite vous veniez à vous en souvenir avec plaisir, et que ce souvenir produisît en vous quelque remords, quelque regret, je ne me pique point d'une fermeté austère et sauvage, je ne suis point insensible, je démêle assez bien la vérité; un retour sincère pourroit me toucher et réveiller en moi le goût et la tendresse que j'ai eus pour vous; mais en attendant, Mademoiselle, restons comme nous sommes, et contentez-vous des vœux que je fais pour votre bonheur.

Il est inutile de dire que Mlle de Lespinasse ne fit plus aucun effort pour mériter un pardon qu'on mettait à si haut prix. Quant à Mme du Deffand, sa haine, qu'elle essaya vainement de dissimuler sous les apparences du dédain, ne fit que s'accroître avec le temps. « Je ne voudrois pas lui devoir de me sauver de l'échafaud, » écrivait-elle plus de dix ans après. « Elle est la seule personne que je pourrois regarder comme mon ennemie si je ne dédaignois d'y penser : c'est de quoi je ne me cache point. » La mort même de sa jeune rivale ne put la désarmer.

III. — LE SALON DE LA RUE DE BELLECHASSE.

Les amis de Mlle de Lespinasse firent le nécessaire pour lui assurer une existence paisible. Ils obtinrent, dit-on, par l'entremise du duc de Choiseul une petite pension sur la cassette royale; cette pension lui manqua probablement par la suite, et l'obligeance de Mme Geoffrin paraît s'être substituée avec avantage à la munificence royale (1). C'est avec un revenu qui, tout compté, varia de 2,500 à 4,000 livres, que Mlle de Lespinasse attira chez elle l'élite de la société de son temps. Il est vrai qu'elle ne donna pas à souper; mais elle ouvrit sa porte tous les jours de cinq heures à neuf heures, on pouvait attendre chez elle l'heure du souper en causant, et cela était bien plus précieux et moins commun. Elle ne souhaitait pas la fortune, n'enviait pas le luxe, et elle savait, dans la médiocrité,

(1) Comparez sur ce point les renseignements assez confus donnés par les correspondances de Grimm et de La Harpe et les Mémoires de Marmontel. Morellet raconte que Mme Geoffrin convertit en rente au profit de Mlle de L. « une grande partie de l'argent provenant de la vente de ses trois plus beaux tableaux de Carle Vanloo qui ont été achetés par l'impératrice de Russie. » L'anecdote de la pension royale est moins bien étayée.

faire une figure dont son amour-propre n'eût pas à souffrir. « Son économie, dit Guibert, étoit si adroite qu'on ne la sentoit pas. Elle étoit toujours mise uniment; mais avec goût. Tout ce qu'elle portoit étoit frais et bien assorti. Elle donnoit l'idée de la richesse qui, par goût, se seroit vouée à la simplicité. »

La première année, les réceptions se maintinrent dans un cercle assez restreint; c'était comme la suite des entretiens secrets de la petite chambre de Saint-Joseph. D'Alembert, en particulier, n'eut aucune peine à renoncer au salon de Mme du Deffand. Il s'était brouillé une première fois avec elle en 1760, à cause du patronage assez peu dissimulé qu'elle avait accordé à la comédie des *Philosophes*, de Palissot. Après l'avoir dénoncée à Voltaire en termes injurieux (1), il s'était raccommodé avec elle, « vaille que vaille », au bout de quelques mois, et c'est à coup sûr à la lectrice qu'il avait fait ce sacrifice. Depuis cet incident, les soupers de Saint-Joseph étaient restés suspects aux philosophes; d'Alembert s'y sentait chaque jour moins à l'aise. Turgot et ses amis, eux aussi, devaient s'apercevoir qu'ils étaient dans le camp ennemi. Mlle de Lespinasse partie, rien ne retenait plus la marquise de faire éclater son aversion pour toutes les idées nouvelles. Le salon de Mme Geoffrin leur donnait, il est vrai, une hospitalité toute cordiale, généreuse, mais les engourdissait en quelque sorte dans une tiède atmosphère de sagesse pratique. L'assiduité de d'Alembert chez Mlle de Lespinasse assigna dès l'abord une espèce de rendez-vous aux amis qui voulaient causer librement avec lui. Mlle de Lespinasse fut d'ailleurs conviée chez Mme Geoffrin aux dîners du mercredi; elle était la seule femme qui fût admise à cette réunion des gens de lettres. Pour les femmes plus mondaines, il y avait les petits soupers dont la comtesse d'Egmont, la digne fille du maréchal de Richelieu, faisait la gaieté.

D'Alembert continuait à habiter, rue Michel-le-

(1) « Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce, sont mesdames de Villeroi, de Robeck et du Deffand, votre amie et ci-devant la mienne. Ainsi, la pièce a pour elle des putains en fonctions et des putains honoraires » (6 mai 1760). La lettre qui annonce le raccommodement est du 8 octobre de la même année.

Comte, une petite chambre chez la vitrière qui l'avait élevé et ne songeait point à quitter ce taudis que la reconnaissance et l'habitude lui rendaient doublement cher. Au mois de juillet 1765, il tomba dangereusement malade. Bouvart, son médecin, déclara qu'une installation aussi malsaine aggravait beaucoup le danger. Watelet fit transporter le malade dans son hôtel de la rue Charlot, à deux pas du boulevard du Temple. Mlle de Lespinasse alla s'établir la garde-malade de son ami. Pendant quelques jours on craignit une fièvre putride : le monde des lettres et le public s'émurent, les témoignages d'intérêt affluèrent de tous côtés. Ce fut une inflammation d'entrailles qui se déclara. Le danger sérieux fut d'assez courte durée ; au bout de trois semaines environ, le philosophe entrait en convalescence. Mais il ne pouvait songer à retourner dans un logement qui était la cause principale de son mauvais état de santé « Savez-vous, écrivait-il à Voltaire, que je vais être sevré? A quarante-sept ans, ce n'est pas s'y prendre de trop bonne heure. Je sors de nourrice où j'étois depuis vingt-cinq ans; j'y prenois d'assez bon lait, mais j'étois dans un cachot où je ne respirois pas, et je sens que l'air m'est absolument nécessaire. Je vais chercher un logement où il y en ait. » Ce que son ami cherchait, Mlle de Lespinasse l'avait sous la main : un appartement se trouvait vacant au-dessus du sien, dans la maison qu'elle habitait. D'Alembert le loua; il passa dès lors toutes ses après-dînées dans le salon de Mlle de Lespinasse. « Son esprit, ses vertus, le charme de sa conversation, dit celle-ci dans le fragment de mémoires qu'elle a laissé, m'attirèrent bientôt la meilleure compagnie en tout genre; je menais une vie assez dissipée, je soupais tous les jours hors de chez moi, j'allais assez souvent aux spectacles : tout cela était moins pour satisfaire mon goût que pour mener un genre de vie auquel madame la duchesse de..., ma tante (Mme du Deffand) attachait de l'opinion, et qui lui faisait croire que j'existais avec agrément et considération. C'était sans doute une grande sottise que de contrarier mon goût pour un si puéril intérêt. Mais cet intérêt n'était pas si petit, c'était une manière de me venger et, en effet, je l'étais complétement par le désespoir où était ma tante, qui avait espéré qu'en la quittant je tomberais dans l'oubli et dans l'abandon. »

D'Alembert occupait alors dans la République des lettres une position assez éminente pour que les nouvellistes se tinssent à l'affût de ses faits et gestes. Son déménagement, qui ne pouvait leur échapper, les conduisit à cette conclusion que le secrétaire perpétuel de l'Académie française allait prendre femme. D'Alembert s'expliqua encore sur cet article dans une de ses lettres à Voltaire, datée du 3 mars 1766 : « La personne à laquelle on me marie (dans les gazettes) est, à la vérité, une personne respectable par son caractère, et faite par la douceur et l'agrément de sa société pour rendre heureux un mari ; mais elle est digne d'un établissement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous ni mariage ni amour, mais de l'estime réciproque et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maison qu'elle, où il y a d'ailleurs dix locataires : voilà ce qui a occasionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait été appuyé par madame du Deffand, à qui on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne sais pas pourquoi). Elle sait bien qu'il n'en est rien, de mon mariage ; mais elle voudroit faire croire qu'il y a autre chose. Une vieille et infâme catin comme elle ne croit pas aux femmes honnêtes ; heureusement elle est bien connue, et crue comme elle le mérite. » Ces protestations, autant qu'on en peut juger, étaient sincères. Les écrivains qui ont vu de près cette amitié s'accordent généralement à témoigner de sa pureté. Le géomètre « qu'on soupçonnait beaucoup », suivant la curieuse périphrase de Grimm, « d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir », qui du moins était assurément plus susceptible de sentiment que de passion, put sans doute se maintenir dans les bornes de l'amitié et se fit un point d'honneur de ne pas réclamer « autre chose. » Il refoulait pourtant au-dedans de lui un sentiment plus tendre et, plus tard, quand il vit que d'autres, avec moins de scrupules, avaient obtenu des succès qu'il s'était interdit de rechercher, il ressentit tous les déchirements d'une jalousie tardive, sans remède, dont il a laissé à la postérité l'expression douloureuse.

Le petit salon de Mlle de Lespinasse devint bientôt un des lieux de réunion les plus recherchés de Paris. Il n'était pas rare d'y rencontrer à la fois trente ou

quarante personnes venues de tous les points de l'horizon. « Son cercle, dit le baron de Grimm, se renouvelait tous les jours depuis cinq heures jusqu'à neuf heures du soir. On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'Etat, de l'Eglise, de la Cour; des militaires, les étrangers et les gens de lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert les avait attirés d'abord, elle seule les avait retenus.... On n'eut jamais plus de talents pour la société; elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de contrainte, ni d'efforts. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différents, quelquefois même les plus opposés sans qu'elle y parût prendre la moindre peine; d'un mot jeté adroitement elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne rendît agréable aux autres : politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et, grâce à ses talents, la plus petite anecdote y trouvait, le plus naturellement du monde, la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouveautés de tout genre, et dans leur primeur. La conversation générale n'y languissait jamais et sans rien exiger : on faisait des *à parte* quand on le voulait; mais le génie de Mlle de Lespinasse était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun. »

L'impression des contemporains est tellement unanime que, s'il ne s'agissait de correspondances et de mémoires qui n'ont vu le jour que longtemps après avoir été écrits, on les accuserait de s'être copiés. « Je n'ai point connu, dit la Harpe, de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talent pour faire valoir celui des autres : elle mettoit tout le monde à sa place, et chacun étoit content de la sienne. Avec un grand usage du monde, elle avoit l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a le ton de l'intérêt. Ce ton lui étoit facile : son âme singulièrement aimante attiroit tout ce qui avoit en ce genre des rapports avec elle; aussi personne n'a jamais eu autant d'amis, et chacun d'eux en étoit aimé

comme s'il eût été seul à l'être. » Marmontel va nous dire à son tour : « Je ne mets pas au nombre de mes sociétés particulières l'assemblée qui se tenait les soirs chez Mlle l'Espinasse; car à l'exception de quelques amis de d'Alembert, ce cercle était formé de gens qui n'étaient point liés ensemble. Elle les avait pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis que, lorsqu'ils étaient là, ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par une habile main. En suivant la comparaison, je pourrais dire qu'elle jouait de cet instrument avec un art qui tenait du génie; elle semblait savoir quel son rendrait la corde qu'elle allait toucher : je veux dire que nos esprits et nos caractères lui étaient si bien connus, que, pour les mettre en jeu, elle n'avait qu'un mot à dire. Nulle part la conversation n'était plus vive, plus brillante, ni mieux réglée que chez elle. C'était un rare phénomène que ce degré de chaleur tempérée et toujours égale où elle savait l'entretenir, soit en la modérant, soit en l'animant tour à tour. La continuelle activité de son âme se communiquait à nos esprits, mais avec mesure; son imagination en était le mobile, sa raison, le régulateur. Et remarquez bien que les têtes qu'elle remuait à son gré n'étoient ni foibles ni légères : les Condillac et les Turgot étaient du nombre; d'Alembert était auprès d'elle comme un simple et docile enfant... Ce n'était pas avec les niaiseries de la mode et de la vanité que, tous les jours, durant quatre heures de conversation sans langueur et sans vide, elle savait se rendre intéressante pour un cercle de bons esprits. Il est vrai que l'un de ses charmes était ce naturel brûlant qui passionnait son langage, et qui communiquait à ses opinions la chaleur, l'intérêt, l'éloquence du sentiment. Souvent aussi chez elle, et très-souvent, la raison s'égayait; une douce philosophie s'y permettait un léger badinage; d'Alembert en donnait le ton : et qui jamais sut, mieux que lui,

« Mêler le grave au doux, le plaisant au sévère ? »

Au nombre des visiteurs les plus assidus se faisaient remarquer le chevalier de Chastellux, Saint-Lambert, Watelet, Marmontel, l'abbé Morellet, amis personnels de d'Alembert; Chabanon et La Harpe, qui donnaient volontiers la primeur de leurs tragédies; Suard et sa

femme, l'abbé Arnaud, l'abbé de Boismont, les archevêques de Toulouse et d'Aix; Turgot, quand il n'était pas dans le Limousin, et Devaines, qui en venait; la duchesse d'Anville, arrière-petite-fille de l'auteur des *Maximes*, et son fils le duc de La Rochefoucauld; la duchesse de Chatillon, Mme de Meulan. Moins régulièrement, mais fréquemment encore on voyait paraître Diderot, Grimm, le baron d'Holbach, Malesherbes, Condillac, Duclos, Thomas, Chamfort, Grétry, Raynal, Damilaville, le comte de Damas d'Anlezy, le comte de Schomberg, le financier Boutin, le conseiller d'Argental. Gaillard pénétra plus tard dans cette société et y trouva un point d'appui décisif pour sa candidature académique. L'abbé Galiani, qui devait être le plus dangereux adversaire des économistes, les amusa de ses saillies jusqu'au jour où le duc de Choiseul l'obligea de s'exiler dans son pays natal.

Le jeune Condorcet, géomètre avec d'Alembert, économiste avec Turgot, philosophe avec toute la société, était naturellement destiné à prendre place parmi les familiers de Mlle de Lespinasse. Il devint son « second secrétaire », ainsi qu'il s'intitulait lui-même, en même temps que, dans la correspondance avec Voltaire, il devenait le second *Bertrand*, c'est-à-dire, dans les deux cas, le coadjuteur de d'Alembert. Il ne compta pas parmi les causeurs brillants; mais il fut « le bon Condorcet », l'ami avec lequel Mlle de Lespinasse se mettait à l'aise, lors même qu'elle se cachait de d'Alembert. On trouve, dans le portrait qu'elle a tracé de son second secrétaire, ces lignes significatives : « On ne peut pas dire qu'il soit d'une bonne conversation du moins en société; car il y paraît presque toujours distrait ou profondément occupé. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que rien ne lui échappe.... On ne fait pas une confidence à M. de Condorcet, on n'ira point le chercher pour lui dire son secret; mais jamais on n'emploie aucune réserve avec lui; on ne lui montre pas son âme, mais on la lui laisse voir. »

Les étrangers de distinction avaient un goût très-vif pour les salons parisiens. Dans tous ceux qui jouissaient de quelque renommée on retrouve à peu près le même groupe : désireux avant tout d'étudier la société française et le mouvement des idées, ils se tenaient en dehors des rivalités, qu'ils feignaient d'ignorer; après avoir dîné chez Mme Geoffrin, ils venaient

attendre chez Mlle de Lespinasse le souper de Mme du Deffand, ou ils allaient présenter leurs hommages à Mme de Marchais en sortant du salon de Mme Necker. C'est ainsi qu'on rencontrait fréquemment rue de Bellechasse le marquis de Caraccioli, le spirituel et bavard ambassadeur de Naples; le baron de Gleichen, envoyé de Danemark; le comte de Creutz, ambassadeur de Suède; le baron de Sickingen, envoyé de Bavière; le baron de Koch, général russe, etc. Le comte de Fuentes, ambassadeur d'Espagne, se fit présenter ainsi que ses fils, le marquis de Mora et le futur prince de Pignatelli, et son premier secrétaire, le chevalier de Magalhon. Ce fut là un grand événement dans la vie de Mlle de Lespinasse et les conséquences qu'il eut pour elle doivent être exposées à part. Une visite qui, on le verra, produisit sur elle, à un autre point de vue, une vive impression, fut celle que lord Shelburne, depuis lord Landsdowne, fit à Paris en 1774. Tout ce qu'elle apprenait de la liberté anglaise émerveillait l'amie de Turgot, au moment même où elle voyait les efforts du nouveau ministère entravés par tant de mauvais vouloir et d'aveugle résistance. « Qu'il y a loin de là, s'écriait-elle, à un Français, à un homme aimable de la cour! Ah! le président de Montesquieu a raison : le Gouvernement fait les hommes. Un homme, doué d'énergie, d'élévation et de génie, est dans ce pays-ci, comme un lion enchaîné dans une ménagerie, et le sentiment qu'il a de sa force le met à la torture : c'est un Patagon condamné à marcher sur ses genoux. »

Le tableau de ce salon ne serait pas complet, si nous omettions deux personnages bien connus des visiteurs: la chienne de Mlle de Lespinasse et son perroquet, Vert-Vert séculier pour qui sa tendresse ne se démentit jamais, bien que la grossièreté de langage de cet oiseau la fît parfois souffrir. Ces deux animaux étaient, paraît-il, dans les meilleurs termes avec l'abbé Galiani, qui ne perdait pas une occasion de se rappeler à leur souvenir. Il écrivait à Suard, le 15 septembre 1770 : « Que fait Mlle de l'Espinasse? Crie-t-elle toujours au carreau, à sa chienne? Et son perroquet, dit-il toujours des ordures? Elle verra que je me souviens de tout son monde. » Et encore le 25 septembre 1775, à d'Alembert : « Mlle d'Espinasse se souvient donc encore de moi! Je fais bien plus, je me souviens d'elle, de sa chienne, et de son perroquet, grand diseur de

sottises (1). » Enfin, le diabolique arlequin paraît si préoccupé de savoir si cette bête a conservé ses mauvaises habitudes, qu'on peut sans témérité le soupçonner de les lui avoir inculquées.

Mlle de Lespinasse était nécessairement en relations avec les personnes qui recevaient à peu près la même société qu'elle; non-seulement elle dînait presque tous les mercredis chez Mme Geoffrin, mais aussi elle se rencontrait plus ou moins fréquemment avec la comtesse de Boufflers, les dames de Marchais, Necker, d'Epinay, etc. A de certains jours, ces virtuoses tenaient en quelque sorte des assemblées plénières, dont cette mauvaise langue de Galiani va encore nous offrir le tableau égayé. Il écrivait à Suard, le 30 juin 1770 : « Il vous faut embrasser bien du monde de ma part; d'abord, commencez par Mme Suard ; mais n'allez pas prendre un air triste et un ton marital pour cette auguste cérémonie... Ensuite, il faut embrasser Mme Necker; la commission n'est pas aisée, cependant avec la *petita venia* de monsieur, j'espère que vous en viendrez à bout. Enfin, il faut embrasser Mme de Marchais. Oh! pour celle-là, elle sera furieuse contre moi, car elle était économiste à brûler ; mais elle avait l'âme si tendre! Ne pourrait-elle aimer un monstre? Faites ressouvenir toutes les trois de ce souper mémorable, où moi, à force d'être un monstre, je fus si aimable, où j'établis que je n'aimais que l'argent de mes amis et le lit de mes amies (et je n'avais pas tout à fait tort). Mlle de Lespinasse trouva que j'avais peut-être raison; et enfin la cour du parlement philosophique (tous les dîners assemblés) décida, par un arrêt irrévocable, qu'un monstre gai vaut mieux qu'un sentimental ennuyeux. »

Pendant une dizaine d'années, le salon de Mlle de Lespinasse fut comme l'antichambre de l'Académie française. D'Alembert, en sa qualité de secrétaire perpétuel, y jouissait d'une influence toute naturelle; mais le tact de son amie et l'animation qu'elle apportait dans toutes ses entreprises ne contribuèrent pas peu à étendre et à fortifier cette influence. On peut dire qu'en dehors de quelques grands seigneurs ou aumôniers imposés par la cour, il ne fut pas élu, de 1766 à 1776, un académicien sans la participation de

(1) L'*Amateur d'autographes* du 1er nov. 1865.

Mlle de Lespinasse. Cela ne tarda pas à être connu de tous; on colporta et on chansonna la part qu'elle eut notamment aux élections de Suard, de l'abbé Arnaud, de Gaillard (elle s'intéressa à celui-ci moins par inclination personnelle que pour faire honneur à la recommandation de Voltaire), de Loménie de Brienne, de Chastellux et de La Harpe.

On ne citerait guère d'hommes de lettres un peu considérés qui n'aient fréquenté chez elle. Elle encouragea les débuts de Delille et de Ducis; elle soutint et prôna le pauvre Roucher, l'auteur des *Mois;* elle protégea Bernardin de Saint-Pierre, encore inconnu; mais elle ne satisfit pas sa vanité, et elle fit cette fois-là un ingrat (1). Elle souhaita aussi d'attirer Buffon. On sait que le châtelain de Montbard n'eut jamais de grands succès de société; il ne parvint à s'acclimater à peu près que dans le salon provincial et grimaud de Mme Necker. Il entrait peut-être moins d'enthousiasme que de politique dans la curiosité de Mlle de Lespinasse; la conquête de ce chantre du règne animal eût desarmé l'opposition de parti pris qu'il faisait à d'Alembert et à Condorcet au sein de l'Académie des sciences. Madame Geoffrin se chargea de procurer à sa jeune amie l'occasion de lier la partie, et elle engagea Buffon à passer la soirée chez elle. « Voilà mademoiselle de Lespinasse aux anges, se promettant bien d'observer cet homme célèbre, et de ne rien perdre de ce qui sortirait de sa bouche. La conversation ayant commencé, de la part de mademoiselle de Lespinasse, par des complimens flatteurs et fins, comme elle savait les faire, on vient à parler de l'art d'écrire,

(1) Les pièces publiées dans le 1er volume des *Œuvres de Condorcet*, édition Arago, témoignent que B. de Saint-Pierre avait plus d'obligations à Mlle de L. que de sujets de se plaindre d'elle. L'exposé que fait de ses griefs son biographe Aimé-Martin est un véritable logogriphe. Ce qui en ressort de plus clair, c'est que d'Alembert procura à Saint-Pierre un éditeur pour son premier ouvrage. On trouverait sans doute de nouveaux éclaircissements dans une pièce de la vente Villenave (22 janvier 1850), ainsi cataloguée : « Mlle de Lespinasse. Lettre aut. à M. de Saint-Pierre, s. d., 2 pages in-4°. » Sous le même numéro étaient annoncés des « vers autographes, 2 pages in-4° ». La sécheresse avec laquelle étaient malheureusement rédigés les catalogues à cette époque, ne nous permet aucun commentaire. Les deux pièces furent adjugées ensemble pour 14 fr. 50; le cours s'est élevé depuis lors.

et quelqu'un remarque avec éloge combien M. de Buffon avait su réunir la clarté à l'élévation du style, réunion difficile et rare. *Oh! diable!* dit M. de Buffon, la tête haute, les yeux à demi fermés, et avec un air moitié niais, moitié inspiré, *oh! diable! quand il est question de clarifier son style, c'est une autre paire de manches.* A ce propos, à cette comparaison des rues, voilà mademoiselle de Lespinasse qui se trouble; sa physionomie s'altère, elle se renverse sur son fauteuil, répétant entre ses dents, *une autre paire de manches! clarifier son style!* Elle n'en revint pas de toute la soirée (1). »

Cette anecdote met assez bien en lumière l'insurmontable aversion de Mlle de Lespinasse pour tout ce qui s'écartait du ton de la bonne compagnie. « Comme vous sentez très-bien que vous avez ce mérite, et même que ce n'est pas en vous un mérite ordinaire, » lui disait d'Alembert dans le *portrait* que nous avons déjà cité, « vous avez peut-être le défaut d'y attacher trop de prix dans les autres : il faut bien des qualités réelles pour vous faire pardonner à ceux qui ne l'ont pas; et sur cet objet assez peu important, vous êtes impitoyable jusqu'à la minutie. Oui, mademoiselle, la seule chose sur laquelle vous soyez délicate, et délicate au point d'en être quelquefois *odieuse*, ici je suis comme madame Bertrand dans la comédie du *Moulin de Javelle* (2), et *je vais d'abord aux invectives*, parce qu'il est question de défendre mes foyers, c'est votre excessive sensibilité sur ce qu'on nomme le *bon ton* dans les manières et dans les discours; le défaut de cette qualité vous paroît à peine effacé par le sentiment le plus tendre et le plus vrai qu'on puisse vous marquer : mais en récompense, il est des hommes en qui cette qualité supplée auprès de vous à toutes les autres; vous les trouvez tels qu'ils sont, foibles, personnels, pleins d'airs, incapables d'un sentiment profond et suivi, mais aimables et pleins de grâces, et vous avez la plus grande disposition à les préférer à vos plus fidèles, à vos plus sincères amis; avec un peu plus de soins et d'attentions pour vous, ils éclipseroient tout à vos yeux, et peut-être vous tiendroient lieu de tout. »

(1) *Mémoires de l'abbé Morellet*, ch. VI.
(2) Comédie en un acte et en prose de Dancourt (1696).

En continuant de feuilleter ce petit écrit, il est impossible de ne pas s'arrêter encore sur le paragraphe que voici : « Non-seulement vous avez l'âme très-élevée, vous l'avez encore très-sensible; mais cette sensibilité est pour vous un tourment plutôt qu'un plaisir; vous êtes persuadée qu'on ne peut être heureux que par les passions, et vous connoissez trop le danger des passions pour vous y livrer. Vous n'aimez donc qu'autant que vous l'osez; mais vous aimez tout ce que vous pouvez et tant que vous le pouvez...; vous donnez à vos amis, sur cette sensibilité qui vous surcharge, tout ce que vous pouvez vous permettre; mais il vous en reste encore une surabondance dont vous ne savez que faire, et que pour ainsi dire vous jetteriez volontiers *à tous les passans;* cette surabondance de sensibilité vous rend très-compatissante pour les malheureux, même pour ceux que-vous ne connoissez pas; rien ne vous coûte pour les soulager. » Il n'y a qu'une correction à faire à cela : c'est qu'on a beau connaître le danger des passions, on finit toujours par s'y livrer, quand on est persuadé qu'on ne peut être heureux que par elles. Ce passage fait attendre les amours qui animèrent et tourmentèrent les dix dernières années de la vie de Mlle de Lespinasse, de même que le précédent expliquait à merveille quels furent les hommes qui eurent le privilége de maîtriser son cœur.

Car c'est le prodige de cette vie, qu'on a en quelque sorte deux existences à raconter, et deux existences bien remplies : celle d'une reine de l'esprit, celle d'une des grandes martyres du cœur. Jamais on ne vit maîtresse de maison plus attentive, jamais il n'y eut amante plus profondément possédée de sa passion; et la femme qui donnait le ton à tant d'hommes distingués, qui jugeait dans leur primeur les œuvres de l'esprit, qui disposait des fauteuils académiques, était dévorée de ces flammes qui semblent ne pouvoir s'entretenir que dans l'isolement des thébaïdes ou dans le silence des cloîtres.

IV. — LE MARQUIS DE MORA.

C'est, autant qu'on peut le constater, en 1766, c'est-à-dire à peu près au moment où d'Alembert jurait de

lui garder une amitié pure de toute faiblesse, que Mlle de Lespinasse se fit présenter le jeune marquis Gonsalve de Mora. Elle-même a essayé un récit romanesque de ses amours avec ce jeune Espagnol; elle décrit ainsi au début la situation de son âme :

Elle était occupée du sentiment de l'amitié; j'avais des amis qui mettaient de la douceur et de l'intérêt dans ma vie; j'étais aimée, il y avait plusieurs années, par le duc de Wilfort : ce qui n'avait d'abord été en lui qu'un goût passager, avait pris la suite et la consistance d'une passion, et ce n'était en lui qu'un effet de l'amour-propre, que j'avais sans dessein excité par mes refus constans. Je le trouvais très aimable, il me plaisait toujours quand je le voyais en société. Mais venait-il à me parler de son sentiment, voulait-il me le prouver par ses lettres ou ses discours, alors il me glaçait et il me donnait mille fois plus de force qu'il n'en fallait pour me défendre du goût que m'inspiraient son esprit et sa gaieté. Enfin je ne l'aimais pas ; il me plaisait, il m'occupait souvent, mais sans agiter ni toucher mon cœur. Après avoir employé tous les moyens de me séduire, il avait voulu essayer de me soumettre par la crainte et les menaces; il avait même hasardé des démarches qui le compromettaient autant que moi, et, par un effet singulier de l'amour-propre, il avait souvent risqué de sacrifier son ambition, seule passion dont il fût susceptible, au plaisir de me soumettre et de me vaincre. Mais heureusement pour moi, j'avais été de bien bonne heure dans son secret, et, à son exemple, j'avais fait de cette liaison un objet de vanité et d'amour-propre, et nous combattions au nom de l'amour sans être animés que de l'intérêt de notre amour-propre.

Il semble que ce combat devrait bientôt finir s'il était connu. Eh bien, je vous dirai, à la honte du cœur humain, qu'il n'y a guère de passion qui ait plus de suite, plus de constance et surtout qui soit aussi ingénieuse pour parvenir à ses fins. Je dois aussi vous avouer, sans orgueil, comme vous allez voir, que ce n'est pas par vertu que je n'ai pas cédé à M. le duc de Wilfort, mais uniquement par vanité, par amour-propre, et seulement pour ne pas lui donner cet avantage sur moi. Dans l'espace de 7 à 8 ans que cette espèce de défi a duré, nous étions souvent brouillés, et puis, sans raccommodement, nous nous trouvions aussi liés et aussi à notre aise que s'il n'y avait eu entre nous que de l'amitié et même l'habitude de l'amitié.

Voilà où j'en étais, lorsque je vis l'homme à qui je devais consacrer toutes mes affections, toutes mes pensées, en un mot, celui qui devait disposer de tous mes intérêts et absorber toutes les facultés de mon esprit et de mon âme.

Il n'est pas toujours aisé de se reconnaître dans cette narration, qu'obscurcissent beaucoup les noms supposés des personnages. L'anecdote est-elle exacte et sincère, ou est-elle amenée par un artifice de

composition? En prenant le récit au pied de la lettre, qui est ce duc de Wilfort? D'Alembert figure déjà dans le récit sous le nom « du comte de Sainclair, mon frère aîné »; le portrait, d'ailleurs, ne lui ressemble guère. Ce pourrait être le chevalier de Chastellux; mais à cette supposition encore nous trouvons plus de difficultés que de solides raisons. A vrai dire, le nom importe peu. Il n'est pas surprenant que Mlle de Lespinasse se soit essayée au rôle de coquette et l'ait pu soutenir aussi longtemps qu'elle n'eut affaire qu'à la galanterie courante du siècle, où il entrait trop de sang-froid et de libertinage d'esprit pour conquérir sa nature ardente. Avec le marquis de Mora, elle ne sut pas longtemps garder ses avantages. C'était un jeune seigneur espagnol, âgé de 24 ans, fils de l'ambassadeur, M. de Fuentes, pourvu d'une « figure de roman », et qui, sous la gravité extérieure de sa race, semblait en promettre toutes les ardeurs. Elle essaya d'abord de borner à l'amitié le sentiment qu'elle ressentait pour lui, mais les termes dont elle se servait témoignent qu'elle ne parvenait pas à se faire illusion. Nous avons une lettre du 19 décembre 1766, dans laquelle elle dit : «Je veux vous parler de ce qui m'affecte en ce moment, d'une nouvelle connoissance dont j'ai la tête pleine, et dont je vous dirois que j'ai le cœur plein, si vous ne me niiez pas d'en avoir un. D'abord une figure pleine de bonté et d'agrément, et qui inspire la confiance et l'amitié. Si ce n'étoit pas un homme, je vous en dirois davantage, car n'allez pas croire que cette amitié aille jusqu'à l'amour. » Non, certes! aussi continue-t-elle longtemps ce panégyrique, dont la conclusion est : « Cet homme remplit l'idée que j'ai de la perfection. »

Le marquis de Mora était du parti anti-jésuitique : il avait épousé la fille du comte d'Aranda. L'activité de son esprit le portait à se fixer dans la société des philosophes. Il se prêta donc de la meilleure grâce du monde aux avances de Mlle de Lespinasse, dont la passion le flattait et dont l'intelligence le charmait; il obtint en même temps l'amitié de d'Alembert. Vers le commencement de 1768, il dut se rendre en Espagne, où il avait un régiment. Il voulut auparavant faire le pèlerinage de Ferney, avec un de ses jeunes compatriotes, le duc de Villa-Hermosa. D'Alembert le pourvut des recommandations les plus chaudes pour

le patriarche. Il écrivit le 5 avril : « J'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus net, plus cultivé et plus éclairé : soyez sûr que tout jeune, tout grand seigneur et tout espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. » Vingt jours après, il revenait à la charge en ces termes : « Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercierez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Espagne de les posséder, et vous nous souhaiterez des grands seigneurs semblables à ceux-là, au lieu de nos conseillers de la cour imbéciles et barbares, de nos danseuses et de notre Opéra-Comique. » Cette visite plongea Voltaire dans un véritable enthousiasme : il lui sembla que l'Espagne allait prendre la tête de la civilisation, et il s'en ouvrit à la fois à presque tous ses correspondants. Il écrivit, le 1er mai, à d'Alembert : « Que l'Être des êtres répande ses éternelles bénédictions sur son favori d'Aranda, sur son très-cher Mora, et sur son bien-aimé Villa-Hermosa. Un nouveau siècle se forme chez les Ibériens. La douane des pensées ne ferme plus l'allée à la vérité, ainsi que chez les Welches. On a coupé les griffes au monstre de l'inquisition, tandis que chez nous le bœuf-tigre frappe de ses cornes et dévore de ses dents. » Le même jour, il écrivait encore à Villevieille : « Le marquis de Mora, fils du comte de Fuentes, ambassadeur d'Espagne à Paris, gendre de ce célèbre M. le comte d'Aranda qui a chassé les jésuites d'Espagne, et qui chassera bien d'autres vermines, est venu passer trois jours avec moi ; il s'en retourne en Espagne et ira peut-être auparavant à Montpellier : c'est un jeune homme d'un mérite bien rare. Vous le verrez probablement à son passage, et vous serez étonné. Les Espagnols, en moins de deux ans, ont réparé cinq siècles de la plus infâme bigoterie. »

Nous ne savons pas d'une manière certaine si Mora resta dès cette époque en Espagne. Certains indices nous portent à croire qu'il put cette fois abréger son voyage et revenir passer encore un an ou deux à Paris. Par la suite et dans l'éloignement, ces amours parurent à Mlle de Lespinasse ce que la passion avait produit de plus parfait. « J'étois aimée, dira-t-elle, et aimée à un degré où l'imagination ne peut pas atteindre. Tout ce que j'ai lu étoit foible et froid en comparaison du sentiment de M. de M... » Il ne faut pourtant pas penser que cette félicité ait toujours été à l'abri de

l'inquiétude et du doute. On a un portrait de Mora, écrit par Mlle de Lespinasse, alors qu'elle avait encore son modèle sous les yeux, et dans un moment où quelque excès de brusque franchise était venu lui donner la force de réagir et une clairvoyance passagère. Après avoir fait de l'esprit de son amant le plus brillant éloge, elle poursuivait en ces termes :

M. de M.. est né avec peu de passions, il ne faut donc pas s'étonner s'il n'est pas susceptible de la plus vive, de la plus tendre et de la plus douce des passions. Il est si éloigné d'en avoir été animé, qu'il ne croit point aux effets de ce sentiment ; il n'est juge que de ce qui tient aux sens, tout le reste lui paraît autant de fictions ; aussi ne fait-il pas beaucoup cas de de la sensibilité, elle ne lui paraît qu'un effet de l'amour-propre, et sous ce point de vue il en est plus blessé qu'il n'en est touché. Il n'a jamais été amoureux, mais il a eu infiniment de goûts passagers qui lui ont donné des plaisirs momentanés que son cœur n'a jamais sentis ; en un mot, il n'a point connu tout ce que cette passion a de doux et de terrible, et en même temps il est assez aimable pour inspirer un sentiment vif et sincère. Une femme peut être très-malheureuse par lui ; cependant elle serait injuste de s'en plaindre, car il est incapable d'avoir, de propos délibéré, de mauvais procédés avec elle. Il n'a ni sensibilité ni tendresse, mais ce n'est point par choix, c'est par nature ; on ne peut pas même lui reprocher qu'il veuille en imposer : au contraire, on pourrait se plaindre de sa franchise. Il n'épargne point la vérité à la personne dont il est aimé, quelque dure qu'elle puisse être. On cesse de lui plaire, il veut qu'on le sache ; il a été bien aise d'être aimé tout le temps que ses sens l'ont désiré, mais une fois satisfaits il veut amener à ne l'aimer que comme il a besoin de l'être, parce qu'il ne voit plus dans l'attachement qu'il a inspiré que la gêne et la contrainte que cela lui imposerait. Il ne peut pas aimer, il ne veut pas plaindre, enfin il veut être libre et ne pas songer si c'est aux dépens du bonheur de la personne qu'il a séduite. Il met tant de froideur et de fermeté dans sa conduite, qu'il est impossible de se croire en droit de rien exiger de lui. La légèreté, je pourrais même dire la dureté avec laquelle M. de M.., traite les femmes, vient du peu de cas qu'il en fait : il en a une idée générale dont il ne se départ point et qu'il a peine à cacher même à celle qu'il veut séduire. Voici comment il les voit : coquettes, vaines, faibles, fausses et caillettes. Celles qu'il juge plus favorablement, il les croit romanesques ; et s'il est forcé de reconnaître dans quelques-unes quelques bonnes qualités, il trouve que ce n'est point la peine de les en louer ni de les en estimer davantage, parce que c'est plutôt en elles des vices de moins que des vertus de plus ; cependant, il est sensible à leurs agrémens jusqu'à un certain point, c'est-à-dire que celle qu'il trouve la plus aimable, il n'y attache guère plus d'idée qu'à un joli enfant qui plaît et avec qui on peut se divertir un moment. C'est tellement

sa façon de penser sur les femmes, qu'il n'accorde aucune préférence à celle qu'il aime ou qui lui plaît et dont il se croit aimé, il n'a nulle confiance, nul épanchement de cœur avec elle, et jusque dans les momens où il semble qu'il devrait s'oublier, il m'a avoué qu'il était en garde pour ne lui point laisser prendre d'ascendant sur lui.

Ces plaintes contenues ressemblent tellement à celles que lui arracha plus tard la conduite de Guibert, qu'on est parfois tenté de se demander si l'éditeur de 1820 qui a fait connaître ce portrait a bien lu le manuscrit qu'il avait sous les yeux, et s'il n'a pas imprimé M. de M... quand il aurait fallu M. de G..... On entendra la pauvre femme redire dans les mêmes termes : « Ah ! mon ami, mon malheur, c'est que vous n'avez pas besoin d'être aimé comme je sais aimer. » Et, alors, ce sera M. de Mora qu'elle citera en exemple.

Son cerveau avait beau faire effort pour commander à ses sens ; elle eut beau raisonner son mal, elle ne put parvenir à secouer une domination dont le principe était en elle-même. L'absence de Mora colora cette passion d'une teinte de chevalerie qui redoubla son exaltation ; Mora lui-même se laissa pénétrer par cette ardeur débordante ; il écrivait de Madrid en parlant des femmes de son pays. « Oh ! elles ne sont pas dignes d'être vos écolières ; votre âme a été chauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie. » Cependant, si l'on en croit les *Essais de Mémoires* de Mme Suard, Mora ne fut pas jusqu'au bout insensible aux charmes de ses glaciales compatriotes. Mais on continuait à correspondre dans le langage le plus enflammé, on faisait des projets de rapprochement. Le malheureux d'Alembert avait été mis dès longtemps au courant de ces belles amours. « Il n'y a point, dit Grimm, de malheureux savoyard à Paris, qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la secte encyclopédique, le dictateur de nos Académies, le philosophe qui eut l'honneur de refuser la gloire d'élever l'héritier du plus vaste empire, n'en faisait tous les matins pour le service de Mlle de Lespinasse ; et ce n'est pas tout ce qu'elle osait exiger. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune espagnol, il était chargé de tous les

arrangements qui pouvaient favoriser cette intrigue; et, lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre, au bureau de la Grande-Poste, l'arrivée du courrier, pour assurer à la demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt. » Vers le mois de mai 1772, ces lettres apportèrent des nouvelles alarmantes. M. de Mora, dont la poitrine était faible, avait été pris de crachements de sang; il avait été saigné trois fois, et il était pour le moment hors d'affaire; cet accident n'en était pas moins inquiétant pour ses amis et surtout pour Mlle de Lespinasse, qui, sans cesse malade, était disposée à prendre l'alarme sans en avoir toujours autant de raison. Galiani écrivit de Naples : « Mettez bien dans la tête à mon cher Mora qu'il n'y a point d'autre remède pour lui que de venir cicatriser ses poumons à l'air soufré de Pouzzol. » Dix-huit mois se passèrent sans crise grave; mais Mora dépérissait, et Mlle de Lespinasse vivait dans des transes qui la mettaient hors d'elle-même; elle inquiéta à son tour d'Alembert, qui se chargea de persuader à M. de Fuentes que son fils avait besoin de l'air de Paris, et d'obtenir du médecin Lorry une consultation conforme. Mora venait d'avoir une rechute; aussitôt remis sur pied, il partit pour Paris; mais, en arrivant à Bordeaux, il fut obligé de s'aliter et, au bout d'une quinzaine de jours, il expira le 27 mai 1774. Galiani, peu facile à l'émotion, lui fit cette oraison funèbre : « Je n'ose parler de Mora. Il y a longtemps que je l'ai pleuré. Tout est destinée en ce monde, et l'Espagne n'était pas digne d'avoir un M. de Mora. » Quelque temps après, le comte de Fuentes exprima à Mlle de Lespinasse le désir de voir d'Alembert donner par écrit un souvenir au fils qu'il avait prématurément perdu. Le philosophe adressa à M. de Fuentes une lettre que celui-ci répandit dans sa société et où l'on reconnaîtrait la collaboration effective de Mlle de Lespinasse, lors même que d'Alembert n'eût pas pris la peine de la nommer au début. On en jugera par ce fragment :

.... Quelle perte pour moi, qu'il honorait de son amitié et de ses bontés, et qui conserverai jusqu'au tombeau le plus douloureux souvenir de la plus parfaite créature que j'aie jamais connue! Les sentiments dont il a bien voulu me donner tant de preuves, sont à mes yeux la récompense la plus flatteuse du peu de bonnes qualités qu'il a cru voir en moi; elles me sont

précieuses, puisqu'elles m'ont valu l'honneur et le plaisir d'avoir un tel ami : son esprit donnait au mien une énergie qu'il n'aura plus; mais je me souviendrai éternellement des instans chers à mon cœur, où cette ame si pure, si noble, si forte et si douce, aimait à se répandre dans la mienne. . J'espérais au moins le revoir encore : j'espérais que les soins de M. Lorry le rétabliraient, j'espérais enfin, si je n'avais pas le bonheur de vivre avec lui, de pouvoir dire encore longtemps : *Il vit et il m'aime*. Hélas ! monsieur, il faut renoncer à cette espérance... Il ne me reste que la triste consolation de penser sans cesse aux rares qualités qu'il avait reçues de la nature, aux bontés dont il m'honorait, aux doux momens que j'ai passés avec lui et qui ne reviendront plus, enfin à la vive et respectueuse tendresse que j'avais pour sa personne. C'est dans ces pensées que je finirai ma vie; et cette chère et affligeante image sera toujours présente à mon cœur.

Toute la société de Mlle de Lespinasse prit une part sensible à sa douleur, et pendant ce temps-là, elle écrivait à un nouvel amant : « Je suis tombée dans un état qui a alarmé mes amis; ils en font honneur au sentiment de la perte que j'ai faite, tandis que c'est l'alarme que vous m'avez causée qui a fait diversion aux regrets qui me déchirent. Quoi ! en mourant de douleur, je suis indigne des sentiments que j'inspire : concevez-vous toute l'horreur de ma situation ? » Il y avait, en effet, près de deux ans que Julie avait admis un nouveau venu au partage de son cœur.

V. — LE COMTE DE GUIBERT.

Ceci avait commencé dans les premiers beaux jours de 1772, vers le temps où arrivaient de Madrid les premières nouvelles alarmantes. Mlle de Lespinasse était allée passer la journée à Moulin-Joli, dans ce charmant parc anglais que M. Watelet avait créé sur les bords de la Seine; elle rencontra, dans une société qui lui était familière, une figure nouvelle. C'était un beau colonel de vingt-huit ans, qui avait toute l'assurance qu'on peut avoir à cet âge, quand on a commencé à quatorze ans à vivre dans les états-majors, quand on a fait la campagne d'Allemagne et celle de Corse, quand on est l'auteur d'un volumineux traité de tactique dont les gens du métier se sont émus et qu'on a reçu de Voltaire à cette occasion la dédicace d'une épître en vers, enfin quand on possède les talents de société dont les mémoires du temps vont nous

donner une idée. « Il est fort bien de figure et de taille, disait *l'Espion anglais* : il est doué des dons de la nature à un degré supérieur ; il lit cinq lignes de gazette d'un seul coup d'œil... On raconte qu'ayant parié de dévorer cinq gros volumes en une nuit d'un livre assez abstrait, il en rapporta pour preuve le lendemain un extrait du plan et des principaux détails, exact et assez étendu (1) ». Dans Grimm, c'est six vers qu'il lit d'un coup d'œil ; et Mme Necker dit à son tour : « Sa vue, par une propriété dont nous ne pouvons pas plus nous former une idée que l'aveugle-né ne peut avoir celle des couleurs ; sa vue, dis-je, embrassait plusieurs objets à la fois, sa mémoire les retenait au même moment et sa pensée les combinait. »

L'homme qui s'annonçait avec de si rares talents s'appelait Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de Guibert ; il était né à Montauban le 11 novembre 1743. Son père était un officier de fortune qui avait été anobli (2). Le jeune comte, non satisfait de la situation précoce qu'il s'était faite dans l'armée, voulait tenter la gloire littéraire ; il était venu à Paris avec une tragédie dans sa poche, et il en faisait volontiers des lectures. C'était pour lui une fortune que de pouvoir intéresser à son ambition une personne aussi influente et aussi activement obligeante que Mlle de Lespinasse : on juge s'il fut empressé et aimable ; et puis, le traître avait cet abominable talent dont tout le monde a été victime au moins une fois en sa vie : s'il faisait de mauvais vers, il les disait à merveille, et de manière à faire illusion. Mme Necker l'a naïvement constaté : « Tant qu'on l'écoutait, tant qu'il déclamait ses ouvrages, on l'admirait de bonne foi et avec transport : mais dès qu'il avait cessé de lire, et que la sensibilité des auditeurs n'était plus émue, et presque malgré eux, on l'accablait de critiques. »

(1) L'*Espion anglais*, t. II, lettre XIX. Voyez encore sur Guibert : Fl. d'Aldéguier, *Discours sur la vie et les œuvres du comte de Guibert*, gr. in-8°, Toulouse, 1855 ; Forestié neveu, *Biographie du comte de Guibert*, in-8, Montauban, 1855 ; les *Mélanges tirés des papiers de Mme Necker* et le tome 17 des œuvres de Mme de Staël, éd. de 1821.

(2) « Il étoit d'une de ces familles ennoblies, et placées dans un état honorable, qui attendent que quelques générations les aient éloignées de leur origine, ou qu'un homme s'élève au milieu d'elles pour les illustrer. » Guibert, *Eloge de Catinat*.

Mlle de Lespinasse céda tout à fait à un charme contre lequel elle n'était pas prémunie. Elle rentra à Paris la tête un peu tournée et, pour commencer son rôle de protectrice, elle remit un exemplaire de l'*Essai de tactique* à d'Alembert, qui se chargea d'en transmettre l'hommage au roi de Prusse. Guibert devint un des hôtes assidus du salon de la rue de Bellechasse; on intéressa toute la littérature au *Connétable de Bourbon* (c'était le titre de sa tragédie), on lui procura cent occasions d'en propager les beautés. Pourtant, au bout de quelques mois, le protégé exposa un projet qui lui était venu : celui de parcourir toutes les cours d'Europe pour y étudier de près l'organisation militaire des divers États, sans oublier toutefois d'emporter le manuscrit du *Connétable* en guise de talisman. Mlle de Lespinasse, qui ressentait pour son protégé un intérêt croissant, fit d'affectueuses objections contre ce besoin de courir le monde; n'ayant rien pu gagner là dessus, elle fit au moins promettre une correspondance régulière. Guibert parti, elle commença par parler d'amitié et par citer Montaigne; mais, en suivant la pente de ses épanchements intimes, elle ne tarda pas à découvrir en plein ses secrets sentiments. Dès la quatrième lettre, elle s'écriait : « Oh! vous verrez comme je sais bien aimer! je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer. » Guibert, entre deux visites aux camps, donna avec empressement la réplique à ce langage passionné. A peine se sentit-elle encouragée, qu'elle s'exalta avec l'activité qui distingue la femme hystérique, ou la femme de quarante ans qui a hâte d'user de ses séductions, n'osant s'assurer sur leur durée, ou la poitrinaire qui sent indistinctement que la vie va lui manquer. Or, Mlle Lespinasse était à la fois tout cela. Nous avons vu que sa santé était depuis longtemps mauvaise. On ne trouve pour ainsi dire aucune lettre de ses amis qui n'en donne des nouvelles fâcheuses. Elle avait des fièvres fréquentes, des gastralgies; en 1770, elle fut mise en danger par une fluxion de poitrine : Condorcet supposa qu'elle l'avait gagnée aux exercices du jubilé; mais elle s'en défendait : « elle n'est restée qu'un quart d'heure dans l'église de Saint-Germain, et elle prétend que si un si court espace de temps passé dans une église produisait un aussi fâcheux effet, ce serait une chose plus terrible contre la religion qu'aucune épigramme de Voltaire ».

Dans la correspondance avec Guibert, nous voyons se développer une maladie chronique, dont quelques symptômes pourraient se rapporter à une maladie de cœur, mais qui, examinée dans son ensemble, paraît bien plutôt une phthisie pulmonaire avec son accompagnement naturel : toux convulsive, crachements de sang, altération de la voix, étouffements, douleur fixe dans la poitrine, douleurs d'entrailles. Elle n'était pas encore assurée du retour de Mora ; elle se mit à soupirer après celui de Guibert. Au bout de trois mois elle en était à écrire : « En me livrant tout entière à ma disposition, je n'ai point de remords, parce que je ne manque à personne. » Cette sérénité ne dura guère; les remords ne lui manquèrent pas, ils l'obsédèrent, elle les exprima avec une persistance qui ne contribua pas peu à refroidir son correspondant.

Guibert fit en route une maladie qui le contraignit à borner son voyage à l'Europe centrale; il renonça à visiter la Pologne, la Russie et la Suède, et il rentra au mois de novembre à Paris. Il fut reçu à bras ouverts; mais il était trop dissipé et trop ambitieux pour répondre avec quelque suite à une passion aussi absorbante que celle qui s'offrait à lui. Ce rapprochement fut pour Mlle de Lespinasse le point de départ de tourments incessants, que la mort de Mora poussa au paroxysme. L'agitation de son âme et de ses nerfs la jetait sans cesse aux extrêmes. Un jour elle écrivait : « Epargnez-moi le chagrin et l'embarras de vous faire exclure de ma porte aux heures où je suis seule... Par pitié, laissez-moi ; sinon, vous connoîtrez le remords. » Et, dans le billet suivant, elle reprenait : « Je n'ose pas vous dire à quel point je vous aime. » Guibert était loin de partager cet excès de trouble : il songeait à son avenir. Dans les premier mois de 1775, il était occupé de faire représenter le *Connétable*, de faire un mariage riche, de concourir à l'Académie française pour l'éloge de Catinat, et d'obtenir une position au ministère de la guerre. Son amie essaya de le servir dans tous ses projets. Elle chercha bien, il est vrai, à lui persuader que le mariage était peu fait pour un homme de sa supériorité, et qu'il fallait surtout se garder de se marier en province; elle lui proposait parfois elle-même des partis, mais de préférence elle recommandait ceux qui comportaient un certain ajournement. Guibert cependant suivait sa pointe en

s'entourant de mystère. Il partit un beau jour furtivement, puis il écrivit du château de Courcelles-le-Roi, près de Gien, à Mlle de Lespinasse pour lui annoncer son prochain mariage avec une jeune personne aimable et riche, fille du commissaire général des Suisses et des Grisons, petite-fille du comédien et auteur comique Dancourt; la pauvre amante accueillit cet arrêt avec affliction, mais bravement; son courage ne devait pas lui réussir. Guibert se maria le 1er juin dans la chapelle du château, et il inscrivit sur ses tablettes : « Jour de mon mariage, commencement d'une vie nouvelle. Frémissement involontaire pendant la cérémonie; c'étoit ma liberté, ma vie entière que j'engageois. Jamais tant de sentimens et de réflexions n'ont fatigué mon âme. Oh! quel abyme, quel labyrinthe que le cœur de l'homme. Je me perds dans tous les mouvemens du mien; mais tout me promet le bonheur : j'épouse une femme jeune, jolie, douce, sensible, qui m'aime, que je sens faite pour être aimée, que j'aime déjà. » C'est au milieu de ces résolutions que Guibert reçut de Paris des protestations de fidélité; il répondit par un billet sec et dur, un billet dans lequel il déclarait n'avoir que faire de cette constance angélique, ou quelque chose d'approchant, enfin un billet « infâme », au jugement de la malheureuse qui le reçut; et en même temps il se mit en route pour Libourne, où se trouvait son régiment. Julie voulut se tuer; puis elle se crut guérie par l'indignité du procédé. Puis M. Devaines parut avec un paquet : c'était l'éloge de Catinat; il fallait bien jouer son rôle d'amie, de protectrice, d'Egérie académique, et entrer en correspondance à ce sujet, et voilà l'éternelle blessure rouverte, et plus saignante que jamais. Mlle de Lespinasse fit paraître plus d'intérêt qu'on ne lui en voyait mettre d'ordinaire dans les brigues académiques, et ce n'est pas peu dire. « Au sortir d'une séance où l'on venait de lire les deux discours en concurrence pour ce prix, celui de Guibert et le mien, » rapporte la Harpe, « M. de Saint-Lambert alla chez elle, et en lui rendant compte de l'effet qu'avait produit sur lui cette lecture, il ne lui cacha pas la préférence qu'il donnait à mon ouvrage, et la justifia comme il était capable de le faire. Direz-vous tout cela, Monsieur, à l'Académie, quand il s'agira de prononcer? — Oui, mademoiselle, c'est mon devoir. Elle ne répondit pas un mot, mais des larmes

tombèrent de ses yeux. » Ce fut La Harpe qui obtint le prix. A peu près dans le même temps, le *Connétable* subit enfin l'épreuve de la représentation. Ce fut à la Cour, au théâtre de Versailles. La pièce fut choisie sur sa réputation anticipée pour être représentée à l'occasion des fêtes du mariage de madame Clotilde, sœur du roi, avec Charles-Emmanuel de Savoie. Le *Connétable* fut donné le 26 août 1775. Le Kain jouait le principal rôle, mais sans aucune confiance dans le succès. La pièce fut trouvée mauvaise, et surtout déplacée à cause de son sujet même. Ce n'était ni le moment de rappeler une guerre entre l'Italie et la France, ni le lieu de retracer la trahison d'un prince du sang et de faire entendre ses récriminations contre François Ier et la duchesse d'Angoulême. Le roi fut choqué; les courtisans enchérirent, et le chevalier de Narbonne rima des couplets qui coururent la ville et dont voici un échantillon :

François premier est un faquin,
Angoulême est une catin,
Et le dire à Versaille,
Eh bien!
C'était une trouvaille,
Vous m'entendez bien.

Guibert fut pourtant défendu par la reine. Marie-Antoinette prit en gré l'auteur et sa jeune femme. Elle admit même celle-ci dans son intimité, au grand scandale de la Cour, qui remarquait que cette jeune amie sortait d'une famille de comédiens. Guibert remania sa pièce, et la reine obtint de son auguste époux que l'épreuve serait recommencée. On remit le *Connétable* le 30 décembre de la même année, pour le comte et la comtesse d'Artois, avec un nouveau dénouement qui fut trouvé plus détestable que le premier. La pièce ne fut pas transportée à la Ville, et Guibert fit encore des tragédies, mais il ne les fit plus jouer. Il se poussa auprès du ministre de la guerre, le comte de Saint-Germain, qui l'avait admis à travailler avec lui, mais qui n'aimait pas beaucoup la littérature. La malignité poursuivit Guibert jusque dans ce poste. On chantait :

Que Saint-Germain connaisse les soldats,
Qu'il soit un brave homme à la guerre,
Et qu'on l'élève au ministère,
Cela ne nous surprend pas.

Mais qu'il admette auprès de sa personne
Un petit Guibert, un pied plat
Qui se croit un homme d'État,
Et qui dans le fond n'est qu'un fat,
C'est ce qui nous étonne.

Mlle de Lespinasse, sentant approcher la mort qu'elle avait si souvent souhaitée, oublia tous ses griefs contre Guibert; elle lui sut gré du moindre moment qu'il accordait à ses souffrances. En même temps, elle s'exaltait dans sa compassion pour tous les malheureux, dans son enthousiasme pour les œuvres vertueuses ou passionnées. Elle n'était dure que pour d'Alembert; sa familiarité lui devenait à charge, elle aurait voulu pouvoir lui fermer sa porte; quand il l'assistait dans une crise nerveuse, elle lui criait : Je mourrai, allez-vous en. Le malheureux n'osait plus se révolter contre les caprices d'une mourante. Elle sentit venir la mort. Son dernier billet à Guibert se termine par ces mots : « Adieu, mon ami. Si jamais je revenois à la vie, j'aimerois encore à l'employer à vous aimer, mais il n'y a plus de temps. » Dans une dernière crise, elle se cramponna au bras de d'Alembert et, d'une voix déchirante, elle lui demanda pardon, puis elle tomba dans une longue léthargie. « On la fit revenir un peu avec des cordiaux. Est-ce que je vis encore? dit-elle; ce furent ses derniers mots (1). »

VI. — RÉVÉLATIONS POSTHUMES.

Mme du Deffand écrivait le 22 mai 1776 : « Mlle de Lespinasse est morte cette nuit à deux heures après minuit; ç'auroit été pour moi autrefois un grand événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout. » Le 9 juin, elle ajoutait ces renseignements : « La demoiselle Lespinasse a fait un testament olographe des plus parfaitement ridicules. Mon neveu, qui est ici, a voulu le voir : il prétend qu'il étoit en droit de l'exiger; il faut bien que cela fût puisqu'on le lui a montré; elle lui a laissé un perroquet en le qualifiant de son neveu de Vichy; elle charge son exécuteur testamentaire d'Alembert du soin de faire vendre tous ses effets, d'en employer le produit à payer ses dettes; et s'il ne

(1) La Harpe, *Correspondance littéraire*.

suffit pas, elle compte assez sur l'amitié et la générosité de son neveu Vichy, pour le prier d'ajouter le surplus. A l'égard des d'Albon, elle n'en veut point parler, dit-elle, parce que, non-seulement, quoique légitime, elle n'a reçu d'eux aucun bienfait, mais qu'ils lui ont volé une somme que sa mère avait mise en dépôt pour elle ; elle a signé le testament Julie d'Albon. »

D'Alembert, dans son office d'exécuteur testamentaire, fit des découvertes qui ne contribuèrent pas à le consoler. La dernière liaison de Julie n'avait pas échappé à tout le monde, puisqu'en annonçant sa mort, Grimm dit : « On est persuadé qu'elle est morte la victime d'une passion malheureuse », et ajoute même, avec quelque exagération : « c'était, dit-on, la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie.» D'Alembert avait dû deviner ce qu'on lui cachait par un scrupule tardif ; mais il sentit toutes ses douleurs se renouveler en lisant toute la série des lettres de Mora et de Guibert et en constatant que pas une de ses lettres à lui n'avait été conservée. Des témoignages de compassion lui arrivaient de tous côtés, de Ferney et de Potsdam ; mais il répondait à Voltaire : « Ma vie et mon âme sont dans le vide, et l'abîme de douleur où je suis me paraît sans fond. » Pour réveiller son cerveau, il écrivit dans l'année deux morceaux funéraires ; le premier est véritablement émouvant et, si connu qu'il soit, nous ne pouvons nous dispenser d'en rappeler ici les passages les plus saillants :

O vous qui ne pouvez plus m'entendre ; vous que j'ai si tendrement et si constamment aimée, vous dont j'ai cru être aimé quelques momens, vous que j'ai préférée à tout, vous qui m'auriez tenu lieu de tout si vous l'aviez voulu, hélas ! s'il peut vous rester encore quelque sentiment dans ce séjour de la mort après lequel vous avez tant soupiré, et qui bientôt sera le mien, voyez mon malheur et mes larmes, la solitude de mon âme, le vide affreux que vous y avez fait, et l'abandon cruel où vous me laissez ! Mais pourquoi vous parler de la solitude où je me vois depuis que vous n'êtes plus ! Ah ! mon injuste et cruelle amie, il n'a pas tenu à vous que cette solitude accablante n'ait commencé pour moi dans le temps où vous existiez encore. Pourquoi me répétiez-vous, dix mois avant votre mort, que j'étois toujours ce que vous chérissiez le plus, l'objet le plus nécessaire à votre bonheur, le seul qui vous attachât à la vie, lorsque vous étiez à la veille de me prouver si cruellement le contraire ? Par quel motif que je ne puis ni comprendre, ni

soupçonner, ce sentiment si doux pour moi, que vous éprouviez peut-être encore dans le dernier moment où vous m'en avez assuré, s'est-il changé tout à coup en éloignement et en aversion ? qu'avois-je fait pour vous déplaire? que ne vous plaigniez-vous à moi, si vous aviez à vous en plaindre? vous auriez vu le fond de mon cœur, de ce cœur qui n'a jamais cessé d'être à vous, lors même que vous en doutiez, que vous le rebutiez avec tant de dureté et de sécheresse; ou plutôt, ma chère Julie (car je ne pouvois avoir de tort avec vous) aviez-vous avec moi quelque tort que j'ignorois, et que j'aurois eu tant de douceur à vous pardonner si je l'avois su! Vous avez dit à un de mes amis, qui vous reprochoit la manière dont vous me traitiez, et dont vous vous accusiez vous-même, que la cause de votre chagrin contre moi étoit de ne pouvoir m'ouvrir votre ame, et me faire voir les plaies qui la déchiroient : ah! vous saviez par expérience que je les avois fermées plus d'une fois, de quelque nature qu'elles fussent, et si vous aviez manqué à ma tendresse, vous m'avez ôté le plaisir si doux de vous dire comme Orosmane :

Ta grâce est dans mon cœur; prononce, elle t'attend.

Mais pourquoi ai-je ignoré moi-même la peine que vous éprouviez de ne pouvoir me parler de vos maux; pourquoi n'ai-je pas été au devant de votre confiance, et prévenu par toute la mienne l'épanchement où vous désiriez de vous abandonner avec moi. J'ai vingt fois été au moment de me jeter entre vos bras, et de vous demander quel étoit mon crime; mais j'ai craint que vos bras ne repoussassent les miens que j'aurois tendus vers vous. Votre contenance, vos discours, votre silence même, tout sembloit me défendre de vous approcher. Je me flattois quelquefois de vous rappeler par mes larmes; mais le triste état de votre machine souffrante et détruite me faisoit craindre même de vous attendrir....

Ah! si vous m'aviez seulement témoigné quelque douleur de vous séparer de moi, avec quelles délices je vous aurois suivie dans l'asile éternel que vous habitez! Mais je n'oserois pas même demander à y être mis auprès de vous, quand la mort aura fermé mes yeux et tari mes larmes; je craindrois que votre ombre ne repoussât la mienne, et ne prolongeat ma douleur au-delà de ma vie Hélas! vous m'avez tout ôté, et la douceur de vivre, et la douceur même de mourir. Cruelle et malheureuse amie, il semble qu'en me chargeant de l'exécution de vos dernières volontés, vous ayez encore voulu ajouter à ma peine. Pourquoi les devoirs que cette exécution m'imposoit, m'ont-ils appris ce que je ne devois point savoir, et ce que j'aurois désiré d'ignorer? Pourquoi ne m'avez-vous pas ordonné de brûler, sans l'ouvrir, ce manuscrit funeste, que j'ai cru pouvoir lire sans y trouver de nouveaux sujets de douleur, et qui m'a appris que depuis huit ans au moins, je n'étois plus le premier objet de votre cœur, malgré l'assurance que vous m'en aviez si souvent donnée? Qui peut me répondre, après cette affligeante

lecture, que pendant les huit ou dix autres années que je me suis cru tant aimé de vous, vous n'avez pas encore trompé ma tendresse? Hélas! n'ai-je pas lieu de le croire, lorsque j'ai vu que dans cette multitude immense de lettres que vous m'avez chargé de brûler, vous n'en aviez pas gardé une des miennes? Par quel malheur vous étoient-elles devenues indifférentes, malgré les expressions de sensibilité, d'abandon et de dévouement dont elles étaient remplies? Pourquoi dans ce testament, dont vous m'avez fait le malheureux exécuteur, avez-vous laissé à un autre ce qui devait m'être le plus cher, ces manuscrits qui vous auroient sans cesse rappelée à moi, et où il y avoit tant de choses écrites de ma main et de la vôtre.....

Hélas! pourquoi n'avez-vous pu ni aimer ni être aimée en paix! Vous m'avez dit tant de fois, et vous m'avez encore avoué en soupirant, quelques mois avant de mourir, que de tous les sentimens que vous avez inspirés, le mien pour vous et le vôtre pour moi étoient les seuls qui ne vous eussent pas rendue malheureuse? Pourquoi ce sentiment ne vous a-t-il pas suffi? pourquoi a-t-il fallu que l'amour, fait pour adoucir aux autres les maux de la vie, fût le tourment et le désespoir de la vôtre?...

Vous ma chère et cruelle amie, vous qui m'avez dédaigné après m'avoir aimé, qui avez cessé de sentir le prix de mon cœur qui peut-être, hélas! ne l'avez senti jamais, où pouviez-vous trouver une ame plus faite pour la vôtre? Tout, jusqu'à notre sort commun, sembloit fait pour nous réunir. Tous deux sans parens, sans famille, ayant éprouvé, dès le moment de notre naissance, l'abandon, le malheur et l'injustice; la nature sembloit nous avoir mis au monde pour nous chercher, pour nous servir d'appui mutuel, comme deux roseaux qui, battus par la tempête, se soutiennent en s'attachant l'un à l'autre. Pourquoi avez-vous cherché d'autres appuis? Bientôt, pour votre malheur, ces appuis vous ont manqué; vous avez expiré en vous croyant seule au monde, lorsque vous n'aviez qu'à étendre la main pour retrouver ce qui étoit si près de vous, et que vous ne vouliez pas voir.....

Deux mois plus tard, d'Alembert reprit la plume, mais avec moins de vivacité et d'abandon; on sent trop cette fois l'apprêt, les citations littéraires sont trop abondantes, et le ton ne s'éloigne pas assez de celui des éloges des académiciens morts, auxquels le philosophe était voué en sa qualité de secrétaire perpétuel. Dans une de ces cérémonies mêmes dont il était le héros obligé, il mêla à l'éloge académique de Louis de Saci, l'ami de la marquise de Lambert, de délicates allusions à ses propres chagrins. Sa domination académique commença à décliner; sa société était plus mêlée; au bout de quelques mois, Mme Necker écrivait à Grimm : « Mademoiselle de Lespinasse n'est

plus ; le mouvement qu'elle donnait à sa société s'est extrêmement ralenti. M. d'Alembert qui en était l'âme, a de la peine à en devenir l'organe ; il réunit ses amis trois jours de la semaine ; mais on se convainc, dans ces assemblées, que les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans des caisses de porcelaine ; on les compte pour rien, et tout se brise sans elles. »

Mme Necker gagna à cet événement l'assiduité de Guibert, homme avantageux et pompeux, qui ne dépara point son salon et figura assez bien entre Buffon et Thomas.

La première publication qui ramena sur Mlle de Lespinasse l'attention du public fut celle des *Œuvres posthumes* de d'Alembert (1799). Le tome II contenait les trois morceaux du philosophe : *Portrait de Mlle de Lespinasse, Aux mânes de Mlle de Lespinasse, Sur la tombe de Mlle de Lespinasse*, et en outre deux chapitres du *Voyage sentimental*, dans lesquels Mlle de Lespinasse avait mis en scène deux traits de bienfaisance de Mme Geoffrin.

Jusque là on ne connaissait guère que les plaintes de d'Alembert. C'est d'une autre source que devaient venir les indiscrétions sérieuses. Guibert était mort au début de la Révolution. Sa veuve entreprit de publier pieusement tous ses papiers : travaux militaires, carnets de voyage, tragédies, etc. C'est dans un de ces volumes, qui comprenait plusieurs éloges académiques, que parut pour la première fois en 1803 le morceau bizarrement intitulé *Eloge d'Eliza*. Mme de Guibert eut une idée plus étonnante de sa part, celle de publier les lettres adressées à son mari par Mlle de Lespinasse, et de vendre cette collection au libraire Collin, qui avait entrepris une bibliothèque de lettres de femmes. On vit paraître :

Lettres de Mademoiselle de Lespinasse écrites depuis l'année 1773, jusqu'à l'année 1776 ; suivies de deux chapitres dans le genre du *Voyage sentimental*, par le même auteur. Paris, chez Léopold Collin, rue Gît-le-Cœur, no 4. 1809. 2 vol. in-8o.

La préface, écrite par Barère, annonçait que ces lettres avaient été trouvées dans les papiers de Mlle de Lespinasse, après sa mort. C'est peu probable ; ce devait être des copies que Guibert en avait prises, sans compter les feuilles qu'il en avait arrachées. Mlle de

Lespinasse ne disait pas comme Mme d'Epinay à Galiani : « Vous êtes insupportable en me rappelant que notre correspondance sera imprimée après nous. Je le savais bien, mais je l'avais oublié. » Au contraire, elle avait cru se mettre à l'abri de cet accident en exigeant que ses lettres lui fussent renvoyées pour être détruites. Cette publication prématurée choqua fort les amis de Mlle de Lespinasse. Mlle Pauline de Meulan se fit l'interprète de leurs protestations dans ses feuilletons du *Publiciste* (22, 26 et 28 juin 1809), qui ne présentent, du reste, aucune autre particularité intéressante. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus que dire, avec Sainte-Beuve : *Felix culpa.*

L'année suivante parurent à Londres les lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole. L'éditeur fit précéder sa publication de tout un ensemble de documents sur la naissance de Mlle de Lespinasse, son entrée chez Mme du Deffand et sa brouille avec elle.

En 1811, deuxième édition des lettres à Guibert en deux volumes in-12. Le titre était le même que celui de la première, avec cette addition : « Nouvelle édition, augmentée de son éloge, sous le nom d'Eliza, par M. de Guibert, et de deux opuscules de d'Alembert. » L'adresse du libraire était : « Paris, Longchamps, libraire, rue Croix des Petits-Champs. » Quelques exemplaires de cette même édition ont une variante; comme elle s'écoulait lentement, le restant des exemplaires changea de mains; des titres furent refaits et c'est ainsi que certains exemplaires portent l'adresse de Ménard et Desenne fils, rue Gît-le-Cœur, no 8, et la date de 1815.

Cette édition, publiée comme la précédente par les soins de Mme de Guibert, rectifie certaines légèretés typographiques, et sous ce rapport, elle nous a servi. Mais Mme de Guibert ne s'en est pas tenue là; elle a introduit çà et là des corrections de style de sa façon et adouci les passages les plus durs pour son mari; nous nous sommes naturellement tenu en garde contre ces fantaisies qui ne pouvaient que nous éloigner du texte vrai.

En 1820, parut une nouvelle publication intitulée : Nouvelles lettres de Mlle de Lespinasse, suivies du portrait de M. de Mora et d'autres opuscules, inédits du même auteur. A Paris, chez Maradan, 1 vol. in-8o.

La plupart des répertoires biographiques publiés

depuis quinze ans dénoncent ce recueil comme apocryphe. Quelques-uns se fondent, avec plus ou moins d'exactitude, sur une phrase de Sainte-Beuve qui est dédaigneuse pour les *Nouvelles lettres*. La vérité est que le titre est un trompe-l'œil ; il ne s'agit pas d'une correspondance, mais d'un récit par lettres, au goût du temps, et dont le vrai titre serait : *La Confession de Mme de Rennefort*. Ce morceau travaillé pour passer de main en main dans un cercle d'amis, n'a certainement pas la grâce abandonnée des vraies lettres. Mais, nous croyons que quiconque l'étudiera d'un peu près, ainsi que les opuscules qui le suivent, conclura avec nous à la parfaite authenticité. En dehors du sens du style, qui est pour nous le plus fort élément de conviction, nous avons d'autres indices. Guibert, dans l'éloge d'Eliza, a énuméré « divers petits ouvrages » qu'il supposait perdus, « tels qu'un grand nombre de synonymes, trois chapitres dans le genre du Voyage sentimental, une apologie de ses défauts, et particulièrement de la facilité qu'on lui reprochoit à se prévenir et à s'enthousiasmer. Elle avoit aussi commencé des mémoires de sa vie ou plutôt de sa passion pour Gonsalve. (1) » De tous ces morceaux, il ne manque dans le volume de 1820 que deux des chapitres du Voyage sentimental (2), lesquels étaient connus depuis longtemps, et les synonymes ; on ne trouve en plus que le portrait de M. de Mora, qui contient des détails tout à fait imprévus et que personne n'eût eu l'idée d'inventer. Que si l'on suppose que le faussaire a justement travaillé sur l'énumération de Guibert, nous ferons observer qu'il subsistait en 1820 quelques rares survivants du salon Lespinasse, à qui la substitution n'aurait pas échappé et qui se seraient hâtés de

(1) Bachaumont, à la date du 6 juin 1766, attribue à Mlle de Lespinasse un *Essai sur l'Education des demoiselles* et un résumé de l'histoire de France de Vély. Ces deux ouvrages de pacotille sont d'une demoiselle d'Espinassy, d'origine italienne. Le second, inachevé, est signé en toutes lettres.

(2) Nous avons vu passer dans la vente de la bibliothèque Guizot un manuscrit du XVIIIe siècle, provenant évidemment de Mme de Meulan, et intitulé *Suite du Voyage sentimental* (no 388) ; c'était une copie des deux chapitres publiés en 1799 et du troisième chapitre, intitulé *le Seigneur de Château*, publié pour la première fois en 1820.

protester; or, nous n'avons vu alléguer aucune protestation de ce genre.

Une troisième édition des lettres à Guibert a paru en un fort volume in-18 anglais, chez Amyot, s. d. (1847), avec une notice biographique par Jules Janin. Le texte est celui de la première édition, avec cette seule innovation, que le nom de Mora est partout imprimé en toutes lettres; or, justement, tout prouve que Mlle de Lespinasse ne désignait jamais ce nom que par une initiale. Il n'y a aucune note, mais la notice de Janin a 228 pages compactes. Elle est grossie du texte complet des *Nouvelles lettres* et des trois morceaux de d'Alembert. Quant à l'œuvre personnelle du signataire, elle se compose par parties à peu près égales de développements brillants étrangers au sujet et de contes à dormir debout. Cette édition est la troisième, la dernière avant celle-ci.

Dans la belle édition des œuvres de Condorcet, publiée de 1847 à 1849 chez Didot par Arago et Condorcet O'Connor, se trouvent (tome Ier) deux lettres de Mlle de Lespinasse à Condorcet et un long portrait de Condorcet par Mlle de Lespinasse.

Quelques années avant la notice Janin, M. Paul de Musset, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1841, avait fait de Mlle de Lespinasse l'héroïne d'une nouvelle dramatisée. Malgré la liberté d'interprétation que le genre comporte, on reconnaît qu'il avait recouru aux sources. Ce récit a été imprimé dans un recueil intitulé les *Femmes de la Régence*, ce qui ne manque pas de hardiesse.

D'autres notices ont été publiées par un grand nombre d'écrivains. La meilleure est celle de Sainte-Beuve dans le T. II des *Causeries du Lundi*. Il est vrai qu'elle se borne à peu près à une analyse merveilleuse des lettres à Guibert. M. Arsène Houssaye n'a pas élargi ce champ et il l'a exploré avec moins de sagacité. M. Imbert de Saint-Amand a publié dans la *Presse* une assez longue étude, dans laquelle il s'en est rapporté à Janin pour les faits, en ajoutant des considérations morales que nous n'avons pas à apprécier ici.

Il nous reste à dire peu de mots de la nouvelle édition que nous soumettons au public et à la critique. Pour le texte, nous avons suivi la première édition, sauf la réserve qui a été faite. Nous avons rectifié ou

complété quelques noms propres, quand l'altération était imputable aux éditeurs et que nous avons cru être deux fois sûr de notre correction. Nous avions songé aussi à remédier à des transpositions dont quelques-unes sont criantes ; après examen, nous avons reconnu que nous n'avions pas les éléments suffisants pour remettre le tout dans un ordre irréprochable ; nous avons pensé, d'autre part, qu'il y avait un certain avantage à conserver des numéros qui se rapportent aux renvois qui peuvent être faits aux éditions précédentes, et nous nous sommes borné à consigner nos observations en notes. Par la même raison, nous avons donné des numéros *bis* à deux fragments de lettres que nous avons empruntés à *l'Eloge d'Eliza*. Pour les billets qui n'ont pas été exactement datés par l'auteur, les indications qui ont été suppléées, soit par les éditeurs précédents, soit par nous, sont mises entre [ ].

Notre édition est la première qui soit annotée. Le grand charme de ces lettres est sans doute la passion qui y déborde; mais les faits et les personnages contemporains qui y sont mentionnés, s'ils posent au lecteur des points d'interrogation sans réponse, ne sont que pour gâter son plaisir. Nous avons fait tous nos efforts pour satisfaire sa curiosité sur la plupart des points qui pouvaient la mettre en éveil. Nous avons ajouté, pour plus de commodité, un index alphabétique sans minutie, mais donnant un tableau des renseignements utiles qui se trouvent épars dans ces deux volumes.

Nous empruntons à la publication de 1820 l'*Apologie d'une pauvre personne*, qui paraît avoir été adressée à Guibert et qui à ce titre semble le complément naturel de la correspondance.

Enfin nous avons groupé quelques lettres adressées à diverses personnes. Dix d'entre elles sont inédites. Il y a dans le nombre un billet à Suard, qui se trouvait dans la collection Demetz, récemment vendue ; comme nous en avions en main l'original, nous l'avons reproduit avec son orthographe exacte, à titre de spécimen. Les neuf autres nous viennent de MM. de Goncourt. Ce sont des copies du temps qu'ils avaient acquises dans un lot de papiers provenant du président Hénault. Le vieux président recherchait partout les lettres de sa jeune amie, et en faisait prendre copie par un secrétaire. Par une discrétion facile à

prendre, mais que nous devons regretter, il faisait supprimer l'adresse et remplacer la plupart des noms propres par des initiales. Malgré ces causes d'obscurité, ces lettres nous paraissent pleines d'intérêt et nous ne pensons pas que personne, après les avoir lues, songe à élever un doute sur leur authencité. M. Edmond de Goncourt, depuis le coup douloureux qui a dissous une si charmante association fraternelle, a mis spontanément le précieux manuscrit à ma disposition avec une bonne grâce doublement méritoire de la part d'un homme de lettres et d'un collectionneur : ce qui double le prix du procédé, c'est que j'ai dû au service qu'il me rendait l'avantage et le plaisir de sa connaissance. Je tiens à lui renouveler ici l'expression de ma vive gratitude.

1er décembre 1875.

GUSTAVE ISAMBERT.

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE LESPINASSE

A M. LE COMTE DE GUIBERT.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, samedi au soir, 15 mai 1773.

Vous partez mardi, et comme j'ignore l'impression que fera sur moi votre départ; comme je ne sais point si j'aurai la liberté ou la volonté de vous écrire, je veux au moins vous parler encore une fois, et m'assurer de vos nouvelles de Strasbourg. Vous me direz si vous y êtes arrivé en bonne santé, si le mouvement du voyage n'aura pas déjà calmé votre ame : ce n'est pas elle qui est malade; elle ne souffre que des maux qu'elle cause; et la dissipation, le changement d'objets suffiront de reste pour la détourner de ce mouvement de sensibilité qui peut vous être douloureux, parce que vous êtes bon et honnête. Oui, vous êtes bien aimable; je viens de relire votre lettre de ce matin; elle a la douceur de Gessner,

jointe à l'énergie de Jean-Jacques. Eh, mon Dieu! pourquoi réunir tout ce qui peut plaire et toucher, et surtout pourquoi m'offrir un bien dont je ne suis pas digne, que je n'ai point mérité? Eh! non, non, je ne veux point de votre amitié : elle me consoleroit, elle m'exaspéreroit, et j'ai besoin de me reposer, de vous oublier pendant quelque temps : je veux être de bonne foi avec vous, avec moi; et, en vérité, dans le trouble où je suis, je crains de m'abuser; peut-être mes remords sont-ils au-dessus de mon tort; peut-être l'alarme que je sens, est ce qui offenseroit le plus ce que j'aime. Je viens de recevoir dans l'instant une lettre si pleine de confiance en mon sentiment; il me parle de moi, de ce que je pense, de mon ame, avec ce degré de connoissance et de certitude qu'on a lorsqu'on exprime ce que l'on sent vivement et fortement. Ah, mon Dieu! par quel charme ou par quelle fatalité êtes-vous venu me distraire? Que ne suis-je morte dans le mois de septembre! je serois morte alors sans regret, et sans avoir de reproche à me faire. Hélas! je le sens, je mourrois encore aujourd'hui pour lui; il n'y a point d'intérêt dont je ne lui fisse le sacrifice; mais il y a deux mois que je n'avois point de sacrifice à lui faire; je n'aimois pas davantage, mais j'aimois mieux. Oh! il me pardonnera! j'avois tant souffert! mon corps, mon ame étoient si épuisés par la durée de la douleur! Les nouvelles que j'en recevois me jetoient quelquefois dans l'égarement; c'est alors que je vous ai vu; c'est alors que vous avez ranimé mon ame; vous y avez fait pénétrer le plaisir : je ne sais lequel m'étoit le plus doux, ou de vous le devoir, ou de le sentir. Mais dites-moi, est-ce là le ton de l'amitié? est-ce celui de la

confiance? qu'est-ce qui m'entraîne? faites-moi connaître à moi-même; aidez-moi à me remettre en mesure; mon ame est bouleversée; est-ce vous, seroit-ce votre départ, qu'est-ce donc qui me persécute? je n'en puis plus. Dans ce moment, j'ai de la confiance en vous jusqu'à l'abandon, et peut-être ne vous parlerai-je de ma vie. Adieu; je vous verrai demain, et peut-être aurai-je de l'embarras de ce que je vous écris aujourd'hui. Plût au ciel que vous fussiez mon ami, ou que je ne vous eusse jamais connu! Croyez-vous? serez-vous mon ami? Pensez à cela, une fois seulement; est-ce trop?

LETTRE II.

Dimanche, 23 mai 1773.

Si j'étois jeune, jolie et bien aimable, je ne manquerois pas de trouver beaucoup d'art dans votre conduite avec moi; mais comme je ne suis rien de tout cela, comme je suis le contraire de tout cela, j'y trouve une bonté et une honnêteté qui vous ont acquis à jamais des droits sur mon ame; vous l'avez pénétrée de reconnoissance, d'*estime*, de sensibilité et de tous les sentimens qui mettent de l'intimité et de la confiance dans une liaison. Je ne dirai pas si bien que *Montaigne* sur l'amitié; mais croyez-moi, nous la sentirons mieux. Si ce qu'il nous dit avoit été dans son cœur, croyez-vous qu'il eût consenti à vivre après

la perte d'un tel ami! Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit; c'est de vous, c'est de la grace, c'est de la délicatesse, c'est de l'à-propos de votre citation. Vous venez à mon secours : vous voulez que je n'aie pas tort avec moi-même; vous voulez que votre souvenir ne soit pas un reproche douloureux pour mon cœur, et peut-être offensant pour mon amour-propre; en un mot, vous voulez que je jouisse en paix de l'amitié que vous m'offrez, et que vous me prouvez avec autant de douceur que d'agrément; oui, je l'accepte : j'en fais mon bien; elle me consolera; et si jamais je jouis de votre société, elle sera le plaisir que je désirerai et sentirai le mieux.

J'espère bien que vous m'avez pardonné le tort que je n'ai pas eu. Vous savez bien qu'il me seroit impossible de vous soupçonner un mouvement qui seroit contre la bonté et l'honnêteté. Je vous ai accusé pourtant; cela ne signifioit pas autre chose, sinon que j'étois foible et coupable, et surtout que j'étois troublée au point de ne plus conserver de présence et de liberté d'esprit; vous voyez trop bien et trop vite pour que j'aie à craindre que vous vous soyez mépris; je suis bien assurée que votre ame ne croit pas avoir à se plaindre des mouvements de la mienne.

Je sais que vous n'êtes parti que jeudi à cinq heures et demie. J'étois à votre porte deux minutes après votre départ : j'avois envoyé le matin savoir à quelle heure vous étiez parti mercredi; et, à mon grand étonnement, j'appris que vous étiez encore à Paris, et qu'on ne savoit pas même si vous partiez le jeudi. J'allai moi-même savoir si vous n'étiez pas malade; et ce qui vous paroîtra affreux, c'est qu'il me semble que je le

desirois Cependant, et par une inconséquence que je ne vous expliquerai pas, je me sentis soulagée en apprenant que vous étiez parti. Oui, votre absence m'a rendu le calme ; mais aussi, je me sens plus triste. Il faut que vous me le pardonniez, et que vous vous en contentiez. Je ne sais si je vous regrette; mais vous me manquez comme mon plaisir, et je crois que les ames actives et sensibles y tiennent trop fortement; ce n'est point l'idée de la longueur de votre absence qui m'afflige : car ma pensée n'en voit pas le terme; c'est simplement le présent qui pèse sur mon ame, qui l'abat, qui l'attriste, et qui à peine lui laisse assez d'énergie pour désirer une meilleure disposition. Mais voyez quelle horrible personnalité ! voilà trois pages pleines de moi, et cependant je crois que c'est de vous que je suis occupée; au moins je sens que j'ai besoin de savoir comment vous êtes, comment vous vous portez. Quand vous lirez ceci, mon Dieu! à quelle distance vous serez! Votre personne ne sera qu'à trois cents lieues; mais voyez quel chemin votre pensée a fait; que d'objets nouveaux! que d'idées! que de réflexions nouvelles! Il me semble que je ne parle plus qu'à votre ombre; tout ce que j'ai connu de vous a disparu; à peine trouverez-vous dans votre mémoire les traces des affections qui vous animoient et vous agitoient les derniers jours que vous avez passés à Paris, et c'est tant mieux. Vous savez bien que nous sommes convenus que la sensibilité étoit le partage de la médiocrité; et votre caractère vous commande d'être grand : vos talens vous condamnent à la célébrité. Abandonnez-vous donc à votre destinée, et dites-vous bien que vous n'êtes point fait pour cette vie

douce et intérieure qu'exigent la tendresse et le sentiment. Il n'y a que du plaisir et point de gloire à vivre pour un seul objet. Quand on ne peut que régner dans un cœur, on ne règne point dans l'opinion. Il y a des noms faits pour l'histoire : le vôtre excitera un jour l'admiration. Quand je me pénètre de cette pensée, cela modère un peu l'intérêt que vous m'avez inspiré. Adieu.

LETTRE III.

Lundi, 24 mai 1773.

Que dites-vous de cette folie? A peine puis-je me flatter que vous m'écoutiez, et je vous accable! Mais vous disiez l'autre jour qu'on écrivoit longuement à ses amis, aux gens qui plaisoient, à ceux avec qui on voudroit causer. Si vous disiez vrai, vous êtes donc obligé, non pas à me lire avec intérêt, mais avec indulgence. Je viens de relire cette longue lettre; mon Dieu! que je la trouve ennuyeuse! mais je recommencerois, que cela ne vaudroit pas mieux. Je me sens en fonds pour ennuyer de plus d'une manière : je suis triste et morte; voyez ce que l'on peut faire de cela; mais j'ai des questions à vous faire; répondez-y, et vous serez bien aimable. Avez-vous eu cette lettre de *Diderot?* Il prétend qu'il part le 6 de juin; ainsi vous le verrez en Russie. Pourquoi n'êtes-vous pas parti mercredi? Est-ce à quelqu'un ou à vous que vous avez

accordé ces vingt-quatre heures? Avez-vous emporté le livre de M. *Thomas?* je le voudrois : cette lecture auroit été presque au ton de votre ame. Il est noble, fort et vertueux; il y a sans doute quelques défauts; mais il s'est corrigé de ce qu'il avoit d'enflé et d'exagéré dans son style; il y a trop d'analyse et d'énumération : cela fatigue un peu, surtout lorsqu'il en coûte beaucoup pour se séparer d'un objet qui occupe avec intérêt. J'ai été obligée d'abandonner cette lecture pour quelques jours. C'est le facteur de la poste qui décide deux fois la semaine de toutes les actions de ma vie; celui d'hier m'a rendu la lecture impossible; je ne chercherois que la lettre qui m'a manqué, et ce n'est pas la peine de la chercher dans M. Thomas : je ne l'y trouverois point. Vous m'avez promis de vos nouvelles de Strasbourg; n'êtes-vous pas étonné à présent d'avoir pris l'engagement de m'écrire souvent? N'avez-vous pas du regret à la facilité avec laquelle vous cédez à l'intérêt et à l'empressement qu'on vous montre? Il est pénible, à trois cents lieues, d'agir pour les autres; il n'y a de plaisir qu'à aller d'après l'impulsion de son mouvement et de son sentiment. Voyez si je suis généreuse : je m'engage à vous rendre votre parole, si vous avez à vous reprocher quelque méprise. Avouez-le-moi, et je vous réponds de n'en pas être blessée. Croyez qu'il n'y a que la vanité qui rende difficile, et je n'en ai point : je ne suis qu'une bonne créature, bien bête, bien naturelle, qui aime mieux le bonheur et le plaisir de ce que j'aime, que tout ce qui n'est que moi et pour moi. D'après cette connoissance, mettez-vous bien à votre aise, et écrivez-moi *un peu*, *beaucoup*, ou *point du tout;*

mais ne croyez pas que cela me contente également : car j'ai encore moins d'indifférence que de vanité; mais j'ai une force ou une faculté qui rend propre à tout : c'est de savoir souffrir et beaucoup souffrir sans me plaindre. Adieu; avez-vous pu arriver jusque-là? cela n'est-il pas assommant?

LETTRE IV.

Ce dimanche, 30 mai 1773.

J'ai reçu hier votre lettre de Strasbourg. Il me semblait qu'il y avoit bien long-temps depuis mercredi 19 : c'est le jour où j'avois reçu votre dernière marque de souvenir; celle qui m'est venue hier m'a consolée, a fait du bien à mon ame : elle avoit besoin d'être distraite par l'occupation d'un sentiment doux, auquel elle pût s'abandonner sans trouble et sans remords; oui, je peux me l'avouer, je peux vous le dire à vous-même : je vous aime tendrement; votre absence me cause un regret sensible; mais je n'ai plus à combattre ce que vous m'inspiriez, j'ai vu clair dans mon ame. Ah! l'excès de mon malheur me justifie de reste; je ne suis point coupable, et cependant, avant qu'il soit peu, je serai victime. Je pensai mourir vendredi en recevant une lettre par un courrier extraordinaire. Je ne doutai pas qu'il ne m'apportât la plus funeste nouvelle; le trouble où il me jeta, m'ôtoit jusqu'au pouvoir de décacheter ma lettre; je fus plus d'un quart-d'heure

sans mouvement : mon ame avoit glacé mes sens; enfin, je lus et je ne trouvai qu'une partie de ce que j'avois craint. Je n'ai point à trembler pour les jours de ce que j'aime; mais à l'abri du plus grand des malheurs, mon Dieu! qu'il me reste encore à souffrir que je me sens accablée du fardeau de la vie! la durée des maux est au-dessus des forces humaines; je ne me sens plus qu'un courage, et très-souvent je n'ai qu'un besoin. Voyez si je dois vous aimer, si je dois chérir votre présence : vous avez eu le pouvoir de faire diversion à un mal aussi aigu et aussi profond; j'attends, je désire vos lettres. Oui, croyez-moi, il n'y a que les malheureux qui soient dignes d'avoir des amis; si votre ame n'avoit point souffert, jamais vous n'auriez été jusqu'à la mienne. J'aurois admiré, j'aurois loué vos talens; et je me serois éloignée, parce que j'ai une sorte de répugnance pour tout ce qui ne peut occuper que mon esprit : il faut être calme pour penser; dans l'agitation, on ne sait que sentir et souffrir. Vous me dites que vous êtes agité de regrets, de remords même; que votre sensibilité n'est que de la douleur; je vous crois, et cela m'afflige : mais cependant je ne sais pourquoi l'impression que j'ai reçue de votre lettre est si contraire à votre disposition. Il me paroît qu'il y a du calme, du repos et de la force dans toutes vos expressions; il me semble que vous parlez de ce que vous avez senti, et non de ce que vous sentez; enfin, si j'avois des droits, si j'étois délicate, si l'amitié n'étoit pas facile, je vous dirois que Strasbourg est bien loin, mais bien loin de la rue Taranne. Le président de Montesquieu prétend que le climat a une grande influence sur le moral;

Strasbourg seroit-il donc beaucoup plus au nord que Paris? Jugez ce qu'il y auroit à craindre de Pétersbourg! Non, je ne crains point; je crois en vous, je crois en votre amitié. Expliquez-moi pourquoi j'ai cette confiance; et gardez-vous de croire que l'amour-propre y soit pour rien. Mon sentiment pour vous est *purgé* de ce vilain alliage qui corrompt et affoiblit toutes les affections. Vous auriez été bien aimable de me dire si ma lettre étoit seule à Strasbourg. Voyez si je suis généreuse : j'aurois voulu qu'elle pût être changée en celle que vous auriez desiré d'y trouver. Réglons *nos rangs;* donnez-moi ma place, mais comme je n'aime pas à en changer, donnez-la-moi un peu bonne. Je ne voudrois point celle de cette malheureuse personne : elle est mécontente de vous; et je ne voudrois point non plus celle de cette autre personne : vous en êtes mécontent. Je ne sais pas où vous me placerez; mais faites, s'il est possible, que nous soyons tous les deux contens; ne chicanez point; accordez-moi beaucoup, vous verrez bien que je n'abuse point. Oh! vous verrez comme je sais bien aimer? je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer. Avec des moyens médiocres, vous savez qu'on peut beaucoup quand on les réunit tous à un seul objet. Eh bien! je n'ai qu'une pensée, et cette pensée remplit mon ame et toute ma vie. Vous croyez que la dissipation et l'instruction ne feront que vous distraire de vos amis. Connoissez-vous mieux, et cédez de bonne foi et de bonne grace au pouvoir que votre caractère a sur votre volonté, sur votre sentiment et sur toutes vos actions. Les gens qui sont gouvernés par le besoin d'aimer ne vont jamais à Pétersbourg; ils vont

cependant quelquefois bien loin; mais ils y sont condamnés, et ils ne disent point qu'ils *rentreront dans leur ame* pour y trouver ce qu'ils aiment; ils croient ne l'avoir pas quitté, quoiqu'ils en soient à mille lieues; mais il y a plus d'une manière d'être bon et excellent; la vôtre *vous fera faire bien du chemin* dans toutes les acceptions de ces mots. Je plaindrois une femme sensible dont vous seriez le premier objet; sa vie se consumeroit en craintes et en regrets; mais je féliciterois une femme vaine, une femme fière; elle passeroit sa vie à s'applaudir et à se parer de son goût; ces femmes-là aiment la gloire, elles aiment l'opinion, l'éclat. Tout cela est bien beau, bien noble, mais cela est bien froid, et bien loin de la passion qui fait dire :

« La mort et les enfers paroissent devant moi;
« Ramire, avec plaisir j'y descendrois pour toi. »

Mais je suis folle, et pis que cela, je suis curieuse; je n'ai qu'un ton, qu'une couleur, qu'une manière, et quand elle n'intéresse pas, elle glace d'ennui. Vous me direz lequel des deux effets elle aura produit; mais ce que vous me direz aussi, s'il vous plaît, c'est comment vous vous portez; et moi je vous dirai la seule nouvelle qui m'intéresse : *l'Ecole militaire n'est pas encore donnée.*

LETTRE V.

Ce 6 juin 1773.

Mon Dieu! que ce qui fait plaisir est rare, et vient lentement! il me semble qu'il y a un temps infini depuis le 24, et je ne sais combien il faudra attendre encore une lettre de Dresde; mais au moins me promettez-vous, êtes-vous dans la disposition de m'écrire autant que vous le pourrez? n'aurai-je contre mon plaisir, contre mon intérêt que ce qui ne dépendra pas de vous, c'est-à-dire, l'éloignement et la lenteur des courriers? Mais je m'afflige de ce que votre curiosité, de ce que votre activité, en un mot, de ce que vos qualités et vos vertus me sont également contraires. Cet amour de la gloire, par exemple, fera que votre amitié, ou plutôt la mienne ne sera qu'un malheur de plus dans ma vie; cependant vous pouvez déjà me dire comme l'hermite à Zadig : « J'ai quelquefois répandu des sentiments de consolation dans l'ame des malheureux »; oui, je vous dois ce qui fait le charme et la douceur de l'amitié, je sens que ce lien est déjà trop fort, qu'il a pris trop d'ascendant sur mon ame; quand elle souffre, elle est tentée de se tourner vers vous pour y chercher de la consolation; et si elle étoit calme, elle seroit entraînée par un mouvement plus actif, même par le goût du plaisir. Voyez si je suis tout cela pour vous, et si en effet je ne suis pas mieux fondée à vous aimer et à vous regretter; tout au plus, mon sentiment vous

a été agréable, et moi, avant que de vous avoir jugé, vous m'étiez devenu nécessaire ; mais que pensez-vous d'une ame qui se donne avant de savoir si elle sera acceptée; avant d'avoir pu juger si elle sera reçue avec plaisir, ou seulement avec reconnoissance? Mon Dieu! si vous n'étiez pas sensible, que de chagrin vous me causeriez! car il ne me suffit pas que vous soyez honnête : j'ai des amis vertueux, j'ai mieux que cela encore, et cependant je suis occupée de ce que vous êtes pour moi; mais, de bonne foi, n'y a-t-il pas de la folie, et peut-être même du ridicule à vous croire mon ami? répondez-moi, non pas froidement, mais avec vérité. Quoique votre ame soit agitée, elle n'est pas si malade que la mienne, qui passe sans cesse de l'état de convulsion à celui de l'abattement; je ne puis juger de rien : je m'y méprendrois sans cesse, je prendrois du poison pour du calmant; voyez si je puis me conduire; éclairez-moi, fortifiez-moi; je vous croirai, vous serez mon appui, vous me secourrez comme la réflexion; elle n'est plus à mon usage, je ne sais rien prévoir; je ne distingue rien; concevez mon malheur; je ne me repose que dans l'idée de la mort; il y a des jours où elle est mon seul espoir; mais aussi j'éprouve des mouvemens bien contraires; je me sens quelquefois garottée à la vie; la pensée d'affliger ce que j'aime, m'ôte jusqu'au désir d'être soulagée, si c'étoit aux dépens de son repos. Enfin que vous dirai-je ? l'excès de mon inconséquence égare mon esprit; et le poids de la vie écrase mon ame. Que dois-je faire, que deviendrai-je? sera-ce Charenton, ou ma paroisse qui me délivrera de moi-même? je vous rends victime, et j'en suis affligée, si vous vous intéressez

assez à moi pour prendre part à ce que je souffre, et j'en mourrai de confusion, si je ne vous ai causé que de l'ennui. Ne croyez pas pouvoir me le cacher, quelqu'esprit que vous y mettiez, vous ne sauriez tromper mon intérêt; mais contentez-le en me disant comment vous êtes : avez-vous autant ou moins de plaisir que vous n'en espériez? votre santé est-elle meilleure que dans le dernier temps que vous avez passé ici? Vous êtes bien modeste : vous ne m'avez pas dit combien vous aviez été célébré à Strasbourg : on a fait des vers à votre gloire; ils étoient bien mauvais : mais l'intention étoit si bonne! ne vous mettez pas en colère; mais répondez-moi : avez-vous lu le *Connétable* sur votre route? non pas en courant la poste, mais dans la bonne société. — A propos du *Connétable,* si vous aviez une certaine délicatesse, si vous étiez *seulement* comme *Montaigne* et que vous me regardassiez comme *La Boétie*, que je vous plaindrois de vous être refusé au plaisir de me donner une marque de confiance, d'amitié et d'estime! je ne me vante point, mais je vous assure que je serois déchirée de remords, si j'avais eu cette conduite envers vous; qu'est-ce que cela prouve, dites-moi? Adieu, je connais toute *la différence* de nos affections. Apprenez-m'en *la ressemblance;* ce jeu là n'aura jamais été joué avec autant d'intérêt.

LETTRE VI.

Dimanche, 20 juin 1773.

Mais, mon Dieu! êtes-vous mort, ou auriez-vous déjà oublié que votre souvenir est vif et douloureux dans l'ame de ceux que vous avez quittés? pas un mot de vous, depuis le 24 mai! il est bien difficile de croire que ce ne soit pas un peu votre faute. Si cela est, vous ne méritez ni le regret que mon cœur sent, ni le reproche qu'il vous fait. J'ai su que M. d'Aguesseau n'avoit pas eu de vos nouvelles. Je m'intéresse à vous d'une manière si vraie et si sensible, que j'aurois été ravie, si j'avois pu apprendre que vous lui eussiez donné la préférence sur moi : il la mérite sans doute à tous égards; mais ce n'est pas la justice qui règle le sentiment; croyez-vous que si cette vertu me gouvernoit, je dusse être inquiète de votre silence, et avoir besoin des témoignages de votre amitié? Hélas! non, je ne saurois même m'expliquer pourquoi je m'occupe de vous dans ce moment-ci. J'ai appris hier une nouvelle qui a abîmé mon ame de douleur; j'ai passé la nuit dans les larmes, et quand ma tête et toute ma machine ont été épuisées, quand j'ai pu avoir un mouvement qui ne fût pas une douleur, j'ai pensé à vous, et il me sembloit que, si vous aviez été ici, je vous aurois mandé que je souffrois, et peut-être que vous n'auriez pas refusé de venir; dites-moi si je me trompe? quand mon ame souffre, ai-je tort de chercher de la consolation dans la vôtre? au

milieu de tant de mouvemens, de tant d'intérêts si différens de celui qui touche et attendrit, entendez-vous encore une langue qui est si étrangère à la plupart des gens entraînés par la dissipation, ou enivrés par la vanité? elle n'est guères mieux connue par ceux qui, comme vous, sont occupés du désir de savoir, et de l'amour de la gloire. Vous êtes si persuadé que la sensibilité est le partage de la médiocrité, que je meurs de crainte que votre ame ne se ferme tout-à-fait à ce mouvement bien plus déchirant qu'il n'est consolant. Il y a quinze jours que je ne vous ai écrit, et je croyois hier que je ne vous écrirois que lorsque j'aurois reçu de vos nouvelles. La souffrance a amolli mon ame et je lui cède. J'ai pris à cinq heures du matin deux grains d'opium; j'en ai obtenu du calme qui vaut mieux que le sommeil; ma douleur est moins déchirante : je me sens accablée avec moins de ressort. On vient à bout de modérer la violence de l'ame; je puis vous parler, je puis me plaindre; hier je n'avois point d'expression. Je n'aurois pas pu prononcer que je craignois pour la vie de ce que j'aime : il m'auroit été plus facile de mourir que de proférer des mots qui glacent mon cœur. Vous avez aimé : concevez donc ce que font de pareilles alarmes; et jusqu'à mercredi je serai dans une incertitude qui fait horreur, et qui cependant me commande de vivre jusque là! oui, il n'est pas possible de mourir quand on est aimé, et cependant il est affreux de vivre; la mort est le besoin le plus pressant de mon ame, et je me sens garottée à la vie. Plaignez-moi; pardonnez-moi d'abuser de la bonté que vous m'avez montrée. Est-ce dans vous ou dans moi que je trouve la confiance qui m'entraîne? On dit que vous

n'aurez pas trouvé le Roi à Berlin; aurez-vous été le rejoindre à *Stettin,* où il devoit être jusqu'au 20? mais je suis inquiète : il me semble qu'on pourroit avoir de vos nouvelles de Berlin. Que vous seriez coupable si vous aviez la moindre négligence! et vous savez bien que vous m'avez donné votre parole d'honneur de me faire écrire, si vous étiez malade. N'allez pas vous servir de ce prétexte, qui contente les amitiés ordinaires, *qu'on ne veut pas inquiéter:* cela est détestable; je ne veux pas être ménagée; je veux souffrir par mes amis, pour mes amis; et je chéris mille fois plus les maux qui me viennent par eux, que tout le bonheur qui est sur la terre, et qui ne tient pas à eux. Bon jour; j'ai encore l'opium dans la tête: il rend ma vue incertaine : peut-être me rend-il encore plus bête que de coutume; mais qu'importe? ce n'est pas mon esprit, ce sont mes maux qui vous ont intéressé.

LETTRE VII.

Lundi au soir, 21 juin 1773.

Je vous ai écrit hier, et je vous écris ce soir. Si j'attendois trois jours, c'est-à-dire, jusqu'à mercredi, peut-être ne répondrois-je jamais à votre lettre du 10, que M. le chevalier d'Aguesseau m'a apportée aujourd'hui. D'abord (car il y a encore peut-être un avenir pour moi), il faut que je vous dise de m'adresser directement vos lettres; me

les faire passer par l'entremise de M. d'Aguesseau, c'est mettre un hasard de plus contre moi : le chevalier d'Aguesseau peut aller à la campagne, voyager, etc.; enfin, c'est bien assez d'être à mille lieues, n'y ajoutez rien. Oh! je m'en vais vous paroître folle : je vais vous parler avec la franchise et l'abandon qu'on auroit si l'on croyoit mourir le lendemain; écoutez-moi donc avec cette indulgence et cet intérêt qu'on a pour les mourans. Votre lettre m'a fait du bien : je l'attendois toujours; mais j'avois cessé de la *desirer,* parce que mon ame ne pouvoit plus avoir un mouvement qui ressemble au plaisir. Eh bien! vous le dirai-je? vous avez fait diversion pendant quelques momens à l'effroi qui absorbe toute mon existence. Ah, mon Dieu! je crains pour sa vie, la mienne y est attachée, et j'ai besoin de vous parler. Concevez-vous ce qui peut m'animer et ce qui m'entraîne vers vous? cependant je ne suis pas contente de votre amitié : je trouve qu'il y a de la froideur, et de la légèreté à ne me pas dire pourquoi vous ne m'avez pas écrit de Dresde, comme vous me l'aviez promis; et puis, vous me faites sentir d'une manière trop prononcée, que le regret de n'avoir pas trouvé à Berlin ce que vous espériez, a détruit l'espèce de douceur et de plaisir que vous auriez pu éprouver par le témoignage et l'expression de mon amitié; et puis, vous le dirai-je? je suis blessée de ce que vous me remerciez de l'intérêt que je prends à vous. Pensez-vous que ce soit y répondre? vous me trouvez bien injuste, bien difficile; non, ce n'est rien de tout cela : je suis bien vraie, bien malade et bien malheureuse, oh! oui bien malheureuse. Si je ne vous disois pas ce que je sens, ce que je pense, je

ne vous parlerois pas. Croyez-vous que, dans le trouble où je suis, on ait le pouvoir de se contraindre? par exemple, dois-je être touchée de cette manière de me dire sur le premier intérêt de ma vie : *répondez-moi sur tout cela, ce que vous pourrez, ce que vous voudrez*. Oh! oui, ce que je voudrai; vous me laissez en effet une grande liberté, mais vous voyez à quoi je l'emploie : ce n'est pas à vous critiquer, mais à vous prouver ce que vous savez encore bien mieux que moi : c'est qu'on a le ton et l'expression de ce que l'on sent, et si je ne suis pas contente, ce n'est pas votre faute, et je le sais bien. Aussi, je ne prétends à rien, sinon à cette espèce de consolation qu'on s'accorde si rarement, de prononcer toute sa pensée. On est toujours retenu par la crainte du lendemain; je me sens libre comme s'il ne devoit plus y en avoir pour moi; et si par hasard, je devois vivre encore, je crois pressentir que je me pardonnerois de vous avoir dit la vérité; au risque même de vous avoir déplu; n'est-il pas vrai? il faut que notre amitié soit grande, forte et entière; que notre liaison soit tendre, solide et intime, ou il faut qu'elle ne soit rien du tout. Ainsi, je ne puis donc jamais me repentir de vous laisser voir toute mon âme. Si ce n'est pas cela que vous vouliez, s'il y a de la méprise, eh bien! soyons de bonne foi : ne soyons ni honteux ni embarrassés; revenons d'où nous sommes partis; nous croirons avoir rêvé. Nous ajouterons cet article au chapitre de *l'expérience*, et nous nous conduirons comme les personnes bien élevées qui savent qu'il n'est pas *poli* de parler de ses rêves. Nous nous tairons : le silence est si doux, lorsqu'il peut consoler l'amour-

propre! Vous ne voulez pas me dire quel *rang* vous m'accordez : êtes-vous retenu par la crainte de faire trop ou trop peu? cela peut être selon la justice, mais cela n'est pas noble. Cependant la jeunesse est si magnifique, elle aime à donner jusqu'à la prodigalité, et vous voilà avare comme si vous étiez vieux ou riche. Mais, en vérité, vous me demandez l'impossible : vous voulez que je vous plaigne de ce que vous faites votre volonté; il vous faut livrer des combats pour vous rendre à votre caractère. Eh, mon Dieu! encore un peu de temps, et je vous réponds qu'il vous gouvernera en despote : l'habitude de vaincre le fortifiera, et il en a si peu besoin! vous vous êtes dit (j'en suis sûre et il y a déjà long-tems), qu'il n'importoit que vous fussiez heureux, pourvu que vous fussiez grand. Laissez faire : je vous réponds que vous serez très-conséquent; il n'y a de vague et de flottant en vous que votre sentiment : vos pensées, vos projets sont arrêtés d'une manière absolue. Je suis bien trompée, ou vous seriez propre à faire le bonheur d'une ame vaine, et le désespoir d'une ame sensible. Avouez-le-moi, ce que je vous dis là ne vous déplaît point; vous me pardonnerez de vous aimer moins lorsque je vous prouverai qu'on vous admirera davantage. Vraiment vous me faites une singulière question : *a-t-il de meilleures raisons que moi pour cette absence?* Ah! oui, il en a de meilleures : il en a une absolue, et telle, que s'il vient à la vaincre, le sacrifice de ma vie ne pourroit pas m'acquitter. Toutes les circonstances, tous les événemens, toutes les raisons morales et physiques sont contre moi; mais il est si fort pour moi, qu'il ne me permet pas d'avoir un doute sur son retour.

Cependant je frémis de ce que je peux apprendre mercredi : il a craché le sang ; il a été saigné deux fois ; au moment du départ du courrier, il étoit bien : mais l'hémorrhagie a pu recommencer ; le moyen de se calmer avec cette pensée ? lui-même en craignoit la suite ; quoiqu'il ait pensé à me rassurer, j'ai vu sa crainte. A présent dites-moi si vous ne savez pas de qui je vous parle, et dites-moi mieux encore, c'est que vous l'avez su lorsque je vous ai écrit pour vous demander le *Connétable?* est-ce de la délicatesse ou de la finesse qui fait que vous avez paru ignorer un nom que je vous taisois ? Mais je ne vous parle pas de votre voyage : c'est que précisément je n'ai rien à vous en dire, puisque vous-même, vous n'êtes pas encore décidé. Si je pouvois croire que je vivrai, et que vous n'irez jamais en Russie, je désirerois vivement que vous fussiez retenu à Berlin ; mais, comme je crois que vous aurez toujours le besoin de faire des choses difficiles, je voudrois que, puisque vous voilà en train, vous fissiez le tour du monde, pour que cela fût fait ; et puis, peut-on se reposer un moment dans l'avenir ? à peine serez-vous de retour que vous partirez pour Montauban, et après, ce seront d'autres projets : car vous ne souffrez le repos que lorsque vous formez le dessein de faire mille lieues. Oui, en honneur, je pense que c'est un malheur dans ma vie que cette journée que j'ai passée, il y a un an, au Moulin-Joli. J'étois bien éloignée d'avoir besoin de former une nouvelle liaison ; ma vie et mon ame étoient tellement remplies, que j'étois bien loin aussi de désirer un nouvel intérêt ; et vous, vous n'aviez que faire de cette preuve de plus, de tout ce que vous pouvez inspirer à une personne

honnête et sensible ; mais cela est pitoyable! est-ce que nous sommes libres? est-ce que tout ce qui est, peut être autrement? vous n'avez donc pas été libre de me dire si vous m'écririez souvent. Pour moi, je n'ai pas la liberté de ne le pas désirer vivement. Après vous avoir bien *grondé,* je dois pourtant vous dire que vous êtes bien aimable de m'avoir écrit en arrivant; je le méritois, oui, en vérité.

LETTRE VIII.

Jeudi, 24 juin 1773.

Trois fois dans une semaine! c'est trop, beaucoup trop, n'est-ce pas? Mais c'est que je vous aime assez, pour croire vous avoir inquiété. Vous devez avoir un peu d'impatience de savoir si j'existe encore. Eh bien? oui, je suis condamnée à vivre; il ne m'est plus libre de mourir; je ferois mal à quelqu'un qui aime à vivre pour moi. J'ai eu de ses nouvelles du 10: elles ne me rassurent pas tout-à-fait; mais j'espère que cet accident n'aura pas de suite funeste; j'espère qu'il hâtera son retour, mais les chaleurs lui sont mortelles; il faut donc attendre. Ah, mon Dieu! toujours voir éloigner, différer le plaisir, et être accablé, abîmé par le malheur! Si vous saviez combien j'aurois besoin de me reposer! depuis un an, je suis sur la roue. Vous seul, peut-être, avez eu le pouvoir de suspendre quelques instans ma douleur, et ce bien d'un moment m'a attachée

à vous pour jamais. Mais dites-moi, ma dernière lettre ne vous a-t-elle point déplu? Ne suis-je point mal avec vous? j'en serois bien affligée; mais je suis comme madame Duchâtelet, je ne connois guère le repentir. Répondez-moi avec la même franchise que j'ai employée avec vous; estimez-moi assez pour ne pas me dire la vérité à demi; dites-moi tout le mal que vous pensez de moi; et ce n'est pas, comme dit M. de la Rochefoucauld, pour le plaisir d'en entendre parler que je vous demande de m'en dire; mais c'est pour juger si vous êtes mon ami, si vous le serez; en un mot, j'attache assez d'intérêt à notre liaison, pour être pressée de savoir ce qu'il y a eu de surprise et de méprise dans ce qui nous a rapprochés l'un de l'autre. L'on dit qu'il n'y a rien de plus fort et de mieux fondé que les sentiments dont on ne peut pas se rendre raison. Si cela est vrai, je dois compter sur votre amitié; mais vous ne voulez pas que j'y regarde: pourquoi cela? Est-ce que je ne serois pas contente? Ne voyez-vous pas que le mouvement le plus naturel, lorsqu'on acquiert un nouveau bien, c'est de l'examiner, c'est de l'observer de tous les côtés: cette occupation est peut-être la jouissance la plus vive que donne la possession; mais vous, vous ne connoissez pas tous les détails et tous les plaisirs de la sensibilité. Tout ce qui est élevé, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand, voilà ce qui est de votre ressort. Les héros de Corneille fixent votre attention: à peine avez-vous jeté les yeux sur les petits pâtres de Gessner. Vous aimez à admirer, et moi je n'ai qu'un besoin, qu'une volonté, c'est d'aimer; mais qu'importe! nous n'aurons pas la même langue; il y a une sorte d'instinct qui

supplée à tout; mais rien ne supplée à mille lieues de distance. J'étois si troublée la dernière fois, que je ne vous ai pas dit que Diderot est en Hollande; il y est si bien, il y a déjà tant d'amis qu'il n'avoit jamais vus, qu'il est fort possible qu'il ne revienne jamais à Paris, et qu'il oublie qu'il étoit en chemin pour aller en Russie. C'est un homme extraordinaire, il n'est pas à sa place dans la société; il devoit être chef de secte, un philosophe grec, instruisant, enseignant la jeunesse. Il me plaît fort; mais rien de toute sa manière ne vient à mon ame; sa sensibilité est à fleur de peau; il ne va pas plus loin que l'émotion. Je n'aime rien de ce qui est à demi, de ce qui est indécis, de ce qui n'est qu'un peu. Je n'entends pas la langue des gens du monde; ils s'amusent et ils bâillent; ils ont des amis et ils n'aiment rien. Tout cela me paroît déplorable. Oui, j'aime mieux le tourment qui consume ma vie, que le plaisir qui engourdit la leur; mais avec cette manière d'être, on n'est point aimable; eh bien! on s'en passe; non, on n'est point aimable, mais on est aimé, et cela vaut mille fois mieux que de plaire.

Que je voudrais savoir si vous irez en Russie! J'espère que non, et c'est, comme vous dites, parce que je le désire. Il me semble que, de nulle part au monde, les lettres ne viennent si lentement que de la Russie. J'ai relu deux fois, trois fois votre lettre, d'abord parce qu'elle étoit difficile, et puis parce que j'y étois difficile. Ah! si vous saviez combien de fautes d'omission j'y ai trouvées! Mais pourquoi n'en feriez-vous pas? M. d'Alembert attend votre lettre avec grande impatience. M. de Crillon vous a prévenu. Votre ami, M. d'Aguesseau,

me parut, au moins le jourqu'il m'a apporté votre lettre, bien extraordinaire; il a l'air de quelqu'un qui est troublé; ses mouvemens ont quelque chose de convulsif. Il dit qu'il est malade, et je le crois; il a formé le projet d'aller à Spa. Je ne sais, mais je suis bien aise qu'il ne soit pas avec vous. Adieu. Je vous ai accablé de questions; vous ne répondez point. Je ne vous demande pas s'il vous seroit agréable de savoir les nouvelles, parce qu'il seroit au-dessus de mon pouvoir de m'en occuper. Je sais ce qu'on ne sait point encore dans le public, que c'est M. d'Aranda qui est nommé ambassadeur d'Espagne à la place de M. de Fuentès; que celui-ci a la première place de sa cour. Tout cela ne vous fait rien; et ce qui vous étonnera, c'est que cela me fait beaucoup. Ne faut-il pas être folle pour s'intéresser à ce qui se passe à Madrid? Adieu encore une fois. Mon genre de folie est digne de votre pitié. De vos nouvelles souvent, longuement; partagez, si vous pouvez, le plaisir que vous me ferez. Combien y a-t-il de lettres que vous seriez plus pressé d'ouvrir que la mienne? trois, dix? —

LETTRE IX.

Jeudi, 1er juillet 1773.

Oh! si vous saviez combien je suis injuste! combien je vous ai accusé! combien je me suis dit que je ne devois rien attendre, ni desirer de votre amitié! et la cause de tout cela, c'est que je

ne recevois point de vos nouvelles. Dites-moi donc pourquoi on attend, pourquoi on exige de quelqu'un sur qui on ne compte pas. Mais vraiment, je le crois, vous me pardonnez mes inconséquences; mais moi je ne dois pas être si indulgente; elles me touchent de plus près que vous. Je ne sais plus ce que je vous dois; je ne sais plus ce que je vous donne; je sais que votre absence me pèse, et je ne saurois me répondre que votre présence me fît du bien. Mais, mon Dieu! quelle situation horrible que celle où le plaisir, où la consolation, où l'amitié, où tout enfin devient poison! Que faire, dites-moi? où retrouver le calme? Je ne sais où je prends la force de résister à des impressions aussi profondes et aussi diverses. Oh! combien de fois l'on meurt avant que de mourir! Tout m'afflige et me nuit; et l'on m'ôte la liberté de me délivrer du fardeau qui m'accable! Au comble du malheur, on veut que je vive; on me déchire également et par le désespoir et par l'attendrissement qu'on me cause. Eh, mon Dieu, aimer, être aimé, n'est donc pas un bien! je souffre tous les maux, et j'ai encore à me reprocher de troubler le repos, de faire le malheur de ce que j'aime! Mon âme est épuisée par la douleur; ma machine est détruite, et cependant je vis, et il faut que je vive; pourquoi le voulez-vous aussi? que vous importe ma vie? quel prix pouvez-vous y mettre? que suis-je pour vous? Votre ame est si occupée, votre vie si remplie et si agitée! comment vous reste-t-il le temps de plaindre mes maux, et comment avez-vous donc assez de sensibilité pour répondre à mon amitié? Oui, vous êtes trop aimable, vous avez le ton de l'intérêt, et il me semble que je ne

devois point vous en inspirer. Mes lettres vous sont nécessaires, cela peut-il être vrai? oui, puisque vous le dites; mais pourquoi avez-vous donc été si longtemps à m'écrire? pourquoi ne pas m'adresser directement vos lettres? Strasbourg les a retardées de deux ou trois jours. Ce n'est rien pour quelqu'un qui emploie huit mois pour satisfaire sa curiosité; mais c'est beaucoup trop pour quelqu'un qui ne connoît plus qu'un genre d'intérêt dans la vie. Je suis ravie (et c'est par là que je voulois commencer) que vous ayez été content du roi de Prusse. Ce que vous me dites sur cette vapeur magique qui l'environnoit, est si charmant, si noble, si juste, que je n'ai jamais pu m'en taire: je l'ai lu à tous ceux qui méritoient de l'entendre. Madame Geoffrin a voulu que je lui en donnasse une copie. Je l'ai envoyé plus loin, et cela sera bien senti. Vous n'allez donc pas en Russie; cela me fait un plaisir sensible. Oui, laissez-moi encore vous dire combien je trouve aimable votre amitié. Vous répondez à tout, vous causez, vous êtes encore près, lorsque vous êtes à mille lieues. Mais d'où vient donc que cette femme ne vous aime pas à la folie, comme vous voudriez l'être, comme vous méritez de l'être? A quoi donc peut-elle employer son ame et sa vie? Ah! oui, elle n'a ni goût, ni sensibilité, j'en suis sûre. Elle devroit vous aimer, ne fût-ce que par vanité; mais de quoi vais-je me mêler? vous êtes content, ou si vous ne l'êtes pas, vous aimez le mal qu'elle vous fait: pourquoi donc vous plaindrois-je? Mais cette autre malheureuse *personne!* c'est elle qui m'intéresse; lui avez-vous écrit? son malheur est-il toujours aussi profond? Je dois vous dire que l'autre jour, chez la comtesse

de Boufflers, on parla beaucoup de vous et du *Connétable;* la jeune de Boufflers me dit qu'elle vous croyoit fort amoureux; que cela lui avoit fait regarder avec attention madame de ***. Il y avoit là un homme, qui assura que vous ne l'étiez plus, que vous l'aviez aimée, que cela étoit usé; et qu'il croyoit que vous ne seriez jamais longtemps heureux ou malheureux par la même femme; que l'activité de votre ame ne lui permettoit pas de se fixer long-tems au même objet; et de là une dissertation *spirituelle* sur des choses sensibles et sur la passion. La comtesse de Boufflers finit par dire qu'elle ne savoit pas de qui vous étiez amoureux, mais que ce n'étoit plus de madame de ***; et qu'elle jugeoit, par les billets qu'elle avoit reçus de vous à votre départ, que vous étiez fortement attaché, et que votre éloignement déchiroit votre ame; et puis cette réflexion si naturelle: *et cependant pourquoi aller en Russie?* Mais peut-être c'est pour se guérir, peut-être est-ce pour étouffer le sentiment de la personne qu'il aime. Enfin, après bien des conjectures sans intérêt, on vint à me demander si je vous aimois, si je vous connoissois beaucoup: car je n'avois pas dit un mot. Oui, je l'aime beaucoup, et quand on le connoît un peu, il n'y a que cette manière de l'aimer. — Eh bien! vous savez donc ses liaisons? quel est l'objet de sa passion? Eh! non, en vérité je n'en sais rien du tout. Je sais qu'il est à Berlin, qu'il se porte bien, que le roi l'a reçu parfaitement, qu'il verra ses troupes, qu'il ira en Silésie. Voilà ce que je sais: voilà ce qui m'intéresse. Et l'on parla de l'Opéra, de madame la dauphine, et de mille *choses intéressantes.* Je vous conte tout

cela pour vous dire que je n'aime pas que tout le monde connoisse vos affections, vos dégoûts, vos inconstances. Je ne voudrois entendre parler que de votre mérite, de vos talens et de vos vertus; ai-je tort? Vous vouliez plusieurs lettres à Vienne, et il est possible que vous n'en ayez point, ou que vous en soyez accablé. Je vous ai écrit trois fois à Berlin depuis le 6 juin. Sans doute on vous renverra vos lettres; si elles y attendoient votre retour, elles seroient de vieille date lorsque vous les recevriez: mais je m'en rapporte au besoin que vous avez de recevoir de ces lettres dont la privation vous *tourne la tête*. En grace, ne me traitez pas si bien; ne m'écrivez pas la première, parce qu'alors, sans vous en apercevoir, vous ne m'écrivez que pour m'avoir écrit. Ne venez à moi que lorsque vous n'avez plus rien à lui dire; cela est dans l'ordre, l'amitié ne doit arriver *qu'après:* quelquefois elle est à une grande distance, quelquefois aussi elle est bien près, trop près peut-être; les malheureux aiment, ils aiment tant ce qui les console! il est si doux d'aimer ce qui plaît! Je ne sais pourquoi j'ai quelque chose qui m'avertit que je pourrois dire de votre amitié ce que le comte d'Argenson dit en voyant, pour la première fois, la jolie mademoiselle de Berville, qui étoit sa nièce: *ah! elle est bien jolie! il faut espérer qu'elle nous donnera bien du chagrin.* Qu'en pensez-vous? Mais vous êtes si fort, si modéré, et surtout si occupé, que cela vous met à l'abri des grands malheurs et des petits chagrins. Voilà comme il faut avoir de l'esprit, comme il faut avoir des talens : cela rend supérieur à tous les événemens. Quand on est, avec cela, aussi honnête et surtout aussi sensible

que vous, on est sans doute affecté douloureusement, on l'est assez pour contenter l'amitié ordinaire; mais on est bientôt détourné des mouvemens de l'ame, lorsque la tête est vivement et profondément occupée. Oui, je vous le prédis, et j'en suis bien aise: vous n'éprouverez plus de ces malheurs qui bouleversent l'ame: vous êtes assez jeune pour recevoir encore de légères secousses; mais je vous réponds que vous vous remettrez bientôt en mesure; ah! je vous en réponds: vous ferez une grande fortune, vous aurez une grande célébrité. Je vais vous faire horreur, je vais vous montrer une ame bien petite, bien commune; mais je ne saurois qu'y faire. Toutes les fois que je viens à vous regarder dans l'avenir, je me sens glacée; et ce n'est point parce que ce qui est grand attire l'admiration et m'écrase: mais c'est que ce qui est grand mérite bien rarement d'être aimé. Convenez que je suis presque aussi bête que je suis folle: je suis bien pis que cela. J'ai ce certain genre, le seul mauvais, à ce que dit Voltaire; je l'ose nommer, je vous en ai si bien pénétré que je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le genre ennuyeux. *La différence* de nos affections, la voici: c'est que vous êtes au bout du monde, c'est que vous êtes assez calme pour jouir de tout; et moi je suis à Paris; je souffre et je ne jouis de rien, voilà tout, comme dit Marivaux. J'ai reçu beaucoup de détails: ils ont calmé mon désespoir; j'ai vu qu'il n'y avait rien à craindre de ce dernier accident; mais concevez s'il est possible d'avoir un moment de repos, en tremblant sans cesse pour la vie de quelqu'un à qui l'on sacrifieroit la sienne à tous les instans. Ah! si vous saviez combien il est aimable,

combien il est digne d'être aimé! Son ame est douce, tendre et forte; je suis assurée que c'est l'homme du monde qui vous plairoit et vous conviendroit le plus . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

C'est vous qui me donnez mes défauts: vous en avez le privilége exclusif. Je suis, avec tous mes autres amis, la meilleure et la plus facile de toutes les créatures: il me semble qu'ils me font toujours grace, et qu'ils me préviennent sur tout; je passe ma vie à les remercier, à les louer, et je me plains de vous, mais ce n'est qu'à vous; je vous critique, je vous désapprouve: pourquoi cette différence? Mais croyez-vous qu'il n'y ait qu'un an que nous nous connoissons? cela me paroît impossible. La raison que vous me donnez pour le refus du *Connétable* n'est pas bien bonne: vous savez que j'avois un copiste sûr. . . . . .

LETTRE X.

Mercredi au soir, 14 juillet 1773.

Mon Dieu! que vous êtes aimable, et que vous m'étonnez, en revenant à moi d'aussi loin, étant aussi occupé, aussi dissipé! comment se fait-il que vous pensiez même à quelqu'un qui ne peut avoir de mérite auprès de vous que celui de vous avoir paru capable d'aimer et de souffrir? de quel usage vous seront jamais ces facultés? vous n'avez

pas besoin d'être aimé, et vous seriez fâché de me faire souffrir : quel prix pouvez-vous donc mettre à une liaison où tout l'avantage est de mon côté. Vous me faites des questions auxquelles je ne suis pas en état de répondre. Hélas! il faudroit être calme pour répondre à l'indifférence qui interroge ; le malheur, la durée des souffrances m'ont mise dans une espèce de stupidité qui m'ôte le pouvoir de penser : il ne me reste tout juste de raison que ce qu'il en faut pour me juger, pour condamner tous mes mouvemens, pour m'affliger de tous mes sentimens. Mon ame a la fièvre continue avec des redoublemens qui me conduisent souvent jusqu'au délire. Oh! s'il étoit vrai que de l'excès du mal on voit naître quelquefois le bien, je devrois espérer quelque soulagement. Non, je ne puis plus suffire aux diverses agitations qui déchirent mon cœur, et je me reproche la foiblesse qui m'entraîne à vous montrer ce que je souffre. Il me semble que je ne peux point exciter votre intérêt : je n'ai aucun droit à votre sensibilité; et si j'en avois, ce n'est pas de ma douleur que je voudrois la nourrir. Non, vous ne me devez rien, et je vais vous le prouver : je déteste, j'abhorre la fatalité qui m'a forcée à vous écrire *ce premier billet,* et dans ce moment peut-être, elle m'entraîne avec autant de puissance. Je ne voulois pas vous parler de moi ; je voulois simplement vous remercier de m'avoir écrit avant que d'arriver à Vienne : je voulois vous répondre, et non pas vous parler ; je n'accepte aucune de vos louanges, et je vais vous étonner : c'est qu'elles ne me louent point Que m'importe que vous jugiez que je ne suis pas bête? il est singulier, mais il est pourtant vrai, que vous êtes

l'homme du monde à qui je me soucie le moins de plaire. Expliquez-moi cette bizarrerie; expliquez-moi aussi pourquoi je vous juge avec une sévérité insupportable; pourquoi je me trouve injuste à tout moment avec vous; pourquoi, ne croyant pas à votre amitié, j'en chicane toutes les expressions, pourquoi, enfin, ayant à me louer de vous, je serois tentée de m'en plaindre. Oui, ma raison me dit que je devrois vous demander pardon : car ma pensée vous offense sans cesse, et mon ame se révolte au seul sentiment que vous pourriez me faire grace. Eh! non, je n'en veux point : jugez-moi sévèrement; voyez toute mon injustice, voyez toute mon inconséquence, et laissez-vous aller au mouvement que cela doit vous inspirer. Oh! je vous l'ai dit, nous ne ferons point de tout ceci l'amitié de Montaigne et de la Boétie. Ces gens-là étoient calmes : ils n'avoient qu'à se livrer aux impressions douces et mutuelles qu'ils recevoient; et nous, nous sommes malades, mais avec cette différence, que vous êtes un malade plein de force et de raison, qui se conduira de manière à jouir incessamment de la plus excellente santé; tandis que moi, je suis atteinte d'une maladie mortelle dans laquelle tous les soulagements que j'ai voulu apporter, se sont convertis en poison, et n'ont servi qu'à rendre mes maux plus aigus. Ils sont d'une nature étrange; ils ont dépravé ma raison, et égaré mon jugement : car je ne voudrois point guérir; je ne me sens que le besoin de mourir. Ah, mon Dieu! que je serois fâchée de voyager! que je serois fâchée de dévorer cent volumes en deux mois de temps! que je serois fâchée de valoir autant que vous, et d'être destinée à autant de succès et à

autant de gloire! si vous saviez combien mon ame est petite : elle ne voit qu'une seule chose dans la nature qui vaille la peine de l'occuper. *César, Voltaire, le Roi de Prusse* lui paroissent quelquefois dignes d'admiration, mais jamais dignes d'envie. Je vous ferois trop d'horreur, si je vous disois le sort que je préférerois à tout ce qui respire; oui, je suis comme Félix; *j'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables.*

J'en ai de violens. J'en ai de pitoyables. J'en ai même de —. Mais vous n'entendriez pas cette langue, et je vous ferois rougir d'avoir pu penser que mon ame avoit quelques rapports avec la vôtre; vous me faites trop d'honneur, en m'élevant jusqu'à vous; mais aussi gardez-vous bien de me mettre à côté des femmes que vous estimez le plus : vous les affligeriez et vous me feriez mal. Vous ne savez pas tout ce que *je vaus :* songez donc que je sais souffrir, et mourir; et voyez après cela, si je ressemble à toutes ces femmes qui savent plaire et s'amuser. Hélas! l'un me répugne, autant que l'autre me seroit impossible. Je sais mauvais gré à tout ce qui vient me distraire et me détourner. Il y a des objets que rien ne peut me faire perdre de vue. Ce que j'entends nommer dissipation et plaisir, ne fait que m'étourdir et me fatiguer; et si quelqu'un avoit eu la puissance de me séparer un moment de mes malheurs, je crois que, loin de lui porter de la reconnoissance, je devrois l'en haïr. Qu'en pensez-vous? vous qui me parlez de mon *bonheur,* et qui me faites espérer que, s'il dépend de votre amitié, vous me l'accorderez. Non, Monsieur, votre amitié ne fera point mon *bonheur,* parce que cela est impossible; elle me consolera, elle me fera

souffrir peut-être, et je ne sais si j'aurai à me louer, ou à me plaindre de ce que je vous devrai.

Pourquoi donc avez-vous l'air de vous justifier d'avoir lu le *Connétable?* il seroit désobligeant de vous refuser au plaisir que vous pouvez faire et recevoir. Le Roi de Prusse a écrit à M. d'Alembert une lettre charmante : elle est pleine d'éloge de vous, et il se promet bien d'entendre le *Connétable*. Je suis sûre qu'il en sera ravi ; cette tragédie est au ton de son ame, à beaucoup d'égards. Adieu ; donnez-moi souvent de vos nouvelles, et ne formez point le projet de m'écrire quatre mots. Gardez ce projet pour vos connoissances : il y a même des amis qui en seront contens ; mais moi je suis si difficile à contenter! Vous me direz si vous avez reçu mes lettres.

LETTRE XI.

De Paris, le 25 juillet 1773.

Eh ! non, ne vous y trompez pas : les plus grandes distances ne sont pas celles que la nature a marquées par les lieux ; les Indes ne sont pas si loin de Paris, que la date du 27 juin n'est éloignée de celle du 15 juillet ; voilà le véritable éloignement, voilà les séparations effroyables : c'est l'oubli de l'ame ; cela ressemble à la mort, et cela est pis, puisque cela est senti long-temps. Mais n'allez pas croire que je vous fasse des reproches : eh, mon Dieu ! je n'en ai pas le droit : vous ne me devez

rien, et moi je dois vous rendre grace des marques de votre souvenir. Vous aurez été accablé de mes lettres à votre retour de Hongrie : voilà la troisième adressée à Vienne; on a dû vous en envoyer deux ou trois de Berlin. Dans l'éloignement où vous êtes, il faut, s'il vous plaît, employer cette formule triviale : *j'ai reçu telle lettre, etc.* Je savois, il y a longtemps, par le baron de Cock, officier général au service de l'Impératrice, que les camps n'auroient pas lieu. On croit ici que l'Empereur et le Roi de Prusse se sont donné rendez-vous dans quelque ville de leurs nouvelles possessions; mais vous aurez rempli le temps d'une manière utile : ainsi vous regretterez peu les camps. Quoi! de bonne foi, vous voulez que je vous réduise à ma taille? C'est donc parce qu'il vous est plus facile de vous plier, qu'à moi de m'élever, et qu'à quelque mesure que je vous voie, vous resterez à la vôtre, qui est telle que peu de gens peuvent y atteindre; mais, en vérité, permettez-moi ne ne pas regarder comme un effet de confiance ni d'amitié, ce que vous me dites de votre caractère. Hélas! savez-vous ce que vous me confiez, en me découvrant les inconséquences qui vous agitent? c'est que je suis une bête, qui ne voit rien, qui n'observe rien : car sans doute, si vous n'êtes ni dissimulé, ni faux, j'aurois dû démêler ce que vous croyez m'apprendre de vous-même; et voulez-vous que moi je vous apprenne une chose d'une science profonde? C'est que, ni vous, ni moi ne vous connoissons parfaitement : vous, parce que vous êtes trop près, et que vous vous observez trop; et moi, parce que je vous ai toujours vu avec crainte et embarras. Oh! si jamais je vous revois, je vous regarderai

mieux : il me semble que ma vue s'est raffinée. Ce que vous me dites sur la cause de vos courses continuelles est charmant; cela est plein d'esprit et de grace, et en voilà bien assez pour que cela puisse se passer de vérité. *Je remplis ma jeunesse, pour que ma vieillesse ne puisse pas me reprocher de ne l'avoir pas employée.* Vous voyez bien que c'est l'avare qui, en laissant mourir de faim ses enfants, se justifie à lui-même sa dureté, en disant qu'il leur amasse du bien pour qu'ils en jouissent après lui. Soyons plus simples : ne cherchons point de prétexte pour justifier nos goûts et nos passions: vous allez au bout du monde, parce que votre ame est plus avide que sensible. Eh bien, quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes jeune: vous avez connu l'amour, vous avez souffert, et vous en avez conclu que vous étiez sensible; et cela n'est pas vrai. Vous êtes ardent, vous êtes passionné, vous seriez capable de tout ce qui est fort, de tout ce qui est grand : mais vous ne ferez jamais que des choses de mouvement, c'est-à-dire, des actions, des actes détachés; et ce n'est pas comme cela que procèdent la sensibilité et la tendresse. Elles attachent, elles lient, elles remplissent toute la vie, elles ne laissent place qu'aux vertus douces et paisibles, elles fuyent l'éclat : tout ce qui les sépare et les éloigne de leur objet leur paroît malheur ou tyrannie. Voyez après cela et comparez. Je vous l'ai déjà dit : la nature ne vous a point fait pour être heureux, elle vous a condamné à être grand : soumettez-vous donc sans murmure. Je crois de reste tout ce que vous me dites de l'avantage de ce pays-ci sur tous les autres. Je ne sais si vous rapporterez de votre voyage le dégoût de voyager; mais je suis bien

sûre que vous n'en rapporterez pas la possibilité de pouvoir vous fixer quelque part. Vous aurez jugé avec justice et justesse ce qui est bon, ce qui est meilleur; mais vous ferez comme les Italiens font de la musique, ils préfèrent la nouvelle à la bonne. Je vous demande pardon, je contrarie vos paroles; mais convenez que je suis bien au ton de votre ame. Vous voulez que je vous parle de la mienne, voici son état. N'avez-vous jamais vu de ces malades attaqués de maux lents et incurables? Quand on demande de leurs nouvelles aux gens qui les soignent, ils répondent : *cela va aussi bien que son état le comporte;* c'est-à-dire, il mourra, mais il a quelques momens de répit; voilà tout juste l'espèce de santé de mon ame. Au plus violent orage a succédé le calme. — Sa disposition morale est telle que je la ferois selon mon souhait et selon mon cœur; mais que sa santé est alarmante! cependant je suis sûre qu'il ne fait pas une faute de régime : il aime la vie parce qu'il se plaît à aimer et à être aimé; il n'y tient que par là. Oh! si vous saviez combien il est aimable! oui, vous m'aimeriez un peu; mais vous ne feriez pas grand cas de moi, d'avoir été capable d'une distraction. Oh! qu'êtes-vous donc, pour m'avoir détournée un instant de la plus charmante et de la plus parfaite de toutes les créatures? Oui, si vous le connoissiez, ou quand vous le connoîtrez, vous verrez que, dans le jugement que j'en porte, il n'y a ni illusion, ni prévention. Eh bien, est-ce assez vous montrer mon ame? Mon amitié est-elle passive, active ou indiscrète? — Le chevalier d'Aguesseau vous aura mandé que j'avois perdu patience. Je lui avois envoyé demander de vos nouvelles; dans ce moment-là, il

n'en avoit pas eu; mais dès qu'il reçut une lettre du 8, il me manda que vous vous portiez bien; et alors, je fus tentée de vous écrire, pour vous remercier de ce que vous aviez un ami qui avoit pu me tirer d'inquiétude; et puis, je trouvai qu'il valoit mieux vous attendre. Oui, en effet, je veux vous attendre, et toujours. Pourquoi irois-je plus vite que vous? je me fatiguerois et je gênerois vos pas. Je ne veux plus qu'aucune affection agite mon ame douloureusement, c'est trop. Je ne sais pas comment je puis suffire à la dépense que je fais. Il est vrai que j'ai réuni toutes mes forces en un seul point. Toute la nature est morte pour moi, excepté quelques objets qui animent et remplissent tous les momens de ma vie. Je n'existe pour rien : les choses, les plaisirs, la dissipation, la vanité, l'opinion, tout cela n'est plus à mon usage; et j'ai regret au temps que j'y ai donné, quoiqu'il ait été bien court : car j'ai connu la douleur de bonne heure, et elle a cela de bon qu'elle écarte bien des sottises. J'ai été formée par ce grand maître de l'homme, *le malheur*. Voilà la langue qui vous a plu : elle vous a rapproché de l'endroit sensible de votre ame, dont la dissipation et le ton aimable des femmes de ce pays-ci vous éloignoient sans cesse. Vous m'avez su gré de vous ramener à ce que vous aviez aimé, à ce que vous aviez souffert : oui, il y a une espèce de douleur qui a un tel charme, qui porte une telle douceur dans l'ame, qu'on est tout prêt à préférer ce mal à ce qu'on appelle *plaisir*. Je goûte ce bonheur ou ce poison deux fois la semaine; et cette sorte de nourriture m'est bien plus nécessaire que l'air que je respire.— La comtesse de Boufflers m'a beaucoup parlé de vous, et

de ce qu'elle vous mandoit; elle vous aime, parce que vous avez fait le *Connétable,* et il y a assurément de quoi fonder son goût. Et moi je vous aimerois bien mieux, si vous n'étiez pas le *Connétable.* Oh! combien j'ai l'ame petite et bornée! je hais également les patagons et les lilliputiens; mais que vous importe mon goût? Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à grossir votre écriture; mais j'ai envie cependant de m'en plaindre : cela m'a ravi quelques lignes. Au nom de Dieu, restez comme vous êtes; écrivez des pieds de mouches, faites le tour du monde, mais commencez par Paris; en un mot, ne changez pas un cheveu à votre manière d'être. Je ne sais pas si c'est la meilleure; mais elle m'est la plus agréable possible. Cette louange n'est-elle pas *fade?* Ne vous moquez pas de moi; je suis bien bête, mais je vous assure que je suis une bonne créature, n'est-ce pas?

LETTRE XII.

Dimanche au soir, 1er août 1773.

Vous êtes trop aimable; vous me surprenez en bien : il est ravissant d'avoir un plaisir sur lequel on ne comptoit point, et je suis charmée de vous devoir un mouvement qui fait du bien à mon ame. J'avois reçu hier une lettre de vous, du 18 : j'étois bien contente de voir que les dates se rapprochoient, que vous n'y mettiez plus quinze jours

d'intervalle, et que je ne devois pas ce changement au regret que je vous avois marqué : c'étoit à vous, c'étoit à votre amitié ; j'aime bien mieux ce qu'elle me donne que ce que j'en obtiendrois. Je voulois vous remercier, vous dire foiblement ce que je sens bien vivement, et j'ai été plus heureuse encore : j'ai reçu une autre lettre de vous aujourd'hui du 18. Mon premier mouvement (je ne sais pourquoi) a été la crainte : l'habitude du malheur gâte tout; mais j'ai été bientôt rassurée. Je vous ai trouvé bon, sensible, près de mon ame. Il me sembloit que je devois m'applaudir d'avoir souffert, puisque ma douleur vous avoit intéressé. Oh! de combien de regrets vous remplissez ma vie! je jouirois de votre amitié; elle feroit ma consolation, elle feroit mon plaisir, et vous êtes à mille lieues! je ne saurois me défendre de la crainte que tant d'objets nouveaux, qu'une vie aussi occupée et aussi dissipée que celle que vous êtes forcé de mener, ne détruisent ou du moins n'affoiblissent une liaison et un intérêt auxquels il a manqué peut-être le degré de chaleur qui en fait un besoin du cœur, ou le temps qui en fait une habitude. J'avoue que je mets bien peu de prix à ce dernier lien : c'est le sentiment de ceux qui n'en ont point; mais voyez la funeste disposition de mon âme : je m'occupe de crainte, de regret, lorsque je devrois jouir des témoignages et des preuves de votre amitié. Elle est bien douce, elle est bien indulgente cette amitié : vous me pardonnez toute mon injustice; je vous ai accusé mille fois; mais en même temps je ne me suis jamais repentie de m'être livrée à vous par la confiance la plus intime. Il est impossible avec vous d'avoir à se reprocher une méprise; et par-là

on est à l'abri des grands malheurs : car remarquez que toutes les tragédies sont fondées sur une méprise, et que presque tous les malheurs ont la même cause; mais ne me punissez donc pas d'avoir été injuste, en ne me parlant plus de ce qui m'intéresse. Dites-moi tout ce que vous éprouvez, et je vous promets de le partager, et de vous dire encore l'impression que j'en recevrai. Je vous aime trop pour pouvoir m'imposer la moindre contrainte; je préfère avoir à vous demander pardon, que de ne point faire de fautes. Je n'ai plus d'amour-propre avec vous, et je n'entends point toutes ces règles de conduite qui font qu'on est toujours content de soi, et qu'on est si froid avec ce que l'on aime. Je hais la prudence : je hais même (souffrez que je vous le dise) *ces devoirs de l'amitié* qui font substituer la discrétion à l'intérêt, et la délicatesse à la sensibilité. Que vous dirai-je? j'aime l'abandon; je n'agis que de premier mouvement, et j'aime à la folie qu'on soit de même avec moi. Ah, mon Dieu! que je suis loin de vous valoir! je n'ai point vos vertus, je ne connois point de devoirs avec mon ami; je me rapproche de l'état de nature : les sauvages n'aiment pas avec plus de simplicité et de bonne foi. Le monde, le malheur, rien n'a pu corrompre mon cœur. Je ne serai jamais en garde contre vous; je ne vous soupçonnerai jamais. Vous dites que vous avez de l'amitié pour moi; vous êtes vertueux : que puis-je avoir à craindre? Je vous laisserai voir le trouble et l'agitation de mon ame, et je ne rougirai point de vous paroître foible et inconséquente. Je vous l'ai déjà dit, je ne prétends point à vous plaire; je ne peux point usurper votre estime, j'aime mieux mériter

votre indulgence; enfin, je veux vous aimer de tout mon cœur, et avoir pour vous une confiance sans réserve. — Non, je ne vous crois pas *fin,* et je pense, comme vous, que la finesse est toujours une preuve de disette d'esprit; mais je vous crois bien *bête,* lorsque vous n'entendez pas ce qu'on vous désigne clairement; qu'importe le nom? il suffit qu'il ne puisse pas gâter ce que je vous ai dit de la personne; ce qui m'étonne, c'est que je vous l'ai nommée vingt fois; cela me prouve ce que je ne croyois pas, que je prononce son nom comme celui d'un autre : mais ce qui m'étonneroit bien plus encore, ce seroit si vous veniez à ne pas le distinguer des autres : cependant je vous assure qu'il n'est pas fait pour rester dans la foule; vous verrez.

J'ai vu aujourd'hui le chevalier d'Aguesseau. J'étois fière de pouvoir lui donner de vos nouvelles. Avec les autres personnes qui sont en droit d'en attendre, j'aurois eu un sentiment tout contraire : j'aurois craint de leur paroître plus heureuse qu'elles, et de vous faire accuser : car la plupart des femmes n'ont pas besoin d'être aimées; elles veulent seulement être préférées. Le chevalier d'Aguesseau m'a dit qu'il alloit vous écrire et vous mander des nouvelles; pour moi, je ne m'intéresse qu'à une seule, et je voudrois bien pouvoir vous la mander...

Je serai bien aise de revoir le chevalier de Chatelux; mais cependant si j'avois pu ajouter à son voyage ce que je voudrois retrancher du vôtre, je ne le verrois pas sitôt. Voyez, je vous en prie, combien je renverse l'ordre de la chronologie : il y a huit ans que j'aime le chevalier. Je suis bien aise que vous mettiez de l'intérêt dans votre

voyage ; je désire même que vous y trouviez du plaisir : mais ce que je veux par-dessus tout, c'est que vous regrettiez les gens qui vous aiment. Je voudrois que la Turquie, la Hongrie et l'univers ne vous fissent pas oublier que vous manquez à leur bonheur ; et je voudrois encore que vous revinssiez dans la résolution de ne pas les quitter au moment où ils commenceront à jouir du charme de votre amitié et de votre société. Adieu. Je ne vous ai pas dit que je suis malade comme une bête : mais mon ame est moins souffrante ; ainsi je ne dois pas me plaindre. Faites que j'aie à me louer de votre caractère, et vous serez bien aimable.

LETTRE XIII.

Dimanche, 8 août 1773.

Voyez quelle folie d'aller vous chercher, d'aller vous attendre à Breslau ! vous y serez occupé du roi, des troupes, de vos succès, etc. etc., et rien ne vous portera à jeter vos regards vers Paris. J'ai tort ; Paris est bien grand, mais vous m'y laisseriez dans la foule. Cependant, croyez-moi, il y a peu, mais très-peu, et si je ne craignois de vous affliger, je vous dirois : il n'y a personne qui vous regrette plus sincèrement que moi. Tout le monde est occupé ou dissipé ; moi seule, je crois, ne saurois perdre de vue ce qui m'afflige, ou ce que je desire. Je ne sais pas comment on fait pour

s'acoutumer aux privations : celles qui touchent l'ame sont sensibles ! elles n'ont point de dédommagement. Je ne conçois point qu'il n'y ait pas encore trois mois que vous êtes parti, et je conçois bien moins encore comment il faudra vous attendre jusqu'à la fin de novembre. Votre présence ne pourroit que me consoler, et je la regrette comme mon plaisir. Ah ! l'amitié, ce bienfait de la nature, est donc un nouveau malheur pour moi ! tout ce qui affecte mon ame en devient le poison. Vous étiez pour moi une connoissance si aimable : votre ton, vos manières, votre esprit, tout me plaisoit ; un degré d'intérêt a tout gâté ; je me suis livrée au bien que vous me faisiez. Ah ! pourquoi avez-vous pénétré dans mon âme ? pourquoi me montriez-vous la vôtre ? pourquoi établir un commerce intime entre deux personnes que tout sépare ? est-ce vous ou est-ce moi qui suis coupable de l'espèce de douleur dont je souffre ? Quelquefois je suis arrêtée sur le désir que j'ai de votre retour, parce que je crains que vous n'affligiez mon amitié ; cependant elle sera bien peu exigeante ; vous serez tellement occupé, dissipé et entraîné, qu'à Paris même, vous serez peut-être plus loin de moi qu'à Breslau. Songez donc à tout ce que vous aurez acquis auprès des gens qui aiment par air et par désœuvrement. Vous viendrez de si loin, on s'intéressera tant à ce que vous aurez vu, on sera si charmé de vous voir, de vous entendre, qu'il n'y aura pas moyen de vous dérober à tant d'empressement. Eh bien ! soit : je ne vous verrai guères et je vous attendrai souvent : c'est quelque chose. D'ailleurs, quand on est honnête et sensible, on revient souvent où l'on est toujours attendu. Je voudrois en

être là; mais au moins n'êtes-vous pas dans l'intention d'abréger, plutôt que de prolonger votre voyage? Que verrez-vous de mieux, de plus intéressant que ce que vous voyez en Silésie? et puis, si vous n'avez pas le soin d'écrire de Suède, si vous attendez d'avoir reçu des lettres, vous voyez bien qu'on sera trois mois sans entendre parler de vous, et ce n'est plus là être absent, c'est être mort. Quand vous seriez condamné aux mêmes privations, vous en souffririez moins ; d'ailleurs c'est votre faute, vous vous y êtes soumis en partant, et vos amis n'y ont pas donné leur consentement. En un mot, soit justice, soit générosité, je veux avoir de vos nouvelles, et il n'y a ni raison, ni prétexte qui puisse vous autoriser à être jamais aussi long-temps sans m'écrire que vous l'avez été de Prague à Vienne. Songez que vous *devez* beaucoup à ma situation : je suis malheureuse, je suis malade; voyez si cela ne sollicite pas votre vertu. Ce qu'elle m'accordera sera payé d'une reconnaissance infinie. Mon Dieu! le pauvre motif et le pitoyable sentiment! ne trouvez-vous pas? — J'ai lu ces jours passés l'extrait d'un éloge de Colbert, qui concourt à l'Académie française. Cet extrait m'a paru d'un ton si ferme, si noble, si élevé, si original, que tout à coup j'ai désiré qu'il fût de vous. Je ne sais si le reste de cet ouvrage en seroit digne ; mais vous ne désavoueriez pas le peu que j'en ai vu. — J'ai eu la fièvre tous ces jours passés; la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai fini ma lettre en tremblant de frisson. Il y a un certain courrier qui, depuis un an, donne la fièvre à mon ame ; mais elle avoit gagné ma mauvaise machine. Je me sens détruite, et j'ai toujours été si malheureuse, que j'ai quelque

chose qui me dit que je mourrai au moment où mon malheur pourroit finir. Revenez, et du moins je serai sûre d'avoir goûté, avant de mourir, une consolation bien douce pour mon ame. Je me reproche d'avoir été injuste avec vous. Mon Dieu! si vous avez souffert, vous m'aurez pardonné: il y a des situations qui demandent tant d'indulgence! — J'ai lu le livre si attendu de M. Helvétius. Je suis effrayée de sa grosseur, deux volumes de six cents pages chacun! votre *voracité* en viendroit à bout dans deux jours; mais moi, je ne saurois lire avec intérêt: mes affections retiennent toute mon attention; je lis toujours ce que je sens, et non pas ce que je vois. Ah, mon Dieu! que l'esprit *s'amoindrit* en aimant! il est vrai que l'ame n'y perd rien: mais que fait-on d'une ame? — J'oubliois de vous répondre sur l'affaire du comte de C....: elle est un peu plus reculée que lorsqu'il en a eu la première pensée; vous ne pouvez croire quel pauvre homme est celui dont dépend cette affaire: il n'est pas bête, mais c'est le plus sot de tous les hommes. Sa femme vaut mieux: mais l'occupation où elle est d'elle-même absorbe toutes ses facultés. En tout ce sont des gens dont le vrai mérite est d'avoir un excellent cuisinier. Que de gens dont on dit du bien, qui n'ont pas d'autre valeur! Non, l'espèce humaine n'est pas méchante: elle n'est que sotte, et à Paris elle est aussi vaine et aussi frivole que sotte: mais qu'importe, pourvu que ce qu'on aime soit bon, aimable et excellent?

Ah! si vous saviez ce qui amuse, ce qui attache le public! une tragédie de M. Dorat: (elle est dénuée d'esprit, d'intérêt et de talent), et puis encore une comédie de M. Dorat. C'est le chef-

d'œuvre du mauvais goût et du mauvais ton; c'est un jargon inintelligible. Enfin les applaudissemens qu'on donne à cela m'avoient réellement attristée l'autre jour. Cela est fait pour décourager le talent.

LETTRE XIV.

Dimanche, 15 août 1773.

Mon Dieu! écoutez-moi; et une fois pour toutes, croyez que je ne puis pas avoir de tort avec vous, et vous savez bien pourquoi je ne puis pas avoir de tort. Je n'ai donc point eu de négligence, puisque, depuis le 3 juillet, voilà ma cinquième lettre le 15, le 26, le 1er août, le 6 ou le 7, et aujourd'hui. Je n'entends pas pourquoi le 3 vous n'aviez pas ma lettre du 15. Je ne puis pas me faire aux irrégularités de la poste: elles font le tourment de ma vie; mais vous m'étonnez, vous, d'y mettre autant d'importance. Comment donc votre ame peut-elle suffire à tout? je ne fais qu'une seule chose, et j'en meurs de fatigue et de douleur. Cette citation des regrets de ce père, à propos de mes lettres, est bien charmante. Est-ce avec de l'esprit qu'on pénètre si avant dans une ame sensible? non, votre esprit me plairoit, mais il ne me toucheroit pas. Comment avez-vous pu penser que j'ai formé le projet de vous inquiéter? Eh, bon Dieu! où aurois-je trouvé cette sotte confiance? Vous punir? et de quoi? En supposant,

ce qui n'est assurément pas, que je fusse mécontente de votre amitié, est-ce que je serois en droit de me plaindre? et ne seroit-ce pas le comble de l'impertinence d'aller imaginer que mes lettres seront une privation sensible pour vous? Si je vous dis que je ne suis pas si sottement vaine que la plupart des femmes, vous ne serez pas obligé de m'en croire: mais connoissez-moi mieux, et vous verrez que je reçois à titre de grace tout ce qu'on veut bien m'accorder; que j'en jouis avec sensibilité; que j'y réponds avec toute la tendresse et la sincérité de mon ame; mais jamais je ne me sens animée de cette sorte de confiance qu'on ne trouve point dans son cœur, mais bien dans l'amour-propre qui fait exiger de ce qu'on aime, et qui ose quelquefois le mettre à l'épreuve. L'usage du monde n'a point altéré la simplicité et la vérité de mes sentimens. Remarquez que je ne me loue pas: je me défends. Je suis fâchée et inquiète de votre mal à la jambe: vous ne la ménagerez pas, quoi que vous en disiez, et voilà de quoi je suis inquiète plus que de votre mal. Mon Dieu! que vous avez bien raison! il n'y a rien de si froid et de si plat que de ménager ses amis. Hélas! le grand malheur de l'absence, c'est de trop ignorer tous les détails qui les touchent. En disant beaucoup, on laisse encore tant à désirer! il me semble que mon ami omet toujours ce que j'ai besoin de savoir. Mais pourquoi donc vous excéder de fatigue! le manque de sommeil épuise la tête, et, quelque forte que puisse être la vôtre, je suis assurée que, lorsque vous avez passé la nuit, vous tirez un moins bon parti des choses et des objets que vous voulez observer, sans compter que vous risquez

d'affoiblir votre santé. Pour arriver au but que vous vous proposez, il faut non-seulement vivre, mais se bien porter ; pour s'exalter l'ame au point de tout sacrifier à l'amour de la gloire, je crois qu'il est bon de conserver son estomac. Ah ! si vous saviez combien les souffrances physiques rapetissent l'ame ! je vous réponds que vous ne prodigueriez pas, comme vous le faites, votre sommeil et vos forces. Je vous parle là une langue bien triviale, mais c'est celle de l'amitié. Remarquez que les personnes qui aiment à plaire ne disent pas un mot de tout cela. Le ton de l'intérêt est sans grace, il est pesant, il se répète ; mais il n'ennuie pas lorsqu'on le sent pour quelqu'un qui le mérite si bien. En effet, il ne tiendroit qu'à moi de croire que l'inquiétude où vous étiez lorsque vous m'avez écrit, troubloit un peu votre jugement : vous me pressez de vous écrire, sans me dire où il faut adresser ma lettre. Je sais que vous n'êtes plus à Vienne depuis le 12 au plus tard, et cependant je vous y écris, cela n'a pas le sens commun. Ce qui, je crois, ne l'a pas davantage, c'est de vous avoir écrit à Breslau ; mais pourquoi donc, lorsqu'on fait le tour du monde, conserver le besoin d'entendre parler de ses amis ? Ah ! oui, vous êtes bien inconséquent ! en vérité, il y a des momens où je me sens si lasse, que je suis toute prête à vous laisser en chemin. Je suis si malade, je suis si triste, qu'il me semble que ce seroit vous servir que de me laisser tout-à-fait oublier. Plus vous avez de bonté, plus vous êtes sensible, et plus j'ose vous répondre que vous vous repentirez souvent de vous être livré trop vite à une liaison, dont tout l'avantage devoit être pour moi. — Il y a un article dans votre lettre, sur

lequel mes yeux ne pouvoient s'arrêter, et mon ame sembloit s'y attacher. Mon Dieu! quel mot vous prononcez! mon sang se glace; non, non, mon ame ne chercheroit plus la vôtre. Ah! cette pensée me fait mourir! Soyez ma consolation; calmez, s'il est possible, le trouble de mon ame: mais gardez-vous de penser que je pusse survivre un instant à un malheur dont la seule crainte remplit ma vie d'un effroi qui a détruit ma santé, et qui trouble sans cesse ma raison. Adieu; je ne saurois continuer: je me sens le cœur serré; si je puis me distraire, je reprendrai: car j'ai à me justifier et à vous demander pardon, quoique je ne sois pas coupable.

Toujours dimanche.

J'ai été tentée de vous avertir que j'avois dit cette phrase sur le roi de Prusse, qui étoit charmante, et que je crus pouvoir répéter sans inconvénient. Elle fut trouvée comme elle est, et elle fut répétée tant et tant qu'elle alla jusqu'à madame du Deffand, qui la trouva très-mauvaise, qui la retourna, qui la commenta, et qui éprouva sur son avis mille contradictions. Enfin, elle finit par dire que, quand vous auriez fait *Athalie* avec le *Connétable,* cela ne l'empêcheroit pas de trouver le fond et la forme de cette pensée détestables. A quelques jours de là, elle en parla à l'ambassadeur de Naples sur le même ton; cela l'impatienta, et il lui dit que lorsqu'on vouloit critiquer, il falloit au moins citer de bonne foi, et qu'en changeant les termes de cette phrase, il trouvoit encore sa critique aussi sévère qu'injuste. Madame de

Luxembourg, madame de Beauvau, devant qui cela se passoit, et qui étoient contre madame du Deffand, demandèrent à l'ambassadeur s'il pourroit avoir une copie de cette phrase: il la leur promit; il vint me conter toute cette sotte dispute, et j'avoue que le plaisir de confondre madame du Deffand, me fit céder à la prière de l'ambassadeur: je lui fis copier ces trois lignes, et il s'en alla triomphant. Alors madame du Deffand fut confondue, ou du moins elle n'osa plus dénigrer ce que tout le monde trouvoit charmant. Jusque-là il n'avoit pas été question de savoir à qui vous l'aviez écrite. Elle s'avisa de le demander: l'ambassadeur s'y refusa, elle n'en eut que plus de curiosité; enfin il lui dit que c'étoit à moi; et il ajouta: c'est à coup sûr par pressentiment que vous avez dénigré quelque chose qui est plein d'esprit et de graces. Voilà un long récit: je vous l'aurois conté dans le temps; mais c'est que cela me parut pitoyable, transporté à quatre cents lieues. Il faut ajouter que l'ambassadeur me rapporta cette copie qui fut brûlée. Et puis voyez quelles sottises occupent les gens du monde! quel vide cela prouve! Oui, le malheur est bon à quelque chose: il corrige de toutes ces petites passions qui agitent les gens oisifs et corrompus. Ah! s'ils pouvoient aimer, ils deviendroient bons. Vous voyez après cela, si je suis coupable d'indiscrétion; et si vous me le dites, je le croirai: mais ne me dites point qu'on croira *que nous nous écrivons pour faire de l'esprit*, etc. Eh! que nous importe ce que les sots ou les méchants croiront: ils ne sont forts que parce qu'on les craint; je les hais, je les fuis, mais je ne les crains plus. Depuis quelques années, j'ai tellement

apprécié ceux qui jugent que je n'oserois pas vous dire le mépris que j'ai pour l'opinion. Je ne voudrois pas la braver, mais voilà tout. Il y a une passion qui ferme l'ame à toutes les misères qui tourmentent les gens du monde, j'en fais la triste expérience. Un grand chagrin tue tout le reste. Il n'y a qu'un intérêt, qu'un plaisir, qu'un malheur et qu'un seul juge pour moi dans toute la nature. Oh ! non, je n'ai point de petitesse. Songez que je ne tiens à la vie que par un point: s'il venoit à m'échapper, je mourrois. D'après cette disposition intime, profonde et permanente, vous croirez sans peine que tout est anéanti pour moi. Je ne sais par quelle fatalité ou par quel bonheur j'ai été susceptible d'une affection nouvelle : en me recherchant, je n'en saurois trouver, ni expliquer la cause; mais quelle qu'elle soit, ses effets mettent de la douceur dans ma vie. Il me paroît inouï que mon malheur ait pu vous intéresser: cela me prouve la bonté, la sensibilité de votre cœur. Je me reproche à présent les remords que j'ai eus en me livrant à mon penchant pour vous: le malheur rend sévère envers soi-même; je me croyois coupable du bien que vous me faisiez; est-ce à présent, étoit-ce alors que je me faisois illusion? en honneur, je n'en sais rien: mais vous, dont le malheur ne bouleverse pas l'ame, vous me jugerez mieux; et quand je vous verrai, vous me direz si je dois m'applaudir ou m'affliger du sentiment que vous m'inspirez. — J'ai reçu hier des nouvelles qui m'alarment: sa santé ne sauroit se raffermir: il est toujours menacé d'un accident funeste et dont il a été deux fois à l'agonie depuis un an: voyez s'il est possible de vivre. Adieu; donnez-moi de vos nouvelles.

LETTRE XV.

Lundi, 16 août 1773.

Je rouvre ma lettre pour vous dire combien je suis pénétrée de la bonté que vous avez d'être aussi inquiet de n'avoir pas reçu de mes nouvelles. Je n'en conçois pas la raison : car ce sont mes amis qui ont été chargés de remettre mes lettres à la grande poste. M. d'Alembert a reçu hier votre lettre du 6. Je me suis chargée de vous répondre, et je ne vous dirai jamais à quel point je suis fâchée et bien *aise* de vous avoir donné de l'inquiétude; si j'avois tort, je serois désolée. Mais pourquoi donc avez-vous renoncé à aller dans le nord ? Je ne puis croire que ce soit uniquement pour abréger le temps de votre voyage : à qui donc faites-vous le sacrifice de la Suède? Si on l'a exigé, vous êtes content : le mouvement de cette personne vous a déjà payé. Enfin, si votre retour est avancé, j'aime la personne ou la chose qui en est cause : mais l'année prochaine, il faudra encore aller en *Russie;* et puis ne faudra-t-il pas tout-à-l'heure aller à Montauban; et puis les campagnes, et puis celle où vous trouverez le plaisir et où vous chercherez le bonheur, et puis et puis : mais n'importe; tout cela vaut mieux que la Suède ; et je ne sais, quelque chose me dit que je ne dois pas m'inquiéter de ce qui arrivera l'année prochaine : comme vous le disiez, on a le temps de mourir cent fois. Mais pourquoi n'est-ce pas à moi que vous avez dit que vous abrégiez

votre voyage? je l'aurois su un jour plus tôt. Vous m'avez fait un reproche; j'ai envie de vous le rendre: est-ce vous qui êtes coupable de ce que me mande le chevalier de Chatelux? Il prétend que je vous aime beaucoup. Comment le sait-il? je n'ai mis que vous et celui à qui je dis tout, dans mon secret; lui auriez-vous écrit? Si cela étoit, j'aurois à vous remercier et à me plaindre.

M. d'Alembert est dans ce moment-ci chez madame Geoffrin. Je ne doute pas qu'elle ne se fasse un plaisir d'écrire au Roi de Pologne. Savez-vous bien qu'on pourroit mettre sa vanité à vous louer et à vous aimer? mais sur-tout n'allez pas croire que ce soit ce mouvement qui m'ait portée vers vous: eh! que cela seroit *frêle!* J'espère qu'avant de partir de Vienne, vous aurez été accablé de mes lettrés jusqu'au dégoût. N'oubliez pas que vous avez à m'accuser la réception de cinq, en comptant celle-ci. Vous seriez bien aimable, si vous répondiez à toutes mes questions; mais vous manquez de temps et peut-être de confiance; quant à moi, qui ne manque ni de facilité ni d'*indulgence*, je vous pardonnerai. Il me semble que dans cette longue lettre que je vous écris, j'ai omis un article assez curieux: c'est ma santé; elle est détestable: je tousse à mourir, et avec assez d'effort pour cracher du sang. Je passe une partie de ma vie sans pouvoir parler; ma voix est éteinte, et c'est de toutes les incommodités celle qui convient le mieux à la disposition de mon ame: j'aime le silence, le recueillement, la retraite. Je ne dors point ou presque point, et je ne m'ennuie jamais. N'allez-vous pas croire que je suis heureuse? Si j'ajoutois que je ne changerois pas ma situation pour celle de qui que ce soit

dans le monde, vous me croiriez en paradis; vous auriez tort: pour y aller, il faut être morte, et voilà ce que je voudrois être; mais venez et écrivez-moi beaucoup, beaucoup.

LETTRE XVI.

Ce 22 août 1773.

J'AI REÇU hier votre lettre du 10, elle m'a fait du bien. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis huit jours! combien mon cœur a été navré de douleur! dans quel trouble, dans quelles alarmes je consume ma vie! je n'ai plus la liberté de m'en délivrer, cela m'est affreux, et il n'est pas au pouvoir de ce que j'aime de faire cesser mes maux: il les sent, il en souffre; il est encore plus malheureux que moi, parce que son ame est plus forte, a plus d'énergie et de sensibilité que la mienne. Depuis un an, tous les momens de sa vie ont été marqués par le malheur: il en mourra et il veut que je vive. Oh, mon dieu! mon ame ne peut pas suffire à ce qu'elle sent et à ce qu'elle souffre; voyez ma faiblesse; voyez combien le malheur rend indiscret et personnel: je vous occupe de moi, je vous attriste peut-être. Ah! pardonnez-le moi: cet excès de confiance vient de mon amitié, de ma tendre amitié pour vous. Vous m'avez déjà marqué tant de bonté et d'indulgence, qu'il me semble que je n'en peux plus abuser. Hélas! si vous souffriez, qui est-ce qui le sentiroit et qui le partageroit mieux que moi?

Vous voyez dans mon ame, vous voyez ce qu'elle est pour vous. Eh! je le sens, au comble du malheur, en invoquant la mort à chaque instant, vous me coûteriez un regret; vous me consolez, et cependant je succombe sous le poids de mes maux. Eh! non, c'est que ce ne sont pas les miens qui me déchirent: ce sont ceux de mon ami, pour lequel je n'ai ni remède, ni consolation; voilà le supplice d'une dame sensible et dévouée; vous avez aimé, vous m'entendrez et vous me plaindrez. Mais voyez combien l'on saisit avidement ce qui fait espérer quelque soulagement. — D'après ce que vous aviez mandé à M. d'Alembert, je comptois vous voir à la fin de septembre, et vous ne serez ici qu'à la fin d'octobre; mais au moins y serez-vous? Hélas! je ne sais si je puis me permettre d'espérer jusque-là. Je vous parle peut-être pour la dernière fois. Concevez-vous la situation où je suis? je n'ose me permettre ni projet, ni espérance. Ah! j'avois beaucoup souffert de l'injustice et de la méchanceté des hommes, j'en avois été réduite au désespoir; mais il le faut avouer, il n'y a point de malheur comparable à celui d'une passion profonde et malheureuse: elle a effacé dix ans de supplice. Il me semble que je ne vis que depuis que j'aime; tout ce qui m'affectoit, tout ce qui m'avoit rendue malheureuse jusque-là, s'est anéanti; et cependant aux yeux des gens calmes et raisonnables, je n'aurois de malheurs que ceux que je ne sens plus; ils appellent les passions des malheurs factices. Hélas! c'est qu'ils n'aiment rien; c'est qu'ils ne vivent que de vanité et d'ambition, et moi je ne vis plus que pour aimer. Je ne suis plus au ton ni aux sentimens de la société:

il y a bien plus, je serois incapable de remplir aucun devoir; mais heureusement je suis libre, je suis indépendante, et en me livrant tout entière à ma disposition, je n'ai point de remords, parce que je ne manque à personne. Mais voyez le peu de cas que vous devez faire de moi; je me reproche souvent la bonté et l'estime qu'on me montre; j'usurpe beaucoup dans la société; on me juge trop favorablement, parce qu'on ne me connoît point. Il est vrai aussi que j'ai tellement été victime de la calomnie et de la méchanceté de mes ennemis, que c'est une sorte de dédommagement que j'éprouve à présent.

J'ai été interrompue par l'arrivée du chevalier de Chatelux, qui est entré dans ma chambre sans se faire annoncer, et je le croyois à Ferney. Je lui ai dit que j'étois bien aise de son retour; mais mon cœur n'en sentoit rien. Il n'a pas un instant suspendu ma douleur: je sentois seulement qu'il me privoit de vous écrire, c'est cependant ce qu'on appelle un ami. En effet, je m'intéresse à lui, mais il ne peut rien pour mon bonheur. Mon Dieu! peut-être que mon ame est fermée à jamais à ce sentiment: si cela étoit, que faire de la vie? Je m'en remets à vous pour faire cette épreuve; venez, mais cela me fait peur. Ah! si mon ame venoit à rester à froid, je serois désolée; et vous, y seriez-vous sensible? auriez-vous assez de bonté pour regretter mon plaisir; mais sans doute, au moment où je vous verrai, vous serez encore tout occupé de celui que vous aurez senti en revoyant ce que vous aimez. Convenez que ce jour-là vous serez plus éloigné de moi que vous ne l'êtes de Breslau. Mon Dieu! cela est juste; pourvu que lorsque vous serez calme, vous reveniez à moi,

je serai trop heureuse. Je suis non-seulement contente, mais encore pénétrée de ce que vous m'accordez; je ne sais même si j'y réponds, qu'en pensez-vous? lequel de nous est en reste? en jugeant par ses situations, il me semble que l'avantage seroit pour moi. Le malheur dispose bien plus à l'amitié et à la tendresse, que la vie que vous menez. D'ailleurs, toutes choses égales, n'êtes-vous pas mille fois plus aimable et plus digne d'être aimé? mais venez: il y a des jours, il y a des momens où mon ame est tellement absorbée, que je crains de ne pas vous aimer assez. Souffrez que je vous fasse un reproche; votre confiance manque à mon amitié, vous ne me dites plus rien de vous, pourquoi cela? j'ai été injuste une fois, je le sais, m'en puniriez-vous? Comment, si vous aimez, n'avez-vous rien à me dire? Vous souffrez, vous espérez, vous jouissez, pourquoi ne m'en dites-vous rien? Vous me parlez si peu de vous, que toutes vos lettres pourroient presque aller à toutes les femmes que vous connoissez. Il n'en est pas de même des miennes: elles ne peuvent avoir qu'une adresse. Voyez si j'ai tort; est-ce trop exiger que l'égalité dans la confiance? — Voici la quatrième lettre dont vous avez encore à m'accuser la réception; ne l'oubliez pas. Je crois que c'est une folie de vous avoir écrit à Breslau: vous n'aurez pas pensé à la poste et ma lettre y sera restée. Mais au moins brûlez-vous les miennes? je vois d'ici qu'elles tombent des paquets énormes que vous tirez de vos poches: le désordre de vos papiers trouble ma confiance, vous voyez qu'il ne l'arrête pas. Adieu. J'ai mal à la poitrine. Votre jambe est-elle guérie? De vos nouvelles.

LETTRE XVII.

Lundi, 6 septembre 1773.

Votre silence me fait mal. Je ne vous accuse point; mais je souffre, et j'ai peine à me persuader qu'avec un intérêt égal à celui qui m'anime, je fusse un mois sans entendre parler de vous; mais, mon Dieu! dites-moi, quel prix mettez-vous donc à l'amitié, si le mouvement vous en sépare tout-à-fait? Ah! que vous êtes heureux! Un roi, un empereur, des troupes, des camps, vous font oublier ce qui vous aime, et (ce qui est peut-être plus près encore d'une ame sensible) les personnes que votre amitié soutient et console. Non, je ne vous cherche point de tort, et je voudrois même que votre oubli ne m'en parût pas un; je voudrois trouver en moi la disposition qui fait tout approuver ou tout souffrir sans se plaindre. Voilà ma cinquième lettre sans réponse; je vous demande combien il y a de personnes avec qui vous feriez de pareilles avances. Je ne sais pourquoi je m'étois persuadée que je recevrois de vos nouvelles de Breslau, soit que vous reçussiez la lettre que je vous y ai adressée, soit qu'elle fût perdue; mais mon espérance a été trompée. Oh! je vous hais de me faire connoître l'espérance, la crainte, la peine, le plaisir: je n'avois pas besoin de tous ces mouvemens; que ne me laissiez-vous en repos? Mon ame n'avoit pas besoin d'aimer; elle étoit remplie d'un sentiment tendre, profond, partagé, répondu, mais douloureux cependant;

et c'est ce mouvement qui m'a approchée de vous : vous ne deviez que me plaire, et vous m'avez touchée ; en me consolant, vous m'avez attachée à vous, et ce qu'il y a de singulier, c'est que le bien que vous m'avez fait, que j'ai reçu sans y donner mon consentement, loin de me rendre facile et souple, comme le sont les gens qui reçoivent grace, semble, au contraire, m'avoir acquis le droit d'être exigeante sur votre amitié. Vous qui voyez de *haut* et qui voyez *profondément*, dites-moi si c'est là le mouvement d'une ame ingrate ou peut-être trop sensible : ce que vous me direz, je le croirai. Si je voulois, ou plutôt si je n'étois pas inquiète et mécontente de votre silence, je vous ferois une querelle, que vous entendriez à merveille, à laquelle vous répondriez avec plaisir, et votre justification seroit sans doute un nouveau crime ; mais vous êtes si loin, vous êtes si pressé, si occupé, et pire que cela, si enivré ! ce mot me venge ; mais il ne me contente pas. Revenez donc : je vois le temps s'écouler avec un plaisir que je ne puis exprimer. On dit que le passé n'est rien ; pour moi, j'en suis accablée ; c'est justement parce que j'ai beaucoup souffert, qu'il m'est affreux de souffrir encore. Mais, mon Dieu ! il y a de la folie à me promettre quelque douceur, quelque consolation de votre amitié : vous avez acquis tant d'idées nouvelles ; votre ame a été agitée de tant de sentimens divers, qu'il ne restera pas trace de l'impression que vous aviez reçue par mon malheur et ma confiance. Eh ! bien, venez toujours ; j'en jugerai et je verrai clair : car l'illusion n'est point à l'usage des malheureux : d'ailleurs vous avez autant de franchise que j'ai de vérité ; nous ne nous

tromperons pas un moment; venez donc, et ne rapportez pas de votre voyage l'impression de tristesse que le chevalier a rapportée d'Italie. Il parle de tout ce qu'il a vu sans plaisir, et tout ce qu'il voit ne lui en fait pas davantage; en un mot, je ne changerois pas ma disposition contre la sienne, et cependant je passe ma vie dans les convulsions de la crainte et de la douleur; mais aussi, ce que j'attends, ce que je désire, ce que j'obtiens, ce qu'on me donne, a un tel prix pour mon ame! Je vis, j'existe si fort, qu'il y a des momens où je me surprends à aimer à la folie jusqu'à mon malheur. Voyez si, en effet, je n'y dois pas tenir, s'il ne doit pas m'être cher : il est cause que je vous connois, que je vous aime, que peut-être j'en aurai un ami de plus; car vous me le dites : si j'avois été calme, raisonnable, froide, rien de tout cela ne seroit arrivé. Je végéterois avec toutes les femmes qui jouent de l'éventail, en causant du jugement de M. de Morangiès, et de l'entrée de madame la comtesse de Provence à Paris. Oui, je le répète : je préfère mon malheur à tout ce que les gens du monde appellent bonheur ou plaisir; j'en mourrai peut-être, mais cela vaut mieux que de n'avoir jamais vécu. M'entendez-vous? êtes-vous à mon ton? auriez-vous oublié que vous avez été aussi malade et plus heureux que moi? Adieu; je ne sais pas comment cela se fait : je ne voulois vous écrire que quatre lignes, et mon plaisir m'a entraînée. Combien y a-t-il de personnes que vous aurez plus de plaisir à revoir que moi? Je m'en vais vous en donner la liste. — Madame de ***, le chevalier d'Aguesseau, le comte de Broglie, le prince de Beauvau, M. de Rochambeau, etc.

etc. etc., mesdames de Beauvau, de Boufflers, de Rochambeau, de Martinville, etc. etc. et puis le chevalier de Chatelux, et puis moi enfin, et à la fin. Eh bien! voyez la différence; je n'en nommerai qu'un contre vous dix; mais le cœur ne se conduit pas d'après la justice : il est despote et absolu. Je vous le pardonne; mais revenez.

LETTRE XVIII.

Ce jeudi, 23 septembre 1773.

Après avoir attendu plus d'un mois de vos nouvelles, vous m'apprenez que vous avez été bien malade; et vous croyez rassurer mon amitié, en me disant qu'il n'y a point d'inquiétude à avoir, parce que la fièvre vous avoit quitté la veille. De bonne foi, croyez-vous que, sur cette assurance, l'ame puisse se calmer? Hélas! je le vois trop, vous me traitez comme les gens du monde qui se disent amis, et qui ne sentent rien : ils ne sont agités et occupés que de leur propre intérêt ou de leur sotte vanité; mais, mon Dieu! je ne les critique point, je m'afflige de ce que vous souffrez et de ce que je crains. Si vous saviez combien vous m'occupez douloureusement depuis un mois! mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler : c'est de votre santé et de votre retour. Au nom de l'amitié, ne faites point de folies : dormez, reposez-vous, et pour arriver plus tôt, ne risquez pas de n'arriver jamais. Au moins, aurez-vous eu

le soin de me donner de vos nouvelles avant que de quitter Breslau? Vous serez accablé de mes lettres en arrivant à Vienne: n'oubliez pas de m'en accuser la réception, et pour cause; celle-ci est la cinquième dont vous avez à me parler. Ce n'étoit pas ma lettre que vous envoyiez chercher à la poste de Breslau; voyez si je suis bonne et généreuse : j'aurois voulu qu'elle pût se métamorphoser en celle que vous attendiez, et dont votre ame avoit besoin. Je ne sais à quoi cela tient, mais vous êtes l'homme du monde à qui j'ai le moins d'envie de plaire, avec qui je veuille le moins faire valoir ce que vous appelez *mes attentions*. C'est que je ne veux point de votre reconnoissance; c'est un sentiment que j'abhorre. Je voudrois bien me tromper; mais au ton de votre lettre, je vois que vous étiez bien foible, bien pâle et bien abattu. Je meurs de crainte que, dans cette disposition, vous n'ayez pas songé à m'écrire : si cela est vrai, vous serez bien coupable. Sachez-moi gré de ne point vous faire de reproches aujourd'hui : je pourrois pourtant avec justice vous en accabler. Je suis ravie que vous ayez été content de votre voyage. M. d'Alembert n'a pas eu de nouvelles du Roi depuis son retour de Silésie. Adieu : il faut couper court; si je vous parlois de vous, j'aurois trop de choses à vous dire; et si je vous parlois de moi, cela seroit trop triste pour un convalescent.

M. d'Alembert vous attend avec impatience. Le chevalier de Chatelux est absorbé par les comédies de la Chevrette; mais son accent est froid et triste. Adieu; vous croyez donc que je vous reverrai dans un mois? Il y a trop loin pour en sentir du plaisir.

LETTRE XIX.

[1773.]

Me voilà; le courage m'a manqué. Quand je n'ai pas ce que j'aime, je préfère être seule : je cause alors avec mes amis, avec plus d'intimité et d'abandon. Je viens d'écrire trois heures, et j'en suis aveugle, mais non pas ennuyée. Madame de Boufflers m'a permis de vous demander une copie de sa lettre; apportez-la-moi demain, je vous en prie; apportez-moi la suite de votre voyage qui me fait un plaisir infini. Est-ce le matin, est-ce le soir que je dois vous voir? J'aimerois le matin, parce que c'est plus tôt, et le soir, parce que c'est plus long-temps; enfin j'aimerois ce que vous voudrez bien m'accorder. Bonsoir; je ne me suis pas endormie la nuit dernière.

LETTRE XX.

Huit heures et demie, [1773.]

Mon ami, je ne vous verrai pas, et vous me direz que ce n'est pas votre faute! mais si vous aviez eu la millième partie du désir que j'ai de vous voir, vous seriez là; je serois heureuse. Non, j'ai tort, je souffrirois; mais je n'envierois pas les plaisirs du ciel. Mon ami, je vous aime comme

il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir. Tous ces jours passés, vous avez mis mon ame à la torture. Je vous ai vu ce matin, j'ai tout oublié, et il me sembloit que je ne faisois pas assez pour vous en vous aimant de toute mon ame, en étant dans la disposition de vivre et de mourir pour vous. Vous valez mieux que tout cela; oui, si je ne savois que vous aimer, ce ne seroit rien en effet : car y a-t-il rien de plus doux et de plus naturel que d'aimer à la folie ce qui est parfaitement aimable? Mais, mon ami, je fais mieux qu'aimer : je sais souffrir; je saurois renoncer à mon plaisir pour votre bonheur. Mais voilà quelqu'un qui vient troubler la satisfaction que j'ai à vous prouver que je vous aime.

Savez-vous pourquoi je vous écris? c'est parce que cela me plaît : vous ne vous en seriez jamais douté, si je ne vous l'avois dit. Mais, mon Dieu! où êtes-vous? Si vous avez du bonheur, je ne dois plus me plaindre de ce que vous m'enlevez le mien.

LETTRE XXI.

[1773.]

Bonjour, mon ami. Avez-vous dormi? comment êtes-vous? vous verrai-je? ah! ne m'ôtez rien : le temps est si court, et je mets tant de prix à celui que j'emploie à vous voir? Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête, ni dans le sang :

j'y ai pire que cela, j'y ai ce qui feroit bénir le ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime étoit animé du même mouvement : mais, mon Dieu! ce qu'on aime est justement fait pour faire le tourment et le désespoir d'une ame sensible. Bonjour; je veux vous voir. Vous auriez dû venir dîner avec moi chez madame Geoffrin. Je n'osai pas vous le dire hier au soir. Oui, vous devriez m'aimer à la folie; je n'exige rien; je pardonne tout, et je n'ai jamais un mouvement d'humeur, mon ami; je suis parfaite, car je vous aime en perfection.

LETTRE XXII.

Quatre heures, [1773.]

Vous n'êtes pas parti, du moins je l'espère; voici ce que vous aurez dit : il fait un temps affreux, j'irai demain à la campagne; j'y serai mené; *je la verrai* cette après-dîner. J'irai passer la soirée chez madame de Vaines. Mon ami, si vous avez raisonné ainsi, M. d'Alembert vous permettra de raisonner à l'avenir, et vous n'en serez pas réduit à faire et à ne faire que des *Connétables*. Racine n'auroit pas voulu qu'on l'empêchât de faire les Lettres sur les Visionnaires, ni même son histoire de Port-Royal. Voilà les deux volumes; si vous les perdez, je vous préviens que vous serez perdu dans l'opinion de M. d'Alembert. Voilà aussi Plutarque; il est à moi : mais si cela vous est égal, j'aimerois autant qu'il ne

fût ni déchiré, ni perdu..... J'ai vu à la messe madame de M***; j'ai voulu lui parler; sa figure, sa taille justifieroient le goût le plus difficile et le plus délicat : mais son ton, sa manière, ah! qu'ils sont repoussans! Ai-je tort? mais son amie ne lui ressemble point; oh! je le crois, et même je le désire; ce mouvement est-il généreux! dites. Non, vous ne saurez jamais tout ce que me mande l'ambassadeur; mais écoutez seulement ceci : Il dit qu'à en juger sur les apparences, M. de G..... a obtenu ce que M. de M..... et lui desireroient d'obtenir; et puis il ajoute : Je ne crains pas que ces yeux si perçans voyent ces mots; je consens que ceux de M..... lisent cette lettre, comme il lit dans votre ame, etc.; et puis il ajoute encore cent plaisanteries qui sont pleines de finesse et de gaîté; il est assurément bien aimable, mais il mérite bien peu d'être aimé. — Mon ami, vous me conseilliez hier de ne vous point aimer : est-ce moi ou vous que vous voudriez délivrer de ce malheur? dites. J'ai un remède infaillible : combien il me sera doux, si je puis penser que je fais quelque chose pour vous!

Mon ami, cette ame qui ressemble au thermomètre, qui est d'abord à la glace, et puis au tempéré, et peu de temps après au climat brûlant de l'équateur, cette ame, ainsi entraînée par une force irrésistible, a bien de la peine à se modérer et à se calmer : elle vous désire, elle vous craint, elle vous aime, elle s'égare, et toujours elle est à vous et à ses regrets.

LETTRE XXIII.

[1774.]

Mon ami, en rentrant hier au soir à minuit, j'ai trouvé votre lettre. Je ne m'attendois pas à cette bonne fortune; mais ce qui m'afflige, c'est le nombre de jours qui se passent sans que je vous voye. Mon Dieu! si vous saviez ce que sont les jours, ce qu'est la vie dénuée de l'intérêt et du plaisir de vous voir! Mon ami, la dissipation, l'occupation, le mouvement vous suffisent, et pour moi, mon bonheur c'est vous, ce n'est que vous : je ne voudrois pas vivre, si je ne devois vous voir, et vous aimer tous les momens de ma vie. Donnez-moi de vos nouvelles, et venez dîner demain chez le comte de C.... Il m'a demandé de changer le dimanche en samedi : j'ai dit oui; mais venez-y, je vous en prie. Je devois dîner chez l'ambassadeur d'Espagne aujourd'hui : je me suis fait excuser; si vous aviez dû y être, je n'y aurois pas manqué. Bonjour. J'attends la lettre que vous m'avez promise; je suis bien pressée.

LETTRE XXIV.

[1774.]

Je cède au besoin de mon cœur, mon ami : je vous aime; je sens autant de plaisir et de déchirement que si c'étoit la première et la dernière fois de ma vie que je prononcerois ces mots. Ah! pourquoi m'y avez-vous condamnée? pourquoi y suis-je réduite? vous saurez un jour — hélas! vous m'entendrez. Il m'est affreux de n'être plus libre de souffrir pour vous et par vous. Est-ce assez vous aimer? Adieu, mon ami.

LETTRE XXV.

De tous les instans de ma vie, [1774.]

Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends.

LETTRE XXVI.

[1774.]

Mon ami, vous me faites éprouver qu'on aime mieux donner, que payer ses dettes. J'ai là

plusieurs lettres à répondre; et pour venir à elles, il faut que je commence à causer avec vous. Mon ami, m'avez-vous accordé, depuis hier au soir, une minute, deux minutes? avez-vous dit : elle souffre, elle m'aime et j'ai à me reprocher une partie de ses maux? ce n'est pas pour vous affliger, ni pour avoir des remords qu'il faut vous dire cela; mais c'est pour être bon, pour être indulgent, pour n'être pas furieux lorsqu'il échappe quelques cris à la douleur. Pour moi, j'ai pensé à vous, et même beaucoup; j'en ai été occupée. Bon Dieu! y eut-il jamais tant d'orgueil, tant de dédains, tant de mépris, tant d'injustice, en un mot, l'assemblage et l'assortiment de tout ce qui peuple l'enfer et les petites maisons depuis mille siècles? tout cela étoit hier au soir dans ma chambre, et les murs et les planchers n'en sont pas écroulés! cela tient du prodige. Au milieu de tous les *grimauds,* et de tous les *cuistres,* des *sots,* des *pédans,* avec lesquels j'ai passé ma journée, je n'ai pensé qu'à vous et à vos folies, je vous ai regretté; je vous ai desiré avec autant de passion que si vous étiez la créature la plus aimable et la plus raisonnable qui existât. Je ne peux pas m'expliquer le charme qui me lie à vous. Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir : je n'ai aucune sorte de confiance en vous; vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une ame honnête : vous me privez, peut-être pour jamais, dans ce moment-ci, de la seule consolation que le ciel accordoit aux jours qui me restent à vivre; enfin, que vous dirai-je! vous avez tout rempli : le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleurs, regrets et remords; eh

bien! mon ami, je pense, je juge tout cela, et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité. Vous faites bien de ne m'en pas tenir compte : je n'ai pas le droit de rien exiger de vous; car mon souhait le plus ardent est que vous ne fussiez rien pour moi. Que diriez-vous de la disposition d'une malheureuse créature qui se montreroit à vous pour la première fois, agitée, bouleversée par des sentimens si divers et si contraires? vous la plaindriez : votre bon cœur s'animeroit; vous voudriez secourir, soulager cette infortunée. Eh bien! mon ami, c'est moi; et ce malheur, c'est vous qui le causez, et cette ame de feu et de douleur est de votre création. Ah! je vous crois encore comme Dieu : vous devez bien vous repentir de votre ouvrage. En vérité, lorsque j'ai pris la plume, je ne savois pas un mot de ce que je vous dirois : je voulois seulement vous dire de venir dîner demain mercredi chez Madame Geoffrin. Je voulois vous faire observer que vous seul de tous mes amis, aviez la constance de me refuser et de me faire attendre ce que je désire vivement, le *Connétable :* il est à moi, je pouvois vous le refuser, et c'est moi qui vous persécute pour me le rendre. Oh, mon Dieu! ni soins, ni intérêt, ni attention, ni envie de plaire, quelquefois de la bonté qui ressemble à la pitié, et *avec tout cela,* et *sans tout cela,* je vous aime à la folie. Plaignez-moi et ne me le dites pas. Rapportez-moi mes lettres; oui.

LETTRE XXVII.

Trois heures. [1775.]

Je ne vous ai pas répondu moi-même. Si vous m'aimez, cela vous aura inquiété, et je serois désolée de vous causer une peine que je pouvois éviter. J'étois dans un état d'angoisse qui ressembloit à l'agonie, et qu'avoit précédé un accès de larmes qui avoit duré quatre heures. Non, jamais, jamais mon ame n'a senti un pareil désespoir. J'ai une espèce d'effroi qui égare ma raison. J'attends mercredi, et il me semble que la mort même n'est pas le remède suffisant à la perte que je crains; je ne le sens que trop : il ne faut point de courage pour mourir, mais il est affreux de vivre. Il est au-dessus de mes forces de penser que peut-être ce que j'aime, ce qui m'aimoit, ne m'entendra plus, ne viendra plus à mon secours. Il aura vu la mort avec horreur, parce que mon idée y étoit jointe; il me disoit le 10 : J'ai en moi de quoi vous faire oublier tout ce que je vous ai fait souffrir; et ce jour-là même ce funeste accident l'est venu frapper!

Ah, mon Dieu! vous qui avez connu la passion, le désespoir, concevez-vous tout mon malheur? plaignez-moi tant que je vivrai; mais gardez-vous de regretter jamais la créature la plus malheureuse, et qui aura existé huit jours dans un état de douleur où la pensée ne peut atteindre. Adieu. S'il faut que je vive, si ma sentence n'étoit

pas prononcée, je trouverai encore de la douceur, du charme et de la consolation dans votre amitié; me la conserverez-vous ?

LETTRE XXVIII.

[1774.]

Moi *défiante*, et à votre égard ! songez donc avec quel abandon je me suis livrée à vous : non-seulement je n'ai mis ni défiance, ni prudence dans ma conduite; mais je n'aurois pas même connu les regrets ni les remords, si je n'avois compromis que mon bonheur. Oh, mon ami ! je ne sais si j'ai mieux aimé; mais celui qui a pu me rendre infidèle et coupable, celui pour qui je vis après avoir perdu l'objet et l'intérêt de tous mes momens, à coup sûr, c'est celui qui a eu le plus d'empire sur mon âme : c'est celui qui m'a ôté la liberté de vivre pour un autre, et de mourir lorsqu'il ne me restoit ni espérance, ni desir. Sans doute, j'ai été retenue par le même charme qui m'avoit entraînée vers vous, par ce charme tout-puissant attaché à votre présence, qui enivre mon ame, qui l'égare à un tel excès, qu'il en efface jusqu'au souvenir de mes maux. Mon ami ! avec trois mots vous me créez une ame nouvelle, vous la remplissez d'un intérêt si vif, d'un sentiment si tendre et si profond, que j'en perds la faculté de me rappeler le passé, et de prévoir l'avenir. Oui, mon ami, je vis toute en vous :

j'existe, parce que je vous aime; et cela est si vrai, qu'il me paroît impossible de ne pas mourir quand j'aurai perdu l'espoir de vous voir. Le bonheur de vous avoir vu, le desir, l'attente de vous revoir, m'aident et me soutiennent contre ma douleur. Hélas! que devenir, lorsqu'au lieu de l'espérance, je n'aurai que le regret si douloureux de ne vous pas voir! mon ami, avec vous je n'ai pas pu mourir, sans vous je ne peux. ni ne veux vivre. Ah! si vous saviez ce que je souffre, quel déchirement affreux mon cœur éprouve lorsque je suis abandonnée à moi-même; lorsque votre présence. ou votre pensée ne me soutient plus! ah! c'est alors que le souvenir de M. de M... devient un sentiment si actif, si pénétrant, que ma vie et mon sentiment me font horreur. J'abhorre l'égarement et la passion qui m'ont rendue si coupable, qui m'ont fait répandre du trouble et de la crainte dans cette ame sensible et qui étoit toute à moi. Mon ami, concevez-vous à quel point je vous aime? Vous faites diversion aux regrets et au remords qui déchirent mon cœur : hélas! ils suffisoient pour me délivrer d'une vie que je déteste; vous seul et ma douleur êtes tout ce qui me reste dans la nature entière : je n'y ai plus d'intérêt, plus de liens, plus d'amis, je n'en ai pas besoin : vous aimer. vous voir, ou cesser d'exister, voilà le dernier et l'unique vœu de mon ame. La vôtre ne me répond pas, je le sais, et je ne m'en plains point. Par une bizarrerie que je sens, mais que je ne saurois vous expliquer, je suis loin de desirer de retrouver en vous tout ce que j'ai perdu : c'en seroit trop; quelle créature a jamais mieux senti que moi tout le prix de la vie? N'est-ce pas assez

que d'avoir béni, et chéri la nature une fois? combien de milliers d'hommes ont passé sur la terre sans avoir à lui rendre grace! Oh! combien j'ai été aimée! une ame de feu, pleine d'énergie, qui avoit tout jugé, tout apprécié et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'étoit abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer : mon ami, voilà comme j'étois aimée. Plusieurs années s'étoient écoulées, remplies du charme et de la douleur inséparables d'une passion aussi forte que profonde, lorsque vous êtes venu verser du poison dans mon cœur, ravager mon ame par le trouble et le remords. Mon Dieu! que ne m'avez-vous point fait souffrir. Vous m'arrachiez à mon sentiment, et je voyois que vous n'étiez pas à moi : comprenez-vous toute l'horreur de cette situation? comment vit-on au milieu de tant de maux? comment trouve-t-on encore de la douceur à dire : mon ami, je vous aime, mais avec tant de vérité et de tendresse qu'il n'est pas possible que votre ame soit froide en m'écoutant? Adieu.

Vendredi, après la poste.

Vous êtes *mécontent;* voyez si vous devez l'être: quelle ame avez-vous jamais animée d'un sentiment plus tendre et plus fort? Mon ami, dans quel sens que vous regardiez et que vous jugiez mon ame, je vous défie d'y rien trouver qui puisse vous mécontenter; oh! j'en suis sûre : jamais vous n'avez été autant aimé. Mais, mon Dieu! ne me faites point prononcer pourquoi je ne peux pas vous écrire où vous êtes; je n'ose m'en avouer à moi-même la raison : c'est une pensée,

un mouvement auxquels je ne veux pas m'arrêter : c'est un genre de supplice qui me fait horreur, qui m'humilie, et que je n'avois jamais connu. Vous me demandez comment je me trouvois de vous voir tous les jours; oh! non, ce n'étoit point une habitude : ce n'en pouvoit jamais devenir une. Que ces couleurs sont froides, qu'elles sont monotones! comment les comparer au mouvement rapide et violent que font éprouver le nom et la présence de ce qu'on aime? Non, non, je n'ai point été assez heureuse pour me surprendre dans l'illusion d'espérer que vous viendriez me voir, et de vous attendre; aussi n'ai-je point entendu ouvrir, ni fermer ma porte. En effet, sans intérêt, sans desir, qu'importe ce qu'on voit, ce qu'on entend? toute entière à mes regrets, je ne sens plus qu'un besoin, et je n'implore plus que vous et la mort. Vous soulagez mon cœur : vous le pénétrez d'un sentiment si tendre, qu'il m'est doux de vivre tout le temps que je vous vois; mais il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du malheur de votre absence.

LETTRE XXIX.

Minuit, [1774.]

Vous avez donc oublié, vous avez laissé là cette furie si folle, et si méchante tout ensemble ; encore si vous l'aviez laissée en enfer! elle ne se plaindroit pas : la chaleur et l'activité de ce séjour la fait vivre ; mais la malheureuse a passé sa journée dans les limbes : elle attendoit un ange consolateur qui n'est point venu. Il faisoit sans doute le bonheur et le plaisir de quelque créature céleste : lui-même étoit enivré des plaisirs du ciel ; et dans cette disposition, rien ne pouvoit me rapeler à lui; et si, en effet, il est aussi heureux, je souhaite du fond de mon ame, que rien ne le ramène à moi : car je suis assez injuste pour détester son bonheur, et pour desirer que le repentir et les remords le poursuivent sans cesse. Je lui souhaite pire encore : c'est qu'il n'aime plus, et qu'il n'inspire désormais que de l'indifférence. Voilà les vœux, voilà le souhait de l'ame qui a le mieux aimé, et qui a le plus de besoin de s'éteindre pour jamais. Bonsoir.

LETTRE XXX.

Minuit et demi, [1774.]

Je ne suis seule que dans ce moment; et je veux bien vite vous dire que je ne compte point sur vous pour aller chez madame la duchesse d'Enville. Vous me serez toujours agréable, mais rarement utile, et je voudrois bien pouvoir ajouter, peu nécessaire. En voulant rassurer ma confiance, vous me prouvez à quel point ma défiance est justement fondée : car il me manque encore trois lettres, et une nommément où je vous parlois de *Gonzalve*. Vous verrez que ces trois lettres sont encore dans un des côtés de votre portefeuille; peut-être aussi sont-elles avec ce quatrième tome que je devois recevoir aujourd'hui. Je remarque que vous mettez votre plaisir à avoir des soins pour madame de *** : vous lui donnez, vous lui prêtez tout ce qui vous a fait plaisir; et avec moi, c'est l'autre excès : l'oubli, la négligence, les refus. Il y a trois mois que vous m'aviez promis un livre qui est à vous, et que j'ai emprunté d'un autre. Sans doute qu'il vaut bien mieux que cette manière si désobligeante tombe sur moi : cela n'est que juste; mais aussi je ne me plains que de l'excès. Bonsoir. Si votre travail vous coûte votre nuit, vous devez avoir bien du regret aux visites inutiles qui ont rempli votre temps. Parmi les lettres que vous m'avez renvoyées, il y en a une qui n'est pas de moi; mais je jure de ne vous la rendre jamais.

LETTRE XXXI.

[1774.]

Renvoyez-moi deux lettres anciennes : ce ne sont pas celles de Cicéron ni de Pline que je vous demande. — Je voudrois bien ne pas vous voir, ne plus vous voir. Un regret ne vaut-il donc pas mieux qu'un remords ?

Dans le moment où vous lisez ceci, je gage que vous avez déjà reçu un billet où l'on vous dit . . . . . que sais-je ?

Eh ! mon Dieu ! croyez-la : rendez-lui le repos ; et s'il est possible, soyez heureux : c'est le souhait, c'est le vœu, c'est le desir de la malheureuse créature qui a toujours sous les yeux cette inscription affreuse de la porte de l'enfer : *En entrant ici, on laisse toute espérance*. Non, je n'en ai plus; je n'en veux plus. Je devois m'anéantir le jour que je suis restée seule. Hélas! vous m'égarez, et vous ne sauriez me consoler.

LETTRE XXXII.

[11 mai 1774.]

Vous ne me connoissez pas encore : il est presque impossible de blesser mon amour-propre; et le cœur est si indulgent! En effet, la soirée

d'hier au soir ressembloit assez à ces insipides romans qui font bâiller tout ensemble l'auteur et les lecteurs. Mais il faut dire comme le Roi de Prusse dans une occasion un peu plus mémorable : *Nous ferons mieux une autre fois.* Ce qui fait époque, plaît ou fâche : voilà que vous n'oublierez jamais que le jour de la mort de Louis XV, vous avez passé la soirée dans un profond sommeil. Croyez-moi, il y a des souvenirs plus douloureux que celui-là. Bonjour.

LETTRE XXXIII.

Onze heures du soir, 11 mai [1774.]

Je parie que vous n'êtes pas aussi endormi aujourd'hui que vous l'étiez hier à cette heure-ci, et cela est bien simple : on vous amuse, on vous intéresse, et vous avez envie de plaire. Mon ami, vous n'êtes pas fait pour l'intimité : vous avez besoin de vous répandre; le mouvement, le brouhaha de la société vous sont nécessaires : ce n'est pas le besoin de votre vanité, mais c'est celui de votre activité. La confiance, la tendresse, cet oubli de soi et de tout amour-propre, tous ces biens sentis et appréciés par une ame tendre et passionnée, éteignent et engourdissent la vôtre. Oui, je le répète : vous n'avez pas besoin d'être aimé. Quelle étrange méprise ! mon Dieu ! et j'ose accuser certaines gens de manquer de discernement; j'ose dire qu'ils n'observent rien,

qu'ils ne connaissent pas les hommes. Ah! comment ai-je été égarée, trompée à un tel excès? comment mon esprit n'a-t-il pas arrêté mon ame? et comment se fait-il qu'en vous jugeant sans cesse, je sois toujours entraînée? Vous ne connoissez pas la moitié de l'ascendant que vous avez sur moi : vous ne savez pas ce que vous avez à vaincre chaque fois que je vous vois; vous ne vous doutez pas de tous les sacrifices que je vous fais : vous ne savez pas à quel point je renonce à moi pour être à vous. Je vous dirai comme Phèdre : *il falloit bien souvent me priver de mes larmes.* Oui, mon ami, je me prive avec vous de tout ce qui m'est le plus cher. Je ne vous parle ni de mes regrets, ni de mes souvenirs; et ce qui m'est plus cruel encore, je ne vous laisse voir qu'une partie de la sensibilité dont vous remplissez mon cœur. Je retiens la passion que vous excitez dans mon ame; je me dis sans cesse : il n'y répondroit pas, il ne m'entendroit pas et je mourrois de douleur. Concevez-vous, mon ami, l'espèce de tourment auquel je suis livrée? j'ai des remords de ce que je vous donne, et des regrets de ce que je suis forcée de retenir. Je m'abandonne à vous, et je ne me livre pas à mon penchant; en vous cédant, je me combats encore. Ah! m'entendrez-vous? et saurez-vous du moins par la pensée ce que je sens et ce que vous me faites souffrir? Oui, vous aurez un retour vers moi, parce que vous avez cette sensibilité qui fait qu'on s'intéresse aux malheureux et qu'on les plaint. Mais je ne sais pourquoi je me permets ce moment d'épanchement; je sais de reste que je ne trouverai point de consolation dans votre cœur. Mon ami, il est vide de tendresse et de

sentiment. Vous n'avez qu'un moyen de m'enlever à mes maux, c'est en m'enivrant, et ce remède même est le plus grand de mes malheurs. Bonsoir, mon ami; donnez-moi de vos nouvelles : mon laquais a ordre de retourner chercher votre réponse. — Dites-moi ce que vous comptez faire demain vendredi; dites-moi si je vous verrai. Je voudrois que ce ne fût pas le matin, parce que je dois avoir une visite longue et ennuyeuse; je voudrois vous voir pourtant. Songez que samedi et dimanche je serai privée de ce bonheur. Adieu encore, je suis fatiguée. J'ai vu, je crois, quarante personnes aujourd'hui, et je n'en desirois qu'une, une dont sûrement la pensée ne s'est pas tournée une fois vers moi. Mon ami, si vous étiez heureux, j'approuverois votre manière d'être : mais ce vague, ce vide, cette agitation, ce mouvement perpétuel, cette manière de n'être ni occupé par le travail, ni animé par le sentiment, cette dépense continuelle qui appauvrit sans qu'il en résulte ni plaisir, ni intérêt, ni réputation, ni gloire! ah, mon Dieu! vous ne méritiez pas que la nature vous traitât aussi bien : elle a été prodigue envers vous, et vous n'êtes que dissipateur; mais moi, je me ruine avec vous, et c'est vous accabler et non vous enrichir. Je vous ennuie, vous avez du dégoût pour mes lettres, et en cela j'admire la justesse et la délicatesse de votre tact : mais si j'estime votre bon goût, je m'afflige de ce que vous n'avez presque pas d'indulgence ni de bonté. — Vous avez dîné avec trente personnes. — M. de Vaines a passé la soirée avec moi; croirez-vous que je ne vous ai pas nommé?

LETTRE XXXIV.

Quatre heures après midi, [1774.]

A coup sûr, mon ami, je n'observe pas la loi du talion dans ce moment-ci : car ce n'est pas de moi que vous êtes occupé. Et, mon dieu ! comment penseriez-vous à moi, au milieu de tant et de si charmans objets de distraction, tandis que je ne puis fixer votre pensée lorsque nous sommes tête-à-tête ? Savez-vous pourquoi j'aime mieux vous voir le soir que dans le reste de la journée ? C'est qu'alors l'heure arrête votre activité : il n'y a plus moyen d'aller chez *madame une telle*, *chez Gluck*, etc. et de faire cent inutilités, auxquelles il semble que vous n'attachiez de l'intérêt que pour me quitter plus tôt : mais n'allez pas croire que ce soit là des reproches; ce sont, et ce ne sont que des remarques, que je ne peux m'empêcher de faire avec le degré d'intérêt qui m'anime : mais je suis si éloignée de vouloir rien exiger, que je me dis cent fois par jour que c'est sur moi que je dois prendre de l'empire; que je dois réduire mon sentiment à cette mesure, où n'ayant pas assez de force pour faire le tourment de l'ame, on ne prétend à rien, et où l'on sait gré de tout : c'est-à-dire, que si, par hasard, c'étoit de la passion que j'eusse dans l'ame, il faudroit venir à bout de la vaincre, plutôt que de chercher à vous la faire partager. Et savez-vous, mon ami, ce qui peut me faire trouver cette force ? c'est la persuasion intime où je suis, qu'il n'est pas en vous

de faire le bonheur d'une ame active et passionnee. Je ne vous dirai point ce qu'il seroit si naturel de penser : c'est que je ne suis pas faite pour inspirer un sentiment profond; c'est que je ne dois pas prétendre à plaire, à fixer. Tout cela est vrai sans doute; mais ce n'est pas cela qui fait que je vous dis qu'il n'est pas en vous de faire le bonheur d'une ame forte et sensible. Je fais à cette ame là le visage de madame de Forcalquier à vingt ans; je lui donne la noblesse de madame de Brionne, les gràces d'Aglaë, et l'esprit de madame de ***, orné ou *enté* de celui de madame de Boufflers; et quand j'ai composé cet être parfait, je vous répète encore qu'il n'est pas en vous d'en faire le bonheur. Pourquoi cela? Eh pourquoi? le voici : c'est que, pour vous, *aimer* n'est qu'un accident de votre âge qui ne tient point à votre ame, quoiqu'elle en soit agitée quelquefois; c'est que votre ame est par-dessus tout, élevée, noble, grande, active; mais qu'elle n'est ni tendre, ni passionnée. Ah! croyez que je suis au désespoir d'avoir vu si profondément. J'ai tant de besoin d'aimer, tant de plaisir à aimer ce que je trouve aimable, il m'est si impossible d'aimer modérément, que le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver, étoit de découvrir en vous ce qui seul pouvoit arrêter et peut-être éteindre mon sentiment : car je vous l'avouerai naturellement, je ne trouve pas en moi de quoi aimer seule. Avec la persuasion contraire, j'ai la force du martyr : je ne crains aucun genre de malheur. En souffrant et en souffrant beaucoup, je pourrois encore chérir la vie, adorer et bénir celui qui me feroit souffrir; mais c'est à condition que j'en serois aimée, mais aimée par attrait, et non par

reconnoissance : par procédé, par vertu, tout cela est détestable, et n'est bon qu'à flétrir et abattre une ame sensible. Eh ! ne faisons point du plus grand bien que la nature nous ait accordé, une œuvre de commisération. Mon ami, il y a des momens où je me sens égale à vous : j'ai de la force, de l'élévation, et un mépris souverain pour tout ce qui est vil et malhonnête ; en un mot, j'ai le mépris de la mort si avant dans l'ame, que, sous quelque aspect qu'elle se présente, elle ne sauroit m'effrayer un instant, et que presque toujours elle est un besoin actif pour moi. D'après cette connoissance que j'ai de moi, et de vous, je vous répète encore : aimons-nous, ou rompons à jamais : mettons de la vérité et de la générosité dans notre conduite, et estimons-nous assez pour croire que tout nous est possible, hors de nous tromper et de vivre dans cet état de trouble et de crainte, que donne nécessairement l'incertitude d'être aimé. Dans cet état, mon ami, on n'a de confiance ni en soi, ni en ce qu'on aime ; on ne jouit de rien. Par exemple, dans ce moment-ci je désire passionnément que vous reveniez ce soir d'Auteuil, et puis dans un autre instant, il me semble que je voudrois que vous y restassiez. Concevez-vous ce que fait souffrir ce combat entre le desir de l'ame, et cette volonté qui ne vient que de la réflexion ? *Conclusion,* c'est que je vous aime à la folie, et que quelque chose me dit que ce n'est pas ainsi que vous devez être aimé. *Ce quelque chose* fait tant de bruit autour de mon âme, que je suis toute prête à faire taire tout le reste, pour me livrer toute entière à cette affreuse vérité. Mon ami, je vous renvoie vos ouvrages, pour que vous ayez la bonté d'en être

vous-même le censeur : mettez-y la dernière main, et soyez sûr que personne au monde n'attache autant de prix que moi à tout ce que vous faites, et à tout ce que vous êtes capable de faire. Sans être vaine, il me semble qu'on pourroit mettre sa vanité, son orgueil, sa vertu, son plaisir et enfin toute son existence, à vous aimer ; mais je ne disois pas cela tout à l'heure : non, mais je disois ce que je pensois, ce que je savois; et dans ce moment-ci je suis entraînée à vous dire ce que je sens. Mon ame est si forte pour aimer, et mon esprit si petit, si foible, si borné, que je devois donc m'interdire tout mouvement et toute expression qui ne viennent pas de mon cœur; c'est lui qui vous parle quand je vous dis : *je vous attends, je vous aime, je voudrois être toute à vous et mourir après*. Adieu; voilà du monde. Je suis si occupée de vous, je le suis si profondément de mes regrets, que la société n'est plus rien pour moi que de l'importunité et de la contrainte. Il n'y a que deux manières d'être qui me soient bonnes, vous voir et être seule, mais seule, sans livres, sans lumière et sans bruit. Je suis loin de me plaindre de mes insomnies, c'est le bon temps sur les vingt-quatre heures. Admirez, je vous en prie, combien il m'en coûte pour vous quitter, tandis que vous n'avez pas eu un retour vers moi, pas une pensée. Mon Dieu! en êtes-vous plus heureux? — Oui.

LETTRE XXXV.

[1774.]

Que vous êtes aimable de me rendre compte de ce que vous faites, de ce que vous pensez, de ce qui vous occupe! Que j'aime l'ardeur, l'activité de votre ame et de votre esprit! Mon ami, vous avez tant de manières d'arriver à la gloire, que vous auriez tort de desirer la guerre. Livrez-vous à votre talent, à votre génie : écrivez, et en éclairant et en intéressant les hommes, vous acquerrez la gloire la plus flatteuse pour une ame sensible et vertueuse : en faisant le bien, vous jouirez de la célébrité la mieux méritée, et en vérité, la seule desirable dans ce siècle, où il n'y a qu'à opter entre la bassesse et la frivolité. Mon Dieu! qu'il me seroit affreux de recommencer à vivre comme j'ai fait pendant dix ans! J'ai vu de si près le vice en action, j'ai été si souvent la victime des petites et viles passions des gens du monde, qu'il m'en est resté un dégoût invincible et un effroi qui me feroient préférer une solitude entière à leur horrible société. Mais où vais-je m'égarer? Mon ame en proie au sentiment le plus cruel et le plus déchirant, n'a pas besoin de retourner sur le passé pour se sentir accablée sous le poids de ma destinée.

Je meurs d'envie de voir le plan de votre pièce, c'est vous qui créerez le sujet : car il ne me paroît comporter d'intérêt et d'action que pour quelques scènes. Vous n'en aurez que plus de

mérite en attachant et en intéressant pendant cinq actes. Racine a eu cette magie dans *Bérénice*. Votre sujet est plus grand et plus noble, et il est bien au ton de votre ame. Vous n'aurez pas besoin de vous élever : sans effort, vous êtes toujours de niveau à ce qui paroît exalté aux ames vulgaires et communes. — Oui, mon ami, mes journées sont uniformes; mais bientôt je serai seule : tous mes amis partent, et c'est pour la première fois de ma vie que leur départ ne me coûtera pas un regret; et si je ne vous paroissois pas trop ingrate, je vous dirois que je verrois partir avec une sorte de plaisir M. d'Alembert. Sa présence pèse sur mon âme, il me met mal avec moi-même, je me sens trop indigne de son amitié et de ses vertus. Enfin, jugez de ma disposition : ce qui devroit être une consolation pour moi, est un surcroît à mon malheur; mais c'est que je ne veux point me consoler : mes regrets, mes souvenirs me sont plus chers que tous les soins et les secours de l'amitié. Mon ami, il faut que mon ame soit tout-à-fait enlevée à sa douleur, et il n'y a que vous qui ayez ce pouvoir, ou il faut qu'elle en fasse son unique nourriture. Si vous saviez combien les livres me semblent vides et froids, combien il me paroît inutile de parler ou de répondre! Mon premier mouvement sur tout est de me dire : *à quoi bon?* et je n'ai pas encore trouvé de réponse à cette question, ce qui fait que je suis quelquefois deux heures sans prononcer une parole, et que, depuis un mois, je n'ai touché une plume que pour vous écrire. Je sais bien qu'avec cette manière, il n'y a point d'amitié qu'on ne rebute; mais j'y consens, mon ame est aguerrie, elle ne craint plus les petits

maux. Ah! combien le malheur concentre! qu'on a besoin de peu de chose lorsqu'on a tout perdu! que de biens je vous dois, mon ami! que de graces je devrois vous rendre! Vous remettez de la vie dans mon ame; vous me faites sentir de l'intérêt à attendre le lendemain; vous me promettez de vos nouvelles : cette espérance fixe ma pensée. Vous m'aviez promis encore mieux, je devois vous voir; mais je vous dirai comme Andromaque : *à de moindres faveurs les malheureux prétendent.* Adieu; j'abuse de votre temps, de votre bonté; mais il est si doux, si naturel de s'oublier avec ce que l'on aime! Ma plaie est si vive, mon ame est si malade, ma machine est si souffrante, que, ne fussiez-vous susceptible que du sentiment de pitié, je suis sûre que vous seriez près de moi, et que vous desireriez de faire pénétrer jusqu'à mon cœur le baume de la sensibilité et de la consolation. A demain, mon ami : car votre lettre me touchera et j'aurai besoin d'y répondre.

Jeudi, après la poste.

Eh bien! je n'ai point eu de lettre, et cela me surprend bien moins que cela ne m'afflige : il est si simple, quand on jouit, d'oublier ce qui souffre, que je me garderai bien de vous faire un reproche de ce qui n'est qu'une suite bien naturelle de la disposition de votre ame dans le lieu où vous êtes. Vous avez vu le chevalier : il vous aura dit de mes nouvelles. Je n'étois pas bien le jour qu'il est venu, j'avois eu une attaque de convulsion pareille à celle dont vous avez été témoin, et

j'avois pleuré une partie de la nuit. Je ne me suis pas endormie celle-ci ; je souffrois trop. Je suis mieux : je ne me sens que de la foiblesse et de l'abattement; j'ai eu hier une secousse violente. — J'ai eu une conversation, j'ai su des détails, j'ai revu une écriture, j'ai lu des mots auxquels je ne devois pas survivre. Ah ! mon sang, ma vie ne seroient qu'un foible prix pour un tel sentiment; voyez ce que je dois juger du vôtre. — L'abbé Morellet disoit ces jours passés, et dans l'innocence de son ame, que vous étiez fort amoureux de la petite comtesse de B....; que vous étiez très-occupé d'elle; que vous aviez le plus grand désir de lui plaire, etc., etc. Si cela n'est pas tout-à-fait vrai, cela est si vraisemblable, qu'il me semble que je n'aurois à me plaindre que de ce que vous ne m'avez pas mise dans la confidence. Je ne vous demande, pour vous acquitter avec moi, qu'une seule chose : c'est de me dire la vérité. Croyez qu'il n'y en a point, non qu'il n'y en a point que je ne puisse entendre. Je puis vous paroître foible, et assez pour vous faire croire qu'il faut me ménager, cela n'est pas vrai. Jamais, au contraire, je ne me suis senti plus de force. J'ai celle de souffrir, et je ne crains plus rien dans le monde, pas même ce que vous croyez devoir me faire le plus de mal. Adieu donc.

LETTRE XXXVI.

Onze heures du soir, [1774.]

Mon Dieu! que je vous ai peu vu, que je vous ai mal vu aujourd'hui, et qu'il m'est pénible de ne pas savoir où vous êtes dans ce moment! j'espère que c'est à Ris, et que vous reviendrez demain au soir. — On dit qu'on attend M. le comte de Broglie demain matin. Il est singulier que je sois amenée à m'occuper de son retour, à desirer qu'il soit plus prompt que ses amis même ne peuvent le desirer. Mon Dieu! comme un sentiment change et bouleverse tout! *Ce moi*, dont parle Fénélon, est encore une chimère : je sens positivement que je ne suis point *moi*. Je suis *vous;* et pour être vous, je n'ai aucun sacrifice à faire. Votre intérêt, vos affections, votre bonheur, vos plaisirs, ce sont là, mon ami, *le moi* qui m'est cher et qui m'est intime; tout le reste m'est étranger : vous seul dans l'univers pouvez m'occuper et m'attacher. Ma pensée, mon ame ne peuvent désormais être remplies que par vous et par des regrets déchirans. Oh! non, ce n'est point quand je vous compare à moi que je crains, que je m'afflige de n'être pas aimée. Hélas! c'est quand je pense comment je l'étois, et par qui je l'étois; mais c'étoit un bonheur inouï auquel je n'avois pas dû prétendre, et que vous voyez bien que je ne méritois pas. Oh! que mon ame souffre, que ces souvenirs sont douloureux! Mon ami, que deviendrai-je lorsque je ne vous verrai plus,

que je ne vous attendrai point! croyez-vous que je puisse vivre? Cette pensée me tue : dans dix jours!.... Mais dites-moi pourquoi il ne me faudroit aucun courage pour mourir, et pourquoi je n'ai pas la force de me dire qu'il y aura un jour, un moment où vous me direz un mot qui me fait frissonner. Mon ami, ne le prononcez jamais : il m'a porté malheur; ce mot affreux devoit être mon arrêt : si je l'entends jamais, je meurs. — Comment pouvez-vous me louer de vous aimer? Ah! le mérite, la vertu eussent été de résister à ce penchant, à cet attrait qui m'a portée vers vous long-temps avant que je pusse me défier de moi. Comment craindre, comment prévoir, lorsqu'on est garanti par un sentiment, par le malheur, et par le bien inestimable d'être aimé par une créature parfaite? Mon ami, voilà ce qui entouroit mon ame, ce qui la défendoit, lorsque vous y avez fait descendre le trouble du remords et la chaleur de la passion; et puis vous me louez de vous aimer! Ah! c'est un crime, et l'excès même ne me justifie pas. Mais je vais vous faire horreur : car je suis comme Pyrrhus, je m'abandonne au crime en criminelle. Oui, vous aimer ou cesser de vivre, je ne connois que cette vertu et cette loi dans la nature; et ce sentiment est si vrai, si involontaire et si fort, qu'en vérité vous ne me devez rien. Ah! que je suis loin d'exiger, de prétendre! Mon ami, soyez heureux, ayez du plaisir à être aimé, et vous voilà quitte. Je suis folle, je ne puis vous parler que de ce que je sens, et je voudrois vous dire ce que j'ai vu : c'est le chevalier, il m'a demandé de vos nouvelles, il m'a demandé si j'étois contente de vous; voyez quelle bonté! il voudroit que tous mes

amis m'aimassent autant que lui; le pourrez-vous jamais? Il est arrivé hier, et retourné ce soir. — Nous irons donc jeudi à Auteuil : soyez exact au rendez-vous chez moi à midi et demi. Venez, mon ami, venez; songez que j'aurois pu dîner avec vous demain, que j'aurois pu vous voir ce soir. Soyez bon, soyez généreux; donnez-moi tous les momens qui ne seront pas employés à votre plaisir et à vos affaires. Je veux, je dois venir après; si c'est trop demander, souffrez du moins que je le desire. Vous avez deviné à merveille ce matin : je voulois votre réponse, et point mon livre. Plût à Dieu qu'en renonçant à tous ceux qui ont été faits et qui le seront, je pusse m'assurer une lettre de vous tous les jours! C'est là ce que je voudrois lire; c'est vous que voudrois voir et entendre sans cesse. Mon ami, je vous aime.

LETTRE XXXVII.

[1774.]

J'ai quatre lettres à répondre : j'ai essayé d'écrire, cela m'est impossible. Je suis occupée de vous; je ne sais pas si je vous aime, mais je sens, et je sens trop que vous troublez, que vous agitez mon ame, et d'une manière pénible et douloureuse, lorsque je ne vous vois pas, ou que je ne suis pas soutenue par le plaisir et l'activité de vous attendre. Je vous ai dit, j'ai voulu vous

dire le charme qu'avoit pour moi votre présence; mais, mon ami, que les expressions sont foibles pour rendre ce que l'on sent fortement! l'esprit trouve des mots, l'ame auroit besoin de créer une langue nouvelle. Oui, certainement, j'ai plus de sensation qu'il n'y a de mots pour les rendre : comment, en effet, pourrai-je vous dire tout le bien et tout le mal que vous me faites? votre présence a un tel empire, une telle force qu'elle me donne une existence nouvelle, et ne me laisse pas même le souvenir de celle que j'avois avant que de vous voir. Je suis si animée, si pénétrée de l'impression que je reçois, que je ne puis plus être heureuse ou malheureuse que par vous. J'aime, je jouis, je crains, je souffre, sans qu'il entre jamais dans ces diverses dispositions ni souvenir du passé, ni prévoyance de l'avenir. Mon ami, dans le temps où l'on croyoit au sortilége, j'aurois expliqué tout ce que vous me faites éprouver, en disant que vous aviez le pouvoir de jeter sur moi un sort qui m'enlève à moi-même; mais si cela étoit, si vous aviez cette puissance, que je vous trouverois cruel de ne pas prolonger l'illusion qui me fait sentir, au moins quelques momens, que la vie peut être un bien! Oui, je vous dois de connoître, de goûter ce plaisir qui enivre l'ame, au point d'ôter tout sentiment de peine et de douleur. Mais voyez si je dois vous en rendre grace : le charme cesse au moment où vous me quittez, et en rentrant dans mon ame, je me trouve accablée de regret et de remords : la perte que j'ai faite, me déchire. J'étois aimée, et aimée à un degré où l'imagination ne peut pas atteindre. Tout ce que j'ai lu étoit foible et froid en comparaison du sentiment de M. de M....; il

remplissoit toute sa vie; jugez s'il a dû occuper la mienne. Ce regret suffiroit bien pour faire le malheur et le désespoir d'une ame sensible. Eh bien! je souffre plus cruellement encore par le remords qui pèse sur mon ame : je me vois coupable, je me trouve indigne du bonheur dont j'ai joui : j'ai manqué à l'homme le plus vertueux et le plus sensible; en un mot, j'ai manqué à moi-même, et j'ai perdu ma propre estime : jugez si j'ai le droit de prétendre à la vôtre; et si vous ne m'estimez pas, y a-t-il moyen de m'aveugler au point de croire que vous puissiez m'aimer? D'après cette connoissance de moi-même, et les réflexions qu'elle entraîne, croyez-vous qu'il puisse y avoir une créature plus malheureuse? Ah! mon ami, cette mobilité d'ame que vous me reprochez, et dont je conviens, ne me sert que lorsque je vous vois. C'est elle qui fait que toute ma vie n'est plus que dans un point : je vis en vous, et par vous; mais d'ailleurs savez-vous à quoi sert cette mobilité? à me faire éprouver dans une heure tous les genres de tourmens qui peuvent déchirer et abattre l'ame. Oui, cela est vrai : je sens quelquefois les angoisses, le découragement de la mort, et dans le même instant, les convulsions du désespoir. Cette mobilité est un secret de la nature pour faire vivre avec plus de force en un jour, que le commun des hommes n'a vécu en mourant à cent ans. Il est vrai que cette même mobilité, qui n'est qu'une malédiction de plus dans le malheur, est quelquefois la source de beaucoup de plaisirs dans une disposition calme : c'est peut-être même un moyen d'être aimable, parce que c'est une manière de faire jouir la vanité, et de flatter l'amour-propre. Cent fois j'ai

senti que je plaisois par l'impression que je recevois des agrémens et de l'esprit des personnes avec qui j'étois : et en général, je ne suis aimée que parce qu'on croit et qu'on voit qu'on me fait effet; ce n'est jamais par celui que l'on reçoit. Cela prouve tout à la fois, et l'insuffisance de mon esprit et l'activité de mon ame, et il n'y a dans cette remarque ni vanité, ni modestie, c'est la vérité. Mon ami, je veux vous dire le secret de mon cœur, sur le peu d'impression que vous prétendiez que me faisoit l'idée d'une séparation de quatre mois; voici ce que je m'en promettois : d'être rendue toute entière à ma douleur, et au dégoût invincible que je me sens pour la vie. Je croyois que, lorsque mon ame ne flotteroit plus entre l'espérance et le plaisir de vous voir, de vous avoir vu, elle auroit plus de force qu'il n'en faut pour me délivrer d'une vie qui ne me présenteroit plus que des regrets et des remords. Voilà, je vous le jure, la pensée qui m'occupe depuis près de deux mois; et ce besoin actif et profond d'être délivrée de mes maux m'a soutenue et me défend encore contre le chagrin que me feroit éprouver votre absence. Ne concluez point de là que je veuille vous prouver que je vous aime avec beaucoup de passion : non, mon ami; cela prouve seulement que je tiens vivement à mon plaisir, et qu'il me donne la force de souffrir. Je vous l'ai déjà dit, ces mots sont gravés dans mon cœur, et ils prononcent mon arrêt : *vous aimer*, *vous voir*, *ou cesser d'exister*. Après cela, dites tout le mal que vous voudrez de ma sensibilité : jamais je n'ai cherché à combattre la mauvaise opinion que vous aviez de moi; je ne vous trouve ni sévère, ni injuste.

Vous seul, dans la nature, êtes en droit de me mésestimer, et de douter de la force et de la vérité de la passion qui m'a animée pendant cinq ans.

LETTRE XXXVIII.

Quatre heures, [1774.]

Je vous quittai hier au soir, parce que je croyois vous fatiguer en vous parlant aussi long-temps de moi. Vous m'étiez tellement présent que je souffrois de ce que vous ne m'interrompiez pas; mais écoutez-moi aujourd'hui : c'est de vous que j'ai à vous parler; mais avant tout, croyez, je vous prie, que ce ne sont point des reproches que je veux vous faire : je ne crois pas en avoir le droit, et je serois désolée de vous déplaire. L'intérêt que je vous porte, me fait souffrir de mille choses qui ne sont d'aucun prix pour vous : il faut aimer pour être averti du mal qu'on fait à ce qui nous aime : l'esprit ne donne point la délicatesse dont il faut user avec une ame malade et malheureuse; mais les exordes sont ennuyeux; venons au fait. Mon ami, vous vouliez me faire un secret de votre voyage; si c'est un bon motif qui en est l'objet, pourquoi craignez-vous de me le dire? et si ce voyage doit offenser mon cœur, pourquoi le faites-vous? si vous ne me devez pas de m'aimer, vous vous devez à vous-même d'être délicat et de ne pas me tromper. Jamais vous n'avez avec moi l'abandon de la confiance : il

semble que ce que vous me dites, vous échappe, et qu'à peine vous y consentez. Vous êtes parti hier, et je n'ai pas pu savoir où vous alliez; je ne sais pas où vous êtes : je suis dans l'ignorance de vous, de vos actions. Mon ami, est-ce là le procédé de l'amitié la plus commune? et croyez-vous que je puisse penser sans douleur que, de votre plein gré, vous serez douze jours sans entendre parler de moi? et croyez-vous aussi que je n'aie pas été sensiblement affligée de ce qu'en pensant me quitter, vous n'ayez pas voulu me donner la dernière soirée que vous deviez passer à Paris? Si vous m'aimiez, vous auriez vu le mal que vous me fîtes lorsque vous dîtes samedi au soir que le lendemain vous iriez chez madame d'Arcambal. Je ne trouvai pas un mot à répliquer, mais je souffris.

LETTRE XXXIX.

Onze heures du soir, [1774.]

Je n'ai point eu de vos nouvelles; je n'en espérois guère, et cependant j'en attendois. Ah, mon Dieu! comment pouvez-vous dire que la douleur n'est plus dans mon ame? J'en mourois hier : j'ai eu un accès de désespoir qui m'a donné des convulsions qui ont duré quatre heures. Mon ami, s'il faut vous dire ce que je crois, ce qui est vrai, c'est que, lorsque je vous vois, je vous aime à la folie, et au point de croire que je n'ai jamais

BIBLIOTHECA

mieux aimé; mais j'ai besoin de vous pour vous aimer : tout le reste de ma vie est employé à me souvenir, à regretter et à pleurer. Oui, partez, dites-moi que vous en aimez une autre; je le desire, je le veux : j'ai un mal si profond, si déchirant que je n'espère plus de soulagement que de la mort. Celui que vous m'apportez, a l'effet de l'opium : il suspend mes maux, mais il ne les guérit point; au contraire, j'en suis plus foible et plus sensible. Vous avez raison, je ne suis plus capable d'aimer : je ne sais plus que souffrir. J'avois espéré en vous, je m'y étois abandonnée, je croyois que le plaisir de vous aimer calmeroit mon malheur. Hélas! vainement je le fuis : il me rappelle sans cesse, il m'entraîne et il ne me présente plus qu'une ressource. Ah! ne me parlez pas de celle que je trouve dans la société : elle n'est plus pour moi qu'une contrainte insupportable; et si je pouvois déterminer M. d'Alembert à ne pas être avec moi, ma porte seroit fermée. Comment pouvez-vous croire que les productions de l'esprit auront plus d'empire sur moi que le charme, que les consolations de l'amitié? J'ai les plus dignes amis, les plus sensibles, les plus vertueux. Chacun, à sa manière et selon son accent, voudroit arriver jusqu'à mon ame; je suis pénétrée de tant de bontés, mais je reste malheureuse : vous seul, mon ami, pouvez me faire connoître le bonheur. Hélas! il me retient à la vie en invoquant la mort! Mais pourquoi avez-vous mis quelque prix à être aimé de moi? vous n'en aviez pas besoin; vous saviez bien que vous ne pouviez pas me répondre. Vous seriez-vous fait un jeu de mon désespoir? Remplissez donc mon ame, ou ne la tourmentez plus : faites que je vous aime

toujours, ou que je ne vous aie jamais aimé : enfin faites l'impossible, calmez-moi ou je meurs.

Dans ce moment-ci que faites-vous? Vous portez le trouble dans une ame que le temps avoit calmée, vous m'abandonnez à ma douleur. Ah! si vous étiez sensible, vous seriez à plaindre, mon ami : vous connoîtriez le remords; mais au moins si votre cœur ne peut pas se fixer, livrez-vous à votre talent, occupez-vous, travaillez de suite : car si vous continuez cette vie dissipée, agitée, j'ai peur que vous ne soyez réduit à dire un jour : *le besoin de la gloire a fatigué mon ame.*

Samedi au soir.

Ce n'est que ce matin que j'ai eu de vos nouvelles, et je ne sais par où, ni comment elles sont venues; ce n'est pas par la poste. Jugez-moi folle si vous voulez; croyez-moi injuste, enfin tout ce qu'il vous plaira : mais cela ne m'empêchera pas de vous dire que je ne crois pas avoir, de ma vie, reçu une impression plus sensible, plus flétrissante que celle que m'a faite votre lettre. Et avec la même vérité, je vous dirai que l'espèce de mal que vous m'avez fait, ne mérite guère d'intérêt, parce que je crois que c'est mon amour-propre qui a souffert, mais d'une manière qui m'est tout-à-fait nouvelle. Je me suis sentie si accablée d'avoir pu donner à quelqu'un le droit de me dire ce que je lisois, et de me le dire avec tant de naturel, que j'en devois conclure qu'il n'avoit fait que verser son ame en me parlant, et sans même se douter qu'il m'offensoit. Oh! que vous avez

bien vengé M. de M...! que vous me punissez cruellement du délire, de l'égarement qui m'ont entraînée vers vous ! que je les déteste ! Je n'entrerai dans aucun détail ; vous n'avez ni assez de bonté, ni assez de sensibilité pour que mon ame puisse se soumettre à la plainte : mon cœur, mon amour-propre, tout ce qui m'anime, tout ce qui me fait sentir, penser, respirer, en un mot, tout ce qui est en moi, est révolté, blessé et offensé pour jamais. Vous m'avez rendu assez de force, non pour supporter mon malheur (il me paroît plus grand et plus accablant que jamais), mais pour m'assurer de ne pouvoir plus être tourmentée, ni malheureuse par vous. Jugez, et de l'excès de mon crime et de la grandeur de ma perte : je sens, et ma douleur ne me trompe point, que si M. de M.... vivoit, et qu'il eût pu lire votre lettre, il m'auroit pardonné, il m'auroit consolée, et il vous en auroit haï. Ah, mon Dieu ! laissez-moi mes regrets : ils me sont mille fois plus chers que ce que vous appelez votre sentiment ; il m'est affreux ; son expression est du mépris, et mon ame le repousse avec tant d'horreur, que cela seul me répond qu'elle est encore digne de la vertu. Dussiez-vous croire que vous ne m'avez fait que justice, j'aime mieux vous laisser cette opinion, que d'entrer en explication. C'en est donc fait ; soyez avec moi comme vous pourrez, comme vous voudrez : pour moi, à l'avenir (s'il y a un avenir pour moi), je serai avec vous comme j'aurois dû toujours être ; et si vous ne laissiez point de remords dans mon ame, j'espérerois bien vous oublier. Je le sens, les plaies de l'amour-propre refroidissent l'ame. Je ne sais pourquoi je vous ai laissé lire tout ce que je vous avois

écrit avant que de recevoir votre lettre : vous y verrez toute ma faiblesse, mais vous n'y aurez pas vu tout mon malheur ; je n'espérois rien de vous, je ne voulois pas être consolée. Pourquoi donc me plaindre? Ah, pourquoi? parce qu'un malade qui est condamné, attend encore son médecin, parce que ses yeux se lèvent encore sur les siens pour y chercher de l'espérance, parce que le dernier mouvement de la douleur est la plainte, parce que le dernier accent de l'ame est un cri ; voilà l'explication de mon inconséquence, de ma folie, de ma foiblesse. Oh ! que j'en suis punie !

LETTRE XL.

Onze heures. [1774.]

Ayez assez de délicatesse pour cesser de me persécuter. Je n'ai qu'une volonté, je n'ai qu'un besoin : c'est de ne vous plus voir en particulier. Je ne puis rien pour votre bonheur, je ne sais rien pour votre consolation : laissez-moi donc, et ne vous plaisez plus à faire le tourment de ma vie. Je ne vous fais point de reproches; vous souffrez, je vous plains, et je ne vous parlerai plus de mes maux. Mais, au nom de ce qui a encore quelque empire sur votre ame, au nom de l'honneur, au nom de la vertu, laissez-moi, ne comptez plus sur moi. Si je puis me calmer, je vivrai; mais si vous continuez, vous aurez bientôt à vous reprocher de m'avoir rendu la

force du désespoir. Épargnez-moi le chagrin et l'embarras de vous faire exclure à ma porte dans les heures où je suis seule. Je vous demande, et c'est pour la dernière fois, de ne venir chez moi que depuis cinq heures jusqu'à neuf. Si madame de*** pouvoit lire dans mon ame, je vous assure qu'elle ne me haïroit pas : tout au plus, j'aurois mis quelques regrets dans la sienne; mais elle et vous m'avez fait éprouver les tourmens des damnés, le repentir, la haine, la jalousie, le remords, le mépris de moi, et quelquefois aussi de vous-même; enfin, que vous dirai-je? Tout le malheur de la passion et jamais ce qui peut faire le bonheur d'une ame honnête et sensible, voilà ce que je vous dois, mais je vous pardonne. Si je tenois à la vie, je sens que je ne serois pas si généreuse : je vous vouerois une haine implacable; mais bientôt, je ne tiendrai pas plus à vous qu'à la vie, et je veux employer ma sensibilité, mon ame et tout ce qui me reste de vie, à aimer, à adorer la seule créature qui ait rempli mon ame, et à qui j'ai dû plus de bonheur et de plaisir, que presque tout ce qui a paru sur la terre n'en a senti, ni pu imaginer; et c'est vous qui m'avez rendu coupable envers cet homme! cette pensée soulève mon ame, je m'en détourne. Je voudrois me calmer, et, si je ne le puis, mourir. Je vous le répète encore, et c'est le dernier cri de de mon ame vers vous : par pitié, laissez-moi; sinon, vous connoîtrez le remords.

LETTRE XLI.

(1774.)

Cela seroit bien doux, bien aimable, si cela disoit que je vais vous voir; mais ce doute détruit l'impression sensible que j'aimerois tant à recevoir de ce que vous me dites. Mon Dieu! que vous troublez ma vie! vous me faites éprouver dans l'espace d'un jour les dispositions les plus contraires : je suis à-la-fois entraînée par le mouvement le plus passionné, et puis glacée par l'idée que vous ne me répondez pas. Alors cette réflexion me donne de l'humeur contre moi, et pour retrouver un peu de calme, je m'abandonne au souvenir déchirant de ce que j'ai perdu. Bientôt après, mon ame se pénètre d'un sentiment plus doux, et je suis en état de m'occuper des momens de bonheur que j'ai goûtés en aimant. Toutes ces pensées qui devroient m'éloigner de vous, m'en rapprochent bien vite. Je sens que je vous aime, et assez pour ne pouvoir espérer de repos que dans la mort. C'est mon seul appui, le seul secours que j'attends, et dont je sens le besoin dans presque tous les instans de ma vie. Mon ami, vous avez mis du baume sur la petite plaie que je me suis faite hier au soir, puisque vous en avez remarqué le moment : cela prouveroit la vérité de ce que disoit M. d'Alembert, qu'il y a telle circonstance où la douleur n'est point douleur. — Oui, vous aurez avant minuit l'Eloge; je vais renvoyer chez l'archevêque de

Toulouse. Bonjour. Encore une fois, mon ami, c'est vous qui faites ma tristesse, mon silence, mon malheur; en un mot, c'est vous qui animez mon ame. et c'est elle qui m'entraîne. Je n'ose pas vous dire à quel point je vous aime.

LETTRE XLII.

Dix heures, [1774.]

Vous ne vous souciez pas de me trouver encore aujourd'hui; mais je vous suis assez indifférente pour ne pas craindre de troubler les intérêts qui vous agitent. Ecoutez-moi donc, et faisons l'un avec l'autre ce que proposa madame de Montespan à madame de Maintenon. Etant forcée de faire un voyage assez long avec elle tête à tête : *Madame,* lui dit-elle, *oublions nos haines, nos querelles, et soyons l'une à l'autre de bonne compagnie,* etc. etc. Eh bien! je vous dis : « Oublions nos mécontentemens mutuels, et soyez assez facile pour m'apporter ce que je vous ai demandé ». Oui, c'est moi qui vous parle, et je ne suis pas folle : au moins, à cet égard, ma folie est d'un genre moins sec et plus malheureux. Bonsoir. Vous étiez presque triste tantôt; j'en étois fâchée, sans me le reprocher : car, comme vous savez, *il faut se croire aimé pour se croire infidèle.* Le chevalier m'a expliqué votre tristesse, et je vous ai plaint du fond de mon cœur. Ne me refusez pas ce que je vous

demande; je vous promets en *récompense* ce mauvais synonyme de *pleurs* et de *larmes :* il est mauvais, mais il est d'une sensibilité qui fera couler les larmes de ce que j'aime; et il feroit pleurer d'ennui un homme d'esprit et de goût : mais aussi ce ne sont pas ces gens-là à qui j'ouvre mon ame. Bonsoir. Où êtes-vous? à coup sûr vous êtes bien : vous êtes gai, animé, intéressé, et tout entier à ce que vous voyez; voilà ce que nous appelons être aimable par excellence. — *Tancrède....!* oh! cela est bien beau! il y a des vers qui retentissent jusqu'au fond de l'ame; mais rien n'est au ton d'une ame active, souffrante et agitée : elle doit vivre sur elle-même. Adieu donc.

LETTRE XLIII.

Onze heures du soir. [1774.]

Je viens de m'occuper de vous, de vos *intérêts* avec M. d'Alembert; et il me passe par la tête de vous faire une proposition folle; et c'est précisément à cause de cela que je ne désespère pas que vous l'acceptiez. Venez demain passer la journée avec moi à la campagne; vous comblerez de plaisir madame L....; et ce n'est pas là une manière de parler. Si vous êtes engagé le soir, nous reviendrons d'assez bonne heure pour que vous ne manquiez ni à votre plaisir, ni à celui de ceux qui vous attendroient. Enfin, voyez si vous pouvez vous arracher à vos affaires, à vos soins,

à votre dissipation, à vos rendez-vous, à l'opéra, aux visites, au vague, au vide, en un mot, à cette multitude de choses importantes auxquelles vous consacrez votre vie. Sur-tout (et sans doute cette recommandation est inutile et présomptueuse) ne me faites point de sacrifice : c'est moi, au contraire, qui suis prête à vous les faire tous. Si vous me refusez, je vous réponds de n'en être ni étonnée, ni fâchée : il est tout simple qu'à la veille d'un départ, tous vos momens soient engagés. Mais au moins ne perdez donc pas tous ceux que vous vouliez bien me destiner : employez-les; je vous rends votre soirée de demain : je me coucherai en arrivant. Mercredi j'ai promis de passer la soirée au Ménil-Montant, et si je ne suis pas trop souffrante, j'irai. J'ai envoyé m'excuser cet après-dîner, parce que je souffrois beaucoup : car vous croyez bien que je ne pouvois pas avoir l'espérance de vous voir. Il est bien honnête à vous de m'avoir donné quelques momens ; je ne m'en étois pas flattée : je vous en rends mille graces, et c'est du fond de mon cœur, je vous l'assure. Si vous me sacrifiez votre journée de demain, il faut être chez moi avant midi; si, au contraire, c'est moi qui vous la donne, ne venez point du tout : je me lève tard; je serai pressée de m' habiller, et vous ne me feriez sentir que le regret de ne pouvoir causer avec vous. Mais mercredi je serai plus heureuse, puisque vous ne partez pas. Réponse, je vous en prie.

LETTRE XLIV.

[1774.]

Je suis désolée : ce n'est pas de ce que vous êtes enrhumé, mais de ce que vous ferez si bien, que ce rhume deviendra une maladie. Vous devriez garder votre lit tout le jour, et vous vous proposez déjà de sortir! en grace, mon ami, buvez, soyez tout à fait dans votre lit, sans y lire, ni écrire. Je me reproche le mot que vous m'avez écrit, et avant que vous ayez écrit, répondu et répliqué à toutes *ces Dames*, vous ne serez pas un moment en repos. Je vous attendois depuis neuf heures; il y avoit de l'eau d'orge, de guimauve, de l'orgeat, pour vous faire prendre par force *une bavaroise;* voilà comme cela s'appelle, et non pas de la soupe. Mon Dieu! que je voudrois être à côté de votre lit! je vous soignerois : jamais garde n'auroit eu tant de zèle et d'affection. — Mon ami, ne sortez pas, laissez croire que vous êtes parti, et peut-être qu'avec ce ménagement, vous serez assez bien pour partir demain matin. Assurément vous ne voyagerez pas la nuit, ce seroit de la folie : en allant coucher à Orléans, vous ne serez pas fatigué. Vous ne me dites pas si vous avez de la fièvre dans ce moment-ci. J'enverrai savoir de vos nouvelles à une heure; en grace, mon ami, ne sortez point : je saurai de vos nouvelles plusieurs fois dans la journée; et pour cela, je vais dîner chez moi : je ne sortirai qu'à neuf heures du soir.

Mon ami, j'exige de vous que vous passiez la soirée dans votre lit; je vous assure que si vous n'y prenez garde, vous ferez de ceci une fluxion de poitrine. Mais sans doute vous avez écrit à M. votre père : s'il vous connoît bien, il sera moins inquiet, parce qu'il ne comptera pas sur votre exactitude. Voyez combien je suis dure, et quel moment je prends pour vous accabler! oui, en vérité, vous avez tort d'être malade. Et bien, si vous étiez parti hier, mon inquiétude auroit-elle été fondée? Mon ami, buvez, mais quoi? je crains que ces eaux n'aient trop d'activité; de la guimauve, ou de l'eau d'orge. Si vous venez chez moi, vous en aurez de toute prête, mais ne venez pas, non, ne venez pas. Ménagez-vous pour ce qui vous aime avec tant de tendresse.

LETTRE XLV.

Huit heures et demie, [1774.]

Mon ami, je vous aime : je le sens dans ce moment d'une manière douloureuse. Votre rhume, votre poitrine font mal à mon ame; je crains; et cet affreux sentiment a été si souvent justifié que je ne saurois me calmer : si vous partez ce soir, vous ne dormirez point, cela vous échauffera. Ah, mon Dieu! que ne puis-je souffrir tout ce que je crains que vous ne souffriez! Mon ami, en changeant de chevaux à Orléans, dites-moi comment vous êtes, dites-moi si votre poitrine

est déchirée. Ma tendresse, mon intérêt ne vous laissent pas libre de négliger votre santé. Je meurs de regret en pensant que je ne vous verrai pas, que je n'ai plus de moyens de me rassurer. Je ne vous verrai pas, je ne saurai rien de vous. Ah! qu'il étoit doux de vous aimer hier, et qu'il est cruel de vous aimer aujourd'hui, demain et toujours! Mon ami, pardonnez-moi ma foiblesse : voyez si ma superstition ne peut pas s'excuser; c'est le *vendredi* 7 août 1772 que M. de M... est parti de Paris ; c'est le *vendredi* 6 mai de cette année qu'il est parti de Madrid, et c'est le *vendredi* 27 mai que je l'ai perdu pour jamais. Voyez si cet horrible mot ne doit pas porter l'effroi dans mon ame, quand il se joint à l'idée de ce que j'aime plus que la vie, plus que le bonheur, plus enfin que je n'ai de mots pour l'exprimer. Mon ami, si par quelque hasard, vous ne partiez que samedi, je veux vous voir demain. Quel horrible projet j'avois conçu, de ne pas vous voir! cela seroit impossible ; vous le savez bien. Vous savez bien que, quand je vous hais, c'est que je vous aime à un degré de passion qui égare ma raison. Adieu, adieu, mon ami : jamais vous ne fûtes aimé, ni chéri avec autant de tendresse. Conservez-vous: pensez que c'est me sauver la vie, que de ménager votre poitrine. *Demain!* cette pensée m'est affreuse. Oui, je vous aime, mille fois plus que je ne sais le dire.

LETTRE XLVI.

Jeudi au soir, 25 août 1774.

Oui, mon ami, ce qui a le plus de force et de pouvoir dans la nature, c'est assurément la passion : elle vient de m'imposer une privation, et elle me la fait supporter avec mille fois plus de courage que ne pouvoient jamais inspirer la raison et la vertu ; mais cette passion est un tyran absolu, elle ne fait aussi que des esclaves qui tour à tour haïssent et chérissent leur chaîne, et qui n'ont jamais la force de la briser. Elle me commande aujourd'hui une conduite absolument contraire à celle que je me suis prescrite depuis quinze jours. Je reconnais mon inconséquence, j'en suis confuse, mais je cède au besoin de mon cœur. Je trouve de la douceur à être foible, et dussiez-vous en abuser, mon ami, je vous aimerai et je vous le dirai, quelquefois avec plaisir, plus souvent avec douleur lorsque je croirai que vous ne me répondez pas. Ecoutez tout ce que j'ai souffert depuis que vous m'avez quittée. Une heure après votre départ, j'appris que vous m'aviez caché que madame de *** étoit partie la veille. Alors je crus que vous n'aviez retardé le vôtre que pour elle. Vous ne m'aviez pas vue la veille, et je crus que c'est parce que vous aviez été trop affligé de vos adieux, pour me voir le moment d'après ; enfin, que vous dirai-je ? je vous jugeai avec une passion dont le vrai caractère est de ne jamais voir les objets tels qu'ils

sont. Je vis donc, et je crus tout ce qui pouvoit m'affliger davantage : j'étois trompée, vous étiez coupable, vous veniez dans le moment même d'abuser de ma tendresse : cette pensée soulevoit mon ame, irritoit mon amour-propre : je me sentois au comble du malheur, je ne pouvois plus vous aimer : j'abhorrois les momens de consolation et de plaisir que je vous devois. Vous m'aviez enlevée à la mort; la seule ressource, le seul appui que je m'étois promis, lorsque j'avois tremblé pour les jours de M. de M... Vous m'aviez fait survivre à un malheur affreux, vous remplissiez mon ame de remords, vous me faisiez éprouver un plus grand mal encore, celui de vous haïr; oui, mon ami, vous haïr. J'ai été plus de huit jours animée par cet horrible sentiment; cependant je reçus votre lettre de Chartres. Le besoin de savoir comment vous vous portiez, me fit manquer à la résolution que j'avois prise de ne plus ouvrir vos lettres. Vous me disiez que vous vous portiez bien; vous m'appreniez que vous aviez, malgré ma volonté, quelques-unes de mes lettres, et vous citiez un vers de *Zaïre*, qui sembloit braver mon malheur; et puis, ce qu'il y avoit de sensible, les regrets exprimés dans cette lettre me parurent vagues, et plus faits pour épancher votre ame que pour toucher la mienne; en un mot, je fis du poison de tout ce que vous me disiez, et je formai plus que jamais le projet de ne vous pas aimer, et de ne plus ouvrir vos lettres. Je l'ai tenue cette résolution qui a déchiré mon cœur, qui m'a rendue malade. Depuis votre départ, je suis changée et abattue comme si j'avois eu une grande maladie. Eh! en effet, cette fièvre de l'ame qui va jusqu'au délire, est une cruelle

maladie : il n'y a point de corps assez robuste pour résister à une telle souffrance. Mon ami, plaignez-moi; vous m'avez fait mal. Je ne reçus votre lettre de Rochambeau que samedi : je ne l'ouvris pas, et en la mettant dans mon portefeuille j'eus un violent battement de cœur; mais je me commandai d'être forte, et je le fus. Ah! combien il m'en a coûté pour garder cette lettre! combien de fois j'ai lu l'adresse! combien de temps je l'ai eue dans mes mains! la nuit même j'avois besoin de la toucher : dans l'excès de ma foiblesse, je me disois que j'étois forte, que je résistois au plus grand bien, au plus grand plaisir, et voyez quel genre de folie! je vous aimois avec plus d'activité que jamais; rien, pendant six jours, n'a pu me distraire de cette lettre cachetée : si je l'avois ouverte au moment où je l'avois reçue, l'impression n'auroit été ni si vive, ni si profonde. Enfin, enfin hier, abîmée de tristesse, ne voyant point arriver de lettres de Chanteloup, d'où vous m'aviez promis de m'écrire, je fus frappée de l'idée que vous étiez peut-être malade à Rochambeau; et sans savoir ce que je faisois, ni à quoi je cédois, votre lettre étoit lue, relue, mouillée de mes larmes, avant que j'eusse pensé que je ne devois pas la lire. Ah! mon ami, combien j'aurois perdu! j'adore votre sensibilité. Ce que vous dites de Bordeaux, fait saigner une plaie qui n'étoit pas fermée, qui ne le sera jamais. Non, ma vie ne sera pas assez longue pour regretter et pour chérir l'homme le plus sensible et le plus vertueux qui exista jamais. Quelle affreuse pensée! J'ai troublé ses derniers jours; en craignant d'avoir à se plaindre de moi, il exposoit sa vie pour moi, et son dernier mouvement a été

une action de tendresse et de passion. Je ne sais si je retrouverai jamais la force de relire ses derniers mots; si je ne vous avois aimé, mon ami, ils auroient suffi pour me tuer. J'en frémis encore; je les vois, et c'est vous qui m'avez rendue coupable; c'est vous qui faites que je vis; c'est vous qui portez le trouble dans mon ame; c'est vous enfin que j'aime, que je hais, et qui déchirez et charmez tour à tour un cœur qui est tout *à vous*. Mon Dieu! ne craignez pas d'être triste avec moi : c'est mon ton, c'est mon existence que la tristesse; vous seul, oui, vous seul, avez le pouvoir de changer ma disposition : votre présence ne me laisse ni souvenir, ni douleur; j'ai éprouvé que vous faisiez diversion aux maux physiques. Je vous aime, et toutes mes facultés sont employées et charmées, lorsque je vous vois.

Vendredi matin.

Mon ami, je fus interrompue hier. Il y a tant de nouvelles, tant de mouvement, tant de joie, qu'on ne sait lequel entendre; je voudrois être bien aise, et cela m'est impossible. Il y a quelques mois que j'aurois été transportée et du bien qu'il y a à espérer, et du mal dont on est délivré : actuellement je ne suis, que par la pensée et par la réflexion, au ton de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Vous savez que M. Turgot est contrôleur général, il est entré dans le conseil; M. Dangevillers a les bâtimens; M. de Miromesnil est garde des sceaux; M. le chancelier est exilé en Normandie; M. de Sartine a la marine, et l'on dit que ce

n'est qu'en attendant le département de M. de la Vrillière ; M. Lenoir est lieutenant de police; M. de Fitzjames ne va pas en Bretagne : c'est M. le duc de Penthièvre qui va tenir les Etats avec M. de Fourqueux. Mais en vérité, me voilà aussi piquante que M. Marin, à qui on ôte la gazette pour la donner à un abbé Aubert, qui a fait de mauvaises fables. Pour n'y plus revenir, il faut ajouter que le baron de Breteuil va à Vienne, et M. de la Vauguyon à Naples. — A présent passons aux nouvelles de société. M. d'Alembert a eu hier le plus grand succès à l'Académie. Je n'en ai pas été témoin, j'étois trop souffrante : je n'ai tout juste de force que ce qu'il en faut pour être sur mon fauteuil. Il a lu l'Eloge de Despréaux, et des anecdotes sur Fénelon, qu'on dit ravissantes. Je n'ai pas voulu les entendre ces jours passés : je n'avois dans la tête que la lettre que je ne lisois pas; il faut du calme pour écouter, aussi, j'écoute bien peu. Mon ami, on imprime une vie de Catinat : l'auteur est un M. Turpin, qui a fait la vie du grand Condé. M. d'Alembert a lu cette vie, et selon ce qu'il dit, cela n'ôtera ni le piquant, ni le mérite de votre éloge; cependant, dès qu'elle paroîtra, je vous l'enverrai. J'ai vu, j'ai beaucoup vu madame de Boufflers depuis votre départ, et je vais bien humilier ou bien exalter votre vanité, en vous disant qu'elle ne vous a pas nommé. Si cela est naturel, cela est bien froid ; s'il y a du projet, cela est bien vif. Nous avons passé une soirée avec elle ; nous avons été à la foire ensemble, elle est venue chez moi; nous devons aller au catafalque. Mais ce qui n'est que pour moi, ce sont des ananas excellens, et une lettre de quatre pages sur les affaires

présentes, sur la gloire dont s'est couvert M. le prince de Conti, sur sa belle-fille; et puis, des louanges très-flatteuses pour moi. Enfin je vous ferai mourir de jalousie quelque jour, en vous lisant tout cela; mais jusqu'alors, vous allez tant faire de coquetteries, tant plaire, tant séduire, que tous mes succès ne seront plus rien, et qu'il faudra redevenir *Gros-Jean comme devant.* Mais, mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit de Chanteloup? est-ce que déjà vous n'aviez plus rien à me dire? La poste part tous les jours, et puis qu'importe? La lettre reste à la poste, et l'on n'est pas un siècle privé du plaisir de parler à ce qui nous aime : car remarquez que je n'ose pas dire *à ce qu'on aime.* Si vous êtes arrivé mardi après le courrier de Bordeaux, il faudra attendre jusqu'à mercredi; et c'est me mettre dans les limbes, après m'avoir mise quinze jours en enfer.

Si vous recevez cette lettre à Bordeaux, comme je n'en doute pas, je me rétracte, et je vous demande d'aller voir ce consul : je saurai peut-être de nouveaux détails. Il vous parlera de la plus aimable, de la plus intéressante créature, que j'aurois dû aimer uniquement, et que je n'aurois jamais offensée, si, par une fatalité que je déteste, je pouvois échapper à quelque genre de malheur; il n'y en a point que je n'aie éprouvé. Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost, ni dans ceux de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation : la mienne

mériteroit d'être écrite par sa singularité. Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un écrit qui vous intéresseroit, si vous le trouviez dans un livre ; mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine. Ah! combien les hommes sont cruels! les tigres sont encore bons auprès d'eux. Je devois naturellement me dévouer à haïr, j'ai mal rempli ma destinée : j'ai beaucoup aimé et bien peu haï. Mon Dieu ! mon ami, j'ai cent ans ; cette vie qui paroît si uniforme, si monotone, a été en proie à tous les malheurs et en butte à toutes les vilaines passions qui animent les malhonnêtes gens. Mais où vais-je m'égarer?... toute entière à vous que j'aime, qui soutenez, qui défendez ma vie, pourquoi vais-je jeter les yeux sur tous les objets qui me l'ont fait détester? — Je ne fermerai ma lettre qu'après l'arrivée du facteur : que je serai comblée de plaisir s'il m'apporte une lettre de vous! Mais vous serez arrivé trop tard, vous ne faites rien à temps; ce que vous ne voyez pas, existe à peine pour vous. Enfin, vous êtes justement comme il faut être pour faire le tourment d'une ame sensible; et moi, je suis justement tout ce qu'il faut pour prouver que la folie n'exclut pas l'imbécillité. Figurez-vous que je vous parle comme si j'étois à samedi. J'attends le facteur qui n'arrivera que demain, et ce n'est pas votre faute, mon ami : ce n'est pas la mienne non plus, si ma tête est troublée, si le besoin que j'ai d'être consolée, me fait perdre l'ordre et la mesure du temps. Hélas! je ne sais s'il n'auroit pas mieux valu ne pas nous connoître, ne pas vous aimer : il y a trois mois que je serois

comme j'étois il y a cent ans; je ne souffrois point, je n'avois besoin, ni de vous, ni de vos lettres; mais n'êtes-vous pas assommé par la longueur de celle-ci? Mon ami, accoutumez-vous à cette importunité.

LETTRE XLVII.

Samedi au soir, 27 août 1774.

Mon ami, je n'ai point eu de nos nouvelles. Je m'étois dit cent fois : il sera arrivé trop tard; il n'aura pas songé au prix d'une heure pour moi. Cela fait la différence de quatre jours; me voilà donc renvoyée à mercredi. Eh bien! le soin que j'aie eu de ne pas appuyer mon ame sur cette espérance, ne m'a servi à rien : le courrier est arrivé; j'ai eu trois lettres, que je ne pouvois pas lire, parce que la vôtre me manquoit. Mon Dieu! vous n'êtes ni assez heureux, ni assez malheureux pour éprouver un pareil sentiment. Mon ami, si je n'ai pas de vos nouvelles mercredi, je ne vous écris plus. Vous avez déjà un tort : vous en aurez mille; mais je vous déclare que je ne vous en pardonnerai point, et que je ne vous en aimerai pas moins. Vous voyez bien que je vous dis là l'impossible : la logique du cœur est absurde. Au nom de Dieu! faites que je ne raisonne jamais plus juste. — Que vous manquez bien dans ce moment-ci! l'ivresse est générale, mon ami. Il y a cette différence entre ma disposition et

celle de tout ce que je vois, qu'ils sont transportés de joie du bonheur qu'ils espèrent, et que moi je ne fais que respirer du malheur dont nous sommes délivrés. Mon Dieu ! mon ame n'atteint pas à la joie : elle est remplie par des regrets et par des souvenirs déchirans; elle est animée par un sentiment qui la trouble, qui lui donne souvent des mouvemens violens, et qui ne lui promet que bien rarement du plaisir. Dans cet état, la joie publique ne se fait sentir que par la pensée et la réflexion, et les plaisirs raisonnables sont si modérés ! mes amis sont mécontens de ce qu'ils ne peuvent pas m'entraîner. J'en suis bien fâchée, leur dis-je; mais je n'ai plus la force d'être bien aise. Cependant je suis bien contente de ce que M. Turgot a déjà renvoyé un fripon, l'homme de l'affaire des bleds. Mon ami, je veux vous dire le compliment des poissardes au Roi, le jour de la Saint-Louis. « Sire, je venons faire compli-« ment à Votre Majesté de la *chasse* qu'elle a « faite hier; jamais votre grand-père n'en a fait « une si bonne ». — Le comte de C..... qui est à Montigny, m'a écrit trois pages remplies d'enthousiasme et de transport, c'est beaucoup. Qu'ils sont heureux! l'espérance les conserve jeunes. Hélas! qu'on est vieux quand on l'a perdue, ou qu'il n'en reste tout juste que pour échapper au désespoir! — Dites-moi donc si vous avez fait bien des vers; si vous vous accoutumez à vous *hâter lentement ;* si vous vous résoudrez à faire comme Racine, qui faisoit difficilement des vers. Mon ami, je vous impose le plaisir de lire, de relire tous les matins une scène de cette musique divine, et puis vous vous promenerez, vous ferez des vers; et avec le talent que la nature vous

a donné, de penser et de sentir fortement, je vous réponds que vous en ferez de très-beaux. Mais de quoi m'avisé-je? de conseiller, qui? un homme qui a un grand mépris pour mon goût, qui me croit assez bête, qui ne m'a jamais vue en mesure sur rien, et qui, en me jugeant ainsi, pourroit bien n'être qu'en mesure, et marquer autant de justesse que de justice. Adieu, mon ami. Si vous m'aimiez, je ne serois pas si modeste : je croirois n'avoir rien à envier dans la nature.

Je vous ai écrit hier un volume *à Bordeaux*. Ce mot m'est effroyable : il touche la corde sensible et douloureuse de mon ame. Adieu, adieu.

LETTRE XLVIII.

Ce lundi, 29 août 1774.

Vous savez que M. Turgot est contrôleur général; mais ce que vous ne savez pas, c'est la conversation qu'il a eue à ce sujet avec le Roi. Il avoit eu quelque peine à accepter le contrôle, quand M. de Maurepas le lui proposa de la part du Roi. Lorsqu'il alla remercier le Roi, le Roi lui dit : *Vous ne vouliez donc pas être contrôleur général? Sire*, lui dit M. Turgot, *j'avoue à Votre Majesté, que j'aurois préféré le ministère de la marine, parce que c'est une place plus sûre, et où j'étois plus certain de faire le bien; mais dans ce moment-ci, ce n'est pas au Roi que je me donne, c'est à l'honnête homme*. Le Roi lui prit les deux mains,

et lui dit : *Vous ne serez point trompé.* M. Turgot ajouta : *Sire, je dois représenter à V. M. la nécessité de l'économie dont elle doit la première donner l'exemple; M. l'abbé Terrai l'a sans doute déjà dit à Votre Majesté. Oui*, répondit le Roi, *il me l'a dit; mais il ne l'a pas dit comme vous.* Tout cela est comme si vous l'aviez entendu, parce que M. Turgot n'ajoute pas un mot à la vérité. Ce mouvement de l'ame de la part du Roi fait toute l'espérance de M. Turgot ; et je crois que vous en prendriez comme lui. M. de Vaines est nommé à la place de M. Leclerc ; mais il n'en aura pas le faste, point de jeu, point de valet-de-chambre, point d'audience, en un mot, la plus grande simplicité, c'est-à-dire, au ton de M. Turgot. Oui, je vous le répète, vous manquez bien ici : vous auriez partagé les transports de la joie universelle. On commence à avoir besoin de se taire pour se recueillir, et pour penser à tout le bien qu'on attend. Reste actuellement l'intérêt personnel qu'il faut bien compter pour quelque chose. — Le chevalier d'Aguesseau vient de contenter le mien, et de le choquer tout à la fois : il sait que vous avez été vingt-quatre heures à Chanteloup, que vous vous portiez bien, et que vous êtes arrivé à Bordeaux, le 22. D'après cela, il est tout simple que vos amis aient eu de vos nouvelles samedi 27. Je ne me plains point de la préférence que vous leur avez donnée ; mais, mon ami, il me seroit doux d'avoir à me louer de vous, et d'avoir à vous remercier d'un soin que j'aurois si bien senti, et dont mon ame avoit besoin ! Adieu. Voilà trois lettres en bien peu de temps. Si je n'en ai pas de vous mercredi, je crois que je pourrai me taire. Tous mes amis

m'ont demandé de vos nouvelles avec intérêt, M. d'Alembert surtout.

Je ne crois pas vous avoir dit le succès que le chevalier de Chatelux a eu dans un voyage de quatre jours qu'il vient de faire à Villers-Cotterets : il y a fait six lectures; il n'avoit que quatre pièces, mais il a répété la lecture de deux. Il croit que *les Prétentions* n'ont pas été senties; j'en ai grondé l'archevêque de Toulouse, qui étoit un des auditeurs. Si vous saviez comme il s'est justifié! c'est à faire mourir de rire. Le chevalier m'a raconté avec naïveté ses succès. J'en ai joui; mais je suis fâchée du mauvais visage qu'il a : je crois sa santé bien menacée. — M. Wattelet est assez malade de la poitrine : il est au lait d'ânesse. — Je suis fort souffrante ces jours-ci; mais c'est presque mon état habituel : la durée des maux ôte jusqu'à la consolation de s'en plaindre. Adieu, encore une fois. Est-ce que je ne vous aurois pas dit que j'ai entendu chanter *Millico?* c'est un italien. Jamais, non jamais, on n'a réuni la perfection du chant avec tant de sensibilité et d'expression. Quelles larmes il fait verser! quel trouble il porte dans l'ame! J'étois bouleversée : jamais rien ne m'a laissé une impression plus profonde, plus sensible, plus déchirante même; mais j'aurois voulu l'entendre jusqu'à en mourir. Oh, que cette mort eût été préférable à la vie!

LETTRE XLIX.

Jeudi 15 septembre 1774.

Peut-être ne lirez-vous jamais ce que je vais écrire; peut-être aussi le recevrez-vous incessamment : c'est, je crois, la réponse que j'attends samedi, qui me déterminera, soit à brûler, soit à vous envoyer cette lettre. Ecoutez-moi : il me semble que toutes les passions de mon ame se sont calmées : la voilà revenue, la voilà rendue à son premier et à son unique objet. Oui, mon ami, je ne m'abuse point : mes souvenirs, mes regrets même me sont plus chers, plus intimes et plus sacrés que le sentiment violent que j'ai eu pour vous, et que le désir que j'avois de vous le voir partager. Je me suis recueillie; je suis rentrée dans moi-même; je me suis jugée, et vous aussi : mais je n'ai prononcé que contre moi ; j'ai vu que je prétendois à l'impossible, à être aimée de vous. Par un bonheur inouï, et qui ne devoit jamais arriver, la créature la plus tendre, la plus parfaite et la plus charmante qui ait existé, m'avoit donné, abandonné son ame, sa pensée et toute son existence. Quelque indigne que je fusse du choix et du don qu'il m'avoit fait, j'en jouissois avec étonnement et transport. Quand je lui parlois de la distance immense que la nature avoit mise entre nous, j'affligeois son cœur; et bientôt il me persuadoit que tout étoit égal entre nous, puisque je l'aimois. Non jamais, la beauté, l'agrément, la jeunesse, la vertu, le mérite n'ont

pu être flattés et exaltés au degré où M. de M.... auroit pu faire jouir mon amour-propre; mais il voyoit mon ame : la passion qui la remplissoit rejetoit bien loin les jouissances de l'amour-propre. Je vous dis tout cela, mon ami, non par une foiblesse qui seroit trop bête et trop indigne des regrets qui déchirent mon cœur; mais c'est pour me justifier auprès de vous, oui, me justifier. Je vous ai aimé avec transport; mais cela n'a pas dû excuser auprès de vous le souhait que j'ai osé former de vous voir partager mon sentiment : cette prétention a dû vous paroître folle. Moi, fixer un homme de votre âge, qui joint à toutes les qualités aimables, les talens et l'esprit qui doivent le rendre l'objet des préferences de toutes les femmes qui ont le plus de droit à plaire, à séduire et à attacher ! Mon ami, je suis remplie de confusion, en pensant jusqu'à quel point vous avez dû croire mon amour-propre aveuglé et ma raison égarée. Oui, je m'en accuse avec douleur : le goût que vous m'inspiriez, le remords qui me tourmentoit, la passion qui animoit M. de M...., tout cela ensemble m'a conduite dans une erreur que j'abhorre : car, il faut vous l'avouer, j'ai pensé plus que cela encore; j'ai été persuadée que vous pouviez m'aimer; et cette persuasion si folle, si vaine, m'a entraînée dans l'abyme. Sans doute il est bien tard, trop tard de m'aviser de mon égarement. Je le déteste, et en me méprisant, je devrois vous haïr; en effet, vous aviez excité en moi cet horrible mouvement : je vous ai même écrit dans cette disposition; c'étoit le dernier effet et le dernier effort de la passion qui m'agitoit. Je suis loin de me faire un mérite du calme où je suis revenue :

c'est encore un bienfait de l'homme que j'adorois. Je ne vous expliquerai point tout ce qui s'est passé en moi depuis quinze jours; mais il suffit de vous dire que je ne me reconnois plus : ce n'est plus votre pensée qui m'occupe; et si le remords n'étoit pas à côté de ma douleur, je crois que vous seriez bien loin de moi; non que je cesse jamais d'avoir de l'amitié pour vous, et de l'intérêt pour votre bonheur : mais ce sera en moi un sentiment modéré qui pourra, si vous y répondez, me faire goûter quelques momens de douceur, sans jamais troubler ni tourmenter mon ame. Oh! de quelles horreurs elle a été remplie! il me paroît miraculeux de n'avoir pas succombé au désespoir où j'ai été réduite; mais cette secousse, en affaissant ma machine, a remonté mon ame : elle est restée sensible; mais elle est sans passion. Je ne connois plus ni la haine, ni la vengeance, ni..... Ah, mon Dieu! quel mot j'allois prononcer! il n'est plus lié dans ma pensée qu'au souvenir de M. de M.... Hélas! je lui devrai encore ce que mon cœur sentira de plus consolant et de plus doux, des regrets et des pleurs. Tous les détails que vous m'avez mandés ont été inondés de larmes; je vous en remercie : je vous devois une sensation que je préfère au plaisir qui ne viendroit pas de la pensée de M. de M..... — J'ai lu, j'ai relu vos lettres, celle de Bordeaux et celle du 8, de Montauban. Je vous plains sincèrement d'être agité et tourmenté sans en avoir une raison absolue; mais en même temps, les douleurs vagues ne sont que passagères; du moins je l'espère : car je désire de toute mon ame votre repos et votre bonheur. Je ne pouvois troubler ni l'un ni l'autre; mais votre délicatesse

vous faisoit peut-être souffrir du mal que vous m'aviez fait. Je vous le pardonne du fond de mon cœur : perdez-en le souvenir; ne m'en parlez jamais, et laissez-moi croire que vous m'avez trouvée encore plus malheureuse que coupable. Ah! vous n'êtes pas obligé de me croire, et j'ai perdu le droit de vous persuader; mais j'oserois presque dire comme *Jean-Jacques :* mon ame ne fut jamais faite pour l'avilissement. La passion la plus forte, la plus pure, l'a animée trop longtemps; celui qui en étoit l'objet étoit trop vertueux : il avoit l'ame trop grande, trop élevée pour qu'il eût voulu régner sur la mienne, si elle avoit été abjecte et méprisable. Sa prévention, sa passion pour moi m'élevoient jusqu'à lui. Mon Dieu! combien je suis tombée, combien je suis déchue! mais il l'a ignoré. Mon malheur est affreux; il l'auroit partagé. Il est mort pour moi. Je l'aurois fait vivre de douleur. « O mon ami! si dans « le séjour des morts vous pouvez m'entendre, « soyez sensible à ma douleur, à mon repentir. « J'ai été coupable, je vous ai offensé; mais mon « désespoir n'a-t-il pas expié mon crime? Je « vous ai perdu; je vis, oui, je vis ; n'est-ce donc « pas être assez punie » ? Pardonnez-moi le mouvement qui m'a entraînée vers l'objet que je voudrois suivre. Adieu. Si je reçois de vos nouvelles samedi, j'ajouterai un mot; mais je vous pardonne d'avance tout ce que vous pouvez m'avoir dit d'offensant, et je rétracte avec tout ce qui me reste de force et de raison, tout ce que je vous ai écrit dans les convulsions du désespoir. C'est aujourd'hui que je dépose dans vos mains ma profession de foi : je vous promets, je m'engage à ne plus rien exiger ni prétendre de vous.

Si vous me conservez de l'amitié, j'en jouirai avec paix et reconnoissance ; et si vous veniez à ne m'en pas trouver digne, je m'en affligerois sans vous trouver injuste. Adieu, mon *ami* : c'est l'amitié qui prononce ce nom ; il n'en est que plus cher à mon cœur, depuis qu'il ne peut plus le troubler.

Samedi, onze heures du soir.

Voila votre réponse : elle est telle que j'aurois pu la souhaiter, froide et modérée. Mon ami, nous allons nous entendre : mon ame est au ton de la vôtre ; cette lettre ne vous a point offensé ; vous en avez sûrement jugé à merveille ; vous avez eu sur moi l'avantage d'un homme raisonnable sur une créature passionnée ; vous étiez de sang-froid, et j'avois le délire : mais c'étoit la dernière crise d'une maladie effroyable, dont il vaudroit mieux mourir que guérir, parce que la violence des accès de cette fièvre flétrit et abat les forces du malheureux malade, au point de ne pouvoir plus se promettre du plaisir de l'état de convalescence; mais en voilà assez, trop sans doute, sur ce que vous appelez mes *injustices*, et votre *délicatesse*. Mon ami, savez-vous ce qui est délicat ? c'est de n'avoir pas supprimé les six ou sept pages que vous m'aviez écrites avant que de recevoir ma lettre. Quelle supériorité la raison a sur la passion ! comme elle règle la conduite ! elle porte et répand la paix sur tout; en un mot, elle a tellement de la mesure, que je dois vous rendre grace aujourd'hui et de ce que vous me dites, et de ce que vous ne me dites point. Mon ami, votre

lettre du vendredi est aimable : elle est douce, obligeante, raisonnable ; elle a le ton et le charme de la confiance : mais elle est triste, et je suis fâchée que ce soit la disposition de votre ame. Je n'ai pas en moi de quoi vous distraire ; je n'ai pas même la force de vous parler ce soir : je suis trop souffrante ; si je puis, je reprendrai votre lettre pour le courrier de mardi. Adieu. Vous n'attendez plus de mes nouvelles?

LETTRE L.

Lundi au soir, 19 septembre 1774.

Je veux vous écrire. Je voudrois vous répondre ; si je manque le courrier de demain, il faudra attendre à samedi, et cependant mon ame est morte. Je viens de relire votre lettre ; j'ai cru qu'elle me ranimeroit, et point du tout : je me sens d'une stérilité effroyable ; et si je me laissois aller, voici ce que je vous répondrois : toutes les réflexions que vous faites sur votre situation présente, sont fort raisonnables ; mais si vous vous occupez de l'avenir, vous êtes encore plus fondé à y trouver des sujets d'espérance que des motifs de crainte. Il me semble que jamais les hommes de mérite n'ont eu si beau jeu ; et avec de la vertu, des lumières et du talent, ils doivent prétendre à tout. Ce n'est donc pas le moment de se décourager, mais bien plutôt de venir avec confiance, non pas demander des graces, mais se faire connoître

et se faire rendre justice. — A l'égard de ce bouleversement dans les domaines, j'ai bien de la peine à croire que M. Turgot puisse, en rien, suivre ou exécuter les projets de M. l'abbé Terrai. Si cependant, par impossible, il venoit à vouloir agir d'après ce plan, M. de Vaines seroit à portée de vous rendre service. Il feroit l'impossible pour vous obliger : il a un attrait particulier pour vous; il ne me voit jamais sans me demander de vos nouvelles; le jour de votre départ, j'en reçus un billet, où étoient ces mots : « Je » vous supplie de me faire dire de vos nouvelles » et de celles de M. de Guibert qui intéresse beau- » coup ceux qui aiment une ame ardente, fran- » che, et qui, de tous côtés, s'élance vers la » gloire. » Je voulois vous envoyer ces mots, et puis j'en fus détournée par un intérêt qui ne permet pas de causer. Vous devriez écrire à M. de Vaines, non pas sur sa fortune : car c'est justement le contraire; il a sacrifié son intérêt à son amitié pour M. Turgot, et à son amour pour le bien public : en un mot, il a été entraîné par le desir de concourir au bien, il a eu l'activité de la vertu; mais un peu plus calme, il a vu qu'il s'étoit chargé d'une triste besogne.—Je ne combats point vos projets pour l'avenir : il n'existe pas pour moi; d'après cela, vous croyez bien que je ne peux guère m'échafauder pour prévoir ou craindre pour les autres. En général, je crois que vous ferez bien de ne pas vous marier en province. Cependant ce seroit une manière de fixer toutes vos incertitudes; mais aussi ce seroit un malheur qui vous priveroit du plus grand bien, qui est l'espérance. Mon ami, je ne conçois pas comment vous n'avez pas assez de force pour

supporter la mauvaise fortune. Paris est le lieu du monde où l'on peut être pauvre avec le moins de privations; il n'y a que les ennuyeux et les sots qui ont besoin d'être riches. — Vous voyez bien que c'est de la folie que de croire qu'il faut que vous fassiez le tour du monde pour faire un bon ouvrage. Commencez-le toujours, et avant qu'il soit fini, vous serez peut-être assez riche pour voyager. Enfin, je voudrois que vous ne regardassiez le défaut de fortune que comme une contradiction, et non comme un malheur. Mon ami, si je voyois de la lune, je préférerois votre talent aux richesses de M. Beaujon : j'aimerois mieux le goût de l'étude que la charge de grand écuyer de France. En un mot, étant condamnée à vivre, et n'ayant pu choisir le sort d'un bon fermier de Normandie, je demanderois d'avoir l'esprit et le talent de M. de Guibert; mais, à la vérité, je voudrois qu'on me permît d'en faire plus d'usage. — Ce que vous dites des enfans de madame votre sœur, est plein d'intérêt et de délicatesse; mais, mon ami, vous voilà encore à vous tourmenter de l'avenir. Ils sont bien à présent, ces enfans; vous voyez ce qu'ils ont perdu, et cela vous tourmente. Le sort du petit garçon est moins embarrassant : vous savez mieux que moi que l'éducation d'un collége de province est tout aussi bonne, ou tout aussi mauvaise que celle d'un collége de Paris; et puis, mon ami, pour entrer à 16 ans dans un régiment, en vérité, il est tout-à-fait égal d'avoir été élevé à Bordeaux ou à Paris. Que nos idées sont fausses sur le premier intérêt de la vie, sur le bonheur! Oh, bon Dieu! est-ce en aiguisant l'esprit, est-ce en étendant les lumières, qu'on fait le bonheur

d'un individu? car je crois bien que cela peut être utile en général; mais pourquoi faut-il que votre neveu soit heureux à votre manière? Je sens que je réponds bien sèchement, bien bêtement à tous les détails où votre amitié et votre confiance vous ont fait entrer; mais que voulez-vous faire? Il ne me vient rien : mon ame est un désert, ma tête est vide comme une lanterne. Tout ce que je dis, tout ce que j'entends, m'est plus qu'indifférent; et je dirai aujourd'hui comme cet homme à qui on reprochoit de ne pas se tuer, puisqu'il étoit si détaché de la vie : *Je ne me tue pas, parce qu'il m'est égal de vivre ou de mourir.* Cela n'est pourtant pas tout-à-fait vrai : car je souffre, et la mort seroit un soulagement; mais je n'ai point d'activité.

LETTRE LI.

Mardi, 20 septembre 1774, six heures du matin.

Pour réparer la platitude et la sécheresse de ma lettre d'hier au soir, j'imagine de vous envoyer deux petites feuilles de Voltaire, et l'*éloge de La Fontaine,* que j'ai lu avec autant de plaisir, que j'en avois eu à l'entendre. Remarquez bien que je n'exagère pas les louanges; ainsi vous serez libre encore d'être de votre avis et de trouver détestable ce que j'ai cru bon. — Il paroîtra d'ici à peu de jours, un édit sur le commerce intérieur des grains; il sera motivé : cette forme

est nouvelle, et il me semble qu'elle doit convenir à la multitude; car les fripons et les gens de parti trouveront bien encore à critiquer. — On disoit hier qu'on donnoit l'archevêché de Cambrai à M. le cardinal de Bernis, et que M. le duc de la Rochefoucauld iroit à Rome. Peut-être M. l'abbé de Veri y seroit nommé avant, mais seulement pour être cardinal, et préparer la besogne à M. le duc de la Rochefoucauld : voilà la conversation d'hier au soir au coin de mon feu; et si je vous nommois les personnes qui y étoient, vous trouveriez que, si cette nouvelle ne devient pas vraie, du moins elle n'est pas absurde. — Le chevalier de Châtelux, que je vois souvent, mais toujours en courant, n'a pas eu le temps de me demander de vos nouvelles : il est plus dissipé, plus affairé et plus à la suite de tous les princes que jamais. Il est aujourd'hui à la campagne, c'est là où il saura de vos nouvelles : avec du tact et de l'usage du monde, on est au ton et à la pensée de ceux avec qui l'on est. — M. d'Alembert et tous vos amis me parlent souvent de vous: ils s'adressoient à moi pour savoir de vos nouvelles, et ce sera moi qui aurai recours à eux à l'avenir : car vous ne m'écrivez plus, n'est-ce pas? Mais, mon Dieu! que les passions sont folles! qu'elles sont bêtes! Depuis quinze jours, je me sens pour elles une grande horreur; mais aussi il faut être juste, et convenir qu'en adorant le calme et la raison, j'existe à peine, je n'ai la force tout juste que de sentir mon anéantissement : ma machine, mon ame, ma tête, tout *moi* est dans l'épuisement; et cet état ne m'est pas trop pénible, quoiqu'il me soit nouveau. Bonsoir, mon ami : car quoiqu'il soit bon matin, je n'ai

pas encore dormi. Jamais personne ne s'est avisé d'écrire sur le sommeil, et de traiter de son influence sur l'esprit et sur les passions. Ceux qui ont étudié la nature, ne devoient pas négliger cette partie intéressante de la vie des malheureux. Hélas ! si l'on savoit ce que la privation du sommeil peut ajouter aux maux ! en abordant quelqu'un de souffrant et de malheureux, la première question seroit toujours celle-ci : *dormez-vous?* la seconde : *quel âge avez-vous?*

LETTRE LII.

Commencée jeudi, 22 septembre 1774.

« Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures ;
« Je crains votre silence, et non pas vos injures ».

Mon ami, si j'avois de la passion, votre silence me feroit mourir ; et si je n'avois que de l'amour-propre, il me blesseroit, et je vous en haïrois de toutes mes forces : eh, bien ! je vis, et je ne vous hais plus. Mais je ne vous cacherai pas que j'ai vu avec chagrin, quoique sans étonnement, que c'étoit uniquement mon mouvement qui vous entraînoit : vous aviez à me répondre. Vous ne savez plus me parler, et lorsque vous croyez que mon sentiment a cessé, vous ne sentez aucun regret, et vous ne trouvez rien en vous qui vous donne le droit de réclamer ce que vous avez perdu. Eh bien, mon ami, je suis assez calme pour

être juste : j'approuve votre conduite, quoiqu'elle m'afflige; je vous estime de ne rien mettre à la place de la vérité. Et en effet, de quoi vous plaindriez-vous? je vous ai soulagé : il est affreux d'être l'objet d'un sentiment qu'on ne peut pas partager, l'on souffre et l'on rend malheureux : aimer et être aimé c'est le bonheur du ciel; quand on l'a connu et qu'on l'a perdu, il ne reste qu'à mourir.

Il y a deux choses dans la nature qui ne souffrent pas la médiocrité, les vers et..... Mais je ne m'abuse point, le sentiment que j'avois pour vous, n'étoit point parfait. D'abord j'avois à me le reprocher : il me coûtoit des remords: et puis, je ne sais si c'étoit le trouble de ma conscience qui renversoit mon ame, et qui avoit absolument changé ma manière d'être et d'aimer : mais j'étois sans cesse agitée de sentimens que je condamnois; je connoissois la jalousie, l'inquiétude, la défiance; je vous accusois sans cesse; je m'imposois la loi de ne pas me plaindre : mais cette contrainte m'étoit affreuse; enfin, cette manière d'aimer étoit si étrangère à mon ame, qu'elle en faisoit le tourment. Mon ami, je vous aimois trop, et pas assez; ainsi nous avons gagné tous les deux au changement qui est arrivé en moi : et ce n'est, ni votre ouvrage, ni le mien. J'ai vu clair un moment, et dans moins d'une demi-heure, j'ai senti le dernier terme de la douleur, je me suis éteinte, et j'ai ressuscité; et ce qui est inconcevable, c'est qu'en revenant à moi, je n'ai plus retrouvé que M. de M...; l'affaissement qui étoit arrivé à mon cerveau, en avoit effacé toute autre trace. Vous, mon ami, qui, un quart d'heure avant, remplissiez toute ma pensée, j'ai passé plus

de vingt-quatre heures sans que vous vous y soyez présenté une seule fois; et puis j'ai vu que mon sentiment n'étoit plus qu'un souvenir. J'ai resté plusieurs jours sans retrouver la force de souffrir, ni d'aimer; et puis j'ai enfin repris ce degré de raison qui fait apprécier tout à peu près à sa juste valeur, et qui me fait sentir que, si je n'ai plus de plaisir à espérer, il me reste bien peu de malheur à craindre. J'ai retrouvé le calme, mais je ne m'y trompe point, c'est le calme de la mort; et dans quelque temps, si je vis, je pourrai dire comme cet homme qui vivoit seul depuis trente ans, et qui n'avoit lu que Plutarque : on lui demandoit comment il se trouvoit : *mais presque aussi heureux que si j'étois mort.* Mon ami, voilà ma disposition : rien de ce que je vois, de ce que j'entends, ni de ce que je fais, ni de ce que j'ai à faire, ne peut animer mon ame d'un mouvement d'intérêt; cette manière d'exister m'étoit tout à fait inconnue; il n'y a qu'une chose dans le monde qui me fasse du bien, c'est la musique : mais c'est un bien qu'un autre appelleroit douleur. Je voudrois entendre dix fois par jour cet air qui me déchire, et qui me fait jouir de tout ce que je regrette, *j'ai perdu mon Eurydice, etc.* Je vais sans cesse *à Orphée*, et j'y suis seule. Mardi encore, j'ai dit à mes amis que j'allois faire des visites, et j'ai été m'enfermer dans une loge. En rentrant chez moi le soir, j'ai trouvé un billet du comte de C....., qui me disoit qu'il avoit eu une lettre de vous la veille. Je l'attendis le lendemain, et je le trouvai heureusement chez madame Geoffrin. Il me lut votre lettre, vous y parlez de moi, et vous y revenez trois fois, cela est bien honnête, mais beaucoup plus froid que si

vous ne m'aviez pas nommée. Cependant, mon ami, je suis contente, c'est justement comme je vous veux. Mon Dieu! comment serois-je difficile, moi, qui ne sais plus, qui ne peux plus aimer qu'avec une raison et une modération que je n'avois jamais connue? — J'ai vu M. Turgot, je lui ai parlé de ce que vous craigniez sur les domaines. Il m'a dit qu'il n'y avoit point encore de parti pris sur cet article, que M. de Beaumont, intendant des finances, s'en occupoit, et qu'en attendant, les compagnies que M. l'abbé Terrai avoit créées pour cette besogne, avoient défense d'agir. M. Turgot m'a ajouté que, dès qu'il seroit instruit par M. de Beaumont, il me diroit s'il y avoit quelque chose de projeté ou d'arrêté sur les domaines; mais qu'en général il me répondoit qu'il auroit un grand respect pour les propriétés. Je ne m'en tins pas là : je dis votre affaire à M. de Vaines, et il me répondit nettement : *qu'il soit bien tranquille ; le projet de l'abbé Terrai ne sera jamais exécuté par M. Turgot. j'en réponds.* Voilà, mon ami, les réponses de deux hommes qui doivent vous rassurer; et quoiqu'elles ne soient pas conformes, cependant cela veut dire, ce me semble, la même chose. Je vous envoie l'arrêt dont je vous ai déjà parlé : je crains que votre intendant ne soit pas fort pressé de le répandre; et je joins à cet arrêt une lettre de M. de Condorcet, que je trouve si bien, que je l'ai fait copier. Mon ami, ne me remerciez point du soin que j'ai de vous envoyer ce qui me fait plaisir : ce n'est pas pour vous, c'est pour vous en entendre parler; car il me reste beaucoup de goût pour votre esprit : il est excellent et bien naturel. Adieu.

LETTRE LIII.

Vendredi, 23 septembre 1774.

Mon ami, je vous fais victime : je vous écris jusqu'à vous accabler. C'est la seule ocupation qui me fasse croire que je suis encore en vie; et quoique je pense que d'être tout à fait morte soit le meilleur état, cependant, en souffrant, je trouve de la douceur à me tourner encore vers vous. Si vous ne m'entendez pas, vous m'écouterez, du moins, vous me répondrez : car il est bien triste de n'avoir point de lettre de vous. Voilà deux courriers de perdus, lundi et mercredi, et c'est moi qui me suis fait ce mal là : car, sans m'aimer, vous auriez continué à m'écrire exactement. Eh, bon Dieu! à quel excès j'ai été portée ! Je vous ai aimé et haï avec fureur : c'étoit sans doute le dernier élan d'une ame qui alloit s'évanouir pour jamais; car, en honneur, je n'en ai plus entendu parler, je ne sais ce qu'elle est devenue depuis. — Je croyois que vous auriez écrit mercredi à M. d'Alembert : en rentrant, mon premier mot fut de lui demander s'il n'avoit point eu de lettre, et il n'en savoit rien : car il a pour bonne habitude de n'ouvrir ses lettres que le lendemain matin. Je sus bientôt qu'il n'en avoit pas reçu de vous; et mon état de souffrance s'en augmenta d'une manière si sensible, que je fus obligée de prendre un calmant; et puis, à force de raison et de raisonnemens, j'en vins, non pas à ne point m'en soucier, mais à ne m'en pas faire

un tourment. Pourquoi donc dites-vous que vous ne recevez qu'une fois la semaine des lettres, tandis qu'elles arrivent trois fois la semaine à Paris? Mais à quoi cela m'est-il bon, si vous ne m'écrivez point, si samedi je suis encore comme mercredi et lundi? Mais il n'y a que l'indifférence qui soit muette : si vous étiez mécontent, si même vous me haïssiez, vous devriez avoir du plaisir à me le dire. Enfin, mon ami, il faut que vous m'ayez *condamnée*, si vous n'avez pas besoin de me confondre.

Vous savez que M. de Muy se marie ces jours-ci avec madame de Saint-Blancard, une chanoinesse d'Allemagne que vous avez peut-être connue pendant la guerre dernière. On dit qu'elle est aimable, qu'elle a été jolie et qu'elle aime M. de Muy. Ce mariage me donne bien bonne opinion de l'honnêteté de M. de Muy : voilà un excellent emploi de sa fortune. — M. le comte de Broglie est à Ruffec : est-ce bien loin de Montauban? Je serois fâchée que vous y allassiez : il agiteroit votre tête, et ne vous donneroit aucun moyen pour mener à bien les projets de fortune qu'il vous feroit concevoir. Mon ami, il faut arrêter votre pensée, il faut voir beaucoup M. de Muy. Il faut qu'il vous connoisse, et s'il a de l'esprit, il voudra s'aider de vos lumières et de vos talens. Surtout ramenez M. votre père; sa présence vous sera utile, et d'ailleurs, si sa fortune est susceptible d'amélioration, il faut bien qu'il se montre : on ne va point chercher le mérite qui se cache. J'applaudis fort à l'horreur que vous avez pour le séjour de la province; mais la campagne n'est pas la province : j'aimerois mieux le séjour d'un village, la compagnie des paysans,

que la ville de Montauban et la bonne compagnie qui la compose. Mais, mon Dieu! au milieu de Paris, il y a tant de villes de province; il y a tant de sots, tant de faux importans; en tout, par-tout le bon est si rare, que je ne sais si ce n'est point un grand malheur que de l'avoir connu, et d'en avoir fait son *pain quotidien.* On pourroit dire de l'habitude de vivre avec des gens d'esprit et de mérite, ce que M. de la Rochefoucauld disoit de la cour : ils ne rendent point heureux, et ils empêchent de se trouver bien ailleurs; voilà précisément ce que j'éprouve toutes les fois que je me trouve dans une autre société. — Mon ami, devinez si vous pouvez ; mais il faut que je vous dise que ce n'est point un bonheur, que ce n'est point un plaisir, que ce n'est pas même une consolation que d'être aimé, mais fort aimé par quelqu'un qui a peu, mais très-peu d'esprit. Ah! que je me hais de ne pouvoir aimer que ce qui est excellent ! que je suis devenue difficile! Mais voyez si c'est ma faute, voyez quelle éducation j'ai reçue. Madame du Deffand (car pour l'esprit elle doit être citée), le président Hénault, l'abbé Bon, l'archevêque de Toulouse, l'archevêque d'Aix, M. Turgot, M. d'Alembert, l'abbé de Boismont, M. de M.. ... voilà les hommes qui m'ont appris à parler, à penser, et qui ont daigné me compter pour quelque chose : le moyen après cela que la tête tourne d'être aimée par....! Mais, mon ami, croyez-vous qu'on puisse aimer, quand on n'a point, ou qu'on n'a que peu d'esprit ? Je vois bien que vous me croyez folle ou imbécille ; mais il n'importe. J'avois sur le cœur tout ce que je viens de vous dire. Bonsoir ; je garde une petite place pour vous dire demain que

je n'ai point eu de vos nouvelles. Mon ami, pardonnez-le-moi, cela me paroît impossible.

Samedi, après la poste.

Vous êtes malade, vous avez la fièvre. Ah! mon ami, ce n'est pas mon intérêt que cela réveille : c'est de l'effroi que cela me cause; je crois que je porte malheur à ce que j'aime. Oh, mon Dieu! s'il me falloit craindre, s'il me falloit sentir encore les alarmes et le désespoir qui ont consumé deux ans de ma vie, pourquoi m'avez-vous empêchée de mourir! vous ne m'aimiez pas, et vous m'avez enchaînée! Si lundi je n'avois pas de vos nouvelles!....

LETTRE LIV.

Lundi, 26 septembre 1774.

Mon ami, j'ai desiré hier toute la journée de vous écrire : mais la force m'a manqué. J'ai été dans un état de souffrance qui m'a ôté le pouvoir de parler et d'agir. Je ne puis plus manger : les mots de *nourriture* et de *douleur* sont devenus synonymes pour moi. Mais c'est de vous que je veux parler, c'est de vous que je suis occupée, que je suis inquiète. Hélas, je l'avois voulu croire! — c'est encore une méprise; quoique je ne sois plus susceptible de plaisir et de bonheur, mon ame semble toute neuve pour la douleur, elle

s'accroît de ce que vous souffrez. Je vous vois malade : j'ai à me reprocher de vous avoir causé quelques momens de tristesse; sans me flatter que vous attachiez un grand intérêt ni à mon sentiment, ni à moi, cependant j'ai pu troubler votre repos, et j'en suis désolée. Mon ami, c'est vous qui m'avez appris à affliger, à tourmenter ce que j'aimois. Ah! que j'en ai été cruellement punie! si le ciel me réservoit!..... Mais mon sang se glace, je mourrai avant. Cette pensée est mille fois plus affreuse que ne pourra jamais être la mort la plus violente. Vous voudriez ne pas vous réveiller, et c'est vous, et c'est à moi que vous confiez ce dégoût de la vie. Que les mots qu'on m'écrivoit en mourant sont différens! « *J'allois vous revoir, il faut mourir,* » *quelle affreuse destinée! mais vous m'avez* » *aimé, et vous me faites encore éprouver un* » *sentiment doux. Je meurs pour vous, etc., etc.* » Mon ami, je ne saurois tracer ces mots sans fondre en larmes : le sentiment qui les a dictés, étoit le plus tendre et le plus passionné qui fût jamais; le malheur, l'absence, la maladie, rien n'avoit pu ébranler, ni refroidir cette ame de feu. Ah! j'ai pensé mourir hier, en lisant une lettre de M. de Fuentes. Il me mande que sa douleur ne lui a pas encore permis de rien voir de ce qui fut cher à son fils; qu'il conservera pour moi la plus tendre, la plus vive reconnoissance des preuves d'amitié que j'ai données dans tous les temps à M. de M...; que je le soutenois dans son malheur, et que tout ce que son fils me devoit, il voudroit l'acquitter au prix de sa vie. Il ose, en son nom, au nom de ce fils qu'il pleure, me demander une grace : c'est d'engager

M. d'Alembert, qui fut son ami, à lui écrire une espèce d'éloge funèbre qui honorera la mémoire de son fils, qui fera sa consolation le peu de jours qui lui reste à vivre, qu'il lira à sa famille comme un monument honorable pour elle, et qui servira d'encouragement à la vertu pour ses autres enfans. Et cette prière si touchante finit par des larmes. Oh! combien elle m'en a fait répandre! et je ne crains point de vous ennuyer, en vous faisant un récit qui ne seroit pas froid dans un roman. Mon Dieu! j'adore M. de Fuentes : il étoit digne d'avoir un tel fils. Quelle perte, en effet, et pour lui et pour tout ce qui l'a aimé! et cependant nous vivons tous! Son père, sa sœur et moi nous aurions été trop fortunés de mourir au même instant qu'il nous a été enlevé. Ah, mon ami, plaignez-moi! ayez pitié de moi! vous seul dans la nature, pouvez faire pénétrer quelques momens de douceur et de consolation dans une ame mortellement blessée. Je le sens, votre présence auroit soulagé le poids dont je suis accablée : depuis que je ne vous vois plus, je suis égarée; mon ame ne connoît plus que les excès, et vous en avez jugé par la violence que j'ai mise dans ma conduite avec vous. Mon ami, remettez-moi dans la bonne route. Soyez mon guide, si vous voulez que je vive. Ne m'abandonnez pas. Je n'ose plus vous dire : je vous aime; je n'en sais plus rien. Jugez-moi dans le trouble où je vis. Vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même. Je ne sais si c'est vous ou la mort que j'implore : j'ai besoin d'être secourue, d'être délivrée du malheur qui me tue. — Mon ami, si je n'ai pas de vos nouvelles aujourd'hui, si je n'en sais pas au moins, je ne vois pas

comment je pourrai attendre à mercredi! Quelle affreuse conformité les mercredis et les samedis! Je ne vivois que pour arriver à ces deux jours-là. Me voilà encore agitée, et dans la même attente. Mon Dieu! concevez-vous, pouvez-vous atteindre à tout ce que je sens, à tout ce que je souffre? Croiroit-on jamais que j'aie pu connoître le calme! Eh bien! mon ami, il est vrai que j'ai vécu vingt-quatre heures séparée de votre pensée; et puis j'ai été bien des jours dans une apathie totale, je vivois, mais il me sembloit que j'étois à côté de moi. Je me souvenois d'avoir eu une ame qui vous aimoit : je la voyois de loin, mais elle ne m'animoit plus. Hélas! si vous êtes malade, ou si vous êtes comme *ce malheureux qui n'aime rien*, vous ne m'entendrez pas; si ce langage ne va pas à l'ame, il est mortellement froid : ce sera à moi de vous plaindre de la fatigue et de l'ennui que je vous aurai causés. Bonjour. Je ne fermerai ma lettre qu'après l'arrivée du facteur. Au nom de Dieu! faites que je n'aie pas besoin d'avoir recours à mon ami de la poste pour avoir mes lettres de meilleure heure. — Mon ami, ne prenez pas trop tôt du quinquina : il fait mal à la poitrine, et quand il guérit trop vîte la fièvre, on a presque toujours des obstructions; enfin songez qu'il ne vous est pas libre de négliger votre santé : mon repos, ma vie en dépendent. Mon ami, dites-moi si je vous aime, vous devez vous y connoître; moi, je ne me connois plus à rien : par exemple, dans ce moment-ci, je sens que je desire avec passion de vos nouvelles; et je sens aussi, mais d'une manière active, que j'ai besoin de mourir. Je souffre de la tête aux pieds. Mon ame est exaltée et mon

corps affaissé. De ce manque d'accord résultent le malheur et presque la folie. Mais il faut m'arrêter. Adieu. Je voudrois bien aller au-devant du facteur.

Lundi, quatre heures.

Le facteur est arrivé. M. d'Alembert n'a point de lettres, et cependant le courrier de Montauban arrive lundi, mercredi et samedi. Mon ami, je suis bien malheureuse : ou vous êtes bien malade, ou vous êtes bien cruel de me laisser dans cette inquiétude. Vous savez si ma santé, si mon état peuvent supporter une augmentation de trouble et de douleur. Ah, mon Dieu ! que faire, que devenir d'ici à mercredi ! Je vais envoyer chez le chevalier d'Aguesseau.

LETTRE LV.

Vendredi au soir, 30 septembre 1774.

Mon ami, vous m'avez empêchée de mourir, et vous me tuez, en me laissant dans une inquiétude qui bouleverse mon ame. Je n'ai point eu de vos nouvelles mercredi, le chevalier d'Aguesseau non plus; et il a été chez toutes les personnes qui auroient pu en avoir. Ah, mon Dieu ! que je me connoissois peu ! que je vous disois mal, lorsque je vous assurois que mon ame étoit fermée au bonheur, au plaisir; qu'elle ne connoîtroit plus de grand malheur, et que je n'avois

plus rien à craindre! Hélas! je ne respire pas depuis mercredi. Je vous vois malade; j'ai une secrète terreur qui m'effraie. Quelle affreuse disposition vous me faites retrouver! ce mercredi, ce samedi, ces horribles jours qui ont fait l'espoir et le désespoir de ma vie deux ans de suite! Mais seriez-vous assez mal pour oublier que vous êtes aimé avec passion? et si vous vous en êtes souvenu, comment avez-vous manqué de me faire donner de vos nouvelles? ne saviez-vous pas que c'étoit livrer mon ame à une douleur mortelle, que de me faire craindre pour vous? Mon ami, si vous avez pu m'éviter ce que je souffre, vous êtes bien coupable; et il me semble qu'un pareil tort devroit bien me guérir; mais, mon Dieu! est-on libre? Puis-je me calmer, me refroidir, selon ma volonté et même d'après la vôtre? Ah! je ne puis que vous aimer et souffrir : voilà le mouvement, le sentiment de mon cœur; je ne puis l'arrêter ni l'exciter, mais je voudrois mourir. — J'ai des pensées qui sont un poison actif; mais il n'est pas encore assez prompt, si j'apprends demain que vous êtes bien malade; et si je n'apprenois rien, j'aurois trop vécu. Non, cela est impossible, vous aurez pensé à moi, j'attends donc, mais c'est en tremblant; c'est avec une impatience qui n'a jamais été sentie que par une ame aussi passionnée que malheureuse. Oh! Diderot a raison : il n'y a que les malheureux qui sachent aimer. Mais, mon ami, cela ne vous soulage pas si vous souffrez; et lorsque vous êtes calme, vous n'y attachez pas grand prix. Eh bien! je vous aime, et je n'ai pas besoin de votre sentiment, pour que mon cœur se donne, s'abandonne à vous.

Tout ce que l'abbé Terrai avoit fait, ou projeté de faire sur les domaines, est comme non avenu : tout a été détruit, cassé, annulé; en un mot, vous devez être aussi tranquille sur la propriété de M. votre père, que vous l'étiez il y a dix ans. C'est M. Turgot qui me l'a assuré hier, qui m'a demandé de vos nouvelles, et qui s'est reproché de n'avoir pas encore eu une minute pour répondre aux personnes à qui il ne pouvoit se résoudre d'écrire des lettres de bureau. M. de Vaines m'a chargée de le rappeler à votre souvenir; il est vraiment écrasé par son travail : ils ont tant à réparer, tant à prévoir, qu'ils n'ont pas le moment de respirer. L'abbé Terrai a eu ordre de reporter au trésor royal les cent mille écus qu'il avoit pris par anticipation sur le bail des fermes; et M. Turgot a déclaré qu'il ne vouloit point des cinquante mille francs qui lui revenoient de droit chaque année sur cette partie : il se réduit sur tout; cela donne, après cela, le courage de faire des réformes sur les places qui dépendent de lui. C'est un homme excellent; et s'il peut rester en place, il deviendra l'idole de la nation : il est fanatique du bien public, et il s'y emploie de toute sa force.

Samedi, après le facteur.

Je fus interrompue. Je reçois votre lettre, mon ami; vous vous portez bien : en voilà assez pour vivre. Au moins j'espère que vous ne serez pas sérieusement malade, et je respire. Hélas! je ne sais plus vous répondre : les secousses que vous donnez à mon ame, sont trop violentes pour trouver des mots. Mon ami, tout ce que je puis

vous dire, c'est que votre lettre est charmante par le ton de douceur et de confiance qui y règne : elle est honnête et vraie comme votre ame; et si elle ne répondoit pas à la mienne sur tous les points, ce ne seroit pas votre faute, et je n'ai pas à me plaindre. Hélas non! je suis contente de vous; mais je dirai comme Phèdre : *j'ai pris la vie en haine et l'amour en horreur*. Oh! si vous saviez combien je me déteste, combien j'en ai sujet! La vérité est dans mon cœur, et il arrive que j'ai encore à me reprocher d'usurper l'estime et les sentimens qu'on m'accorde. Tous ces temps-ci, je suis tombée dans un état qui a alarmé mes amis; ils en font honneur au sentiment de la perte que j'ai faite, tandis que c'est l'alarme que vous m'avez causée, qui a fait diversion aux regrets qui me déchirent. Quoi! en mourant de douleur, je suis indigne des sentimens que j'inspire! concevez-vous toute l'horreur de ma situation? Croyez-vous qu'il soit dans la nature de la supporter long-temps? où trouver du courage contre une pareille douleur, à qui la faire partager? Qui est-ce qui pourroit compatir à tant d'horreur? Eh bien! je me dis, je le sens, et je ne me trompe point : si M. de M... pouvoit revivre, il m'entendroit, il m'aimeroit, et je n'aurois plus ni remords, ni malheur. Ah! ce sentiment doit vous faire voir tout ce que j'ai perdu. Mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit les deux derniers courriers? Pourquoi ne me dites-vous pas : *je réponds à votre lettre de telle date?* Il faut s'entendre, et une tête troublée a besoin qu'on la ménage. Mon ami, regardez-moi comme atteinte d'une maladie mortelle; et ayez pour moi les soins, la foiblesse qu'on a pour les

mourans : cela ne tirera pas à conséquence pour votre bonheur. Je m'engage par ce qu'il y a de plus sacré pour moi, par la mémoire de M. de M ..., de ne jamais vous troubler, de ne jamais rien exiger ; et d'après votre lettre, qui est telle que mon cœur vous en remercie, vous ne pouvez plus me tromper; je ne peux jamais me plaindre, et si je m'affligeois, vous seriez assez sensible pour m'entendre sans importunité. Adieu. Je ne vous réponds pas : dans la confusion de mes pensées, dans le trouble où je suis, je ne sens qu'une chose : je vis et j'ai perdu ce qui m'aimoit ! Mon ami, si cela ne vous contraint pas, écrivez-moi tous les courriers : j'en ai besoin. Adieu.

LETTRE LVI.

Lundi, 3 octobre 1774.

Ah ! mon ami, que j'ai mal à l'ame ! je n'ai plus de mots, je n'ai que des cris. J'ai lu, j'ai relu, je lirai cent fois votre lettre. Ah ! mon ami, que de biens et de maux réunis ! quel plaisir mêlé à la plus cruelle amertume ! Cette lecture a augmenté et redoublé toutes les agitations de mon cœur : je ne puis plus me calmer. Vous avez ravi et déchiré mon ame tour à tour : jamais je ne vous ai trouvé plus aimable, plus digne d'être aimé ; et jamais je n'ai été pénétrée d'une douleur plus profonde, plus aiguë, plus amère, par le souvenir de M. de M.... Oui, j'en mourois :

mon cœur étoit opprimé, j'étois dans l'égarement la nuit dernière ; un état aussi violent doit m'anéantir, ou me rendre folle. Hélas! je ne crains ni l'un ni l'autre : si je vous aimois moins, si mes regrets m'étoient moins chers, avec quel délire, avec quel transport je me délivrerois de la vie qui m'accable! Ah! jamais, jamais aucune créature n'a vécu dans cette torture et ce désespoir. Mon ami, nous faisons du poison du seul bien qui soit dans la nature, du seul bien que les hommes n'ont pu gâter ni corrompre. Tout le monde est apprécié et payé par l'argent; la considération, le bonheur, l'amitié, la vertu même, tout cela est acheté, payé, jugé au poids de l'or : il n'y a qu'une seule chose qui soit au-dessus de l'opinion, qui soit restée sans tache comme le soleil, et qui en ait la chaleur, qui vivifie l'ame, qui l'éclaire, qui la soutient, qui la rend plus forte, plus grande. Ah! mon ami, ai-je besoin de nommer ce présent de la nature? mais quand il ne fait pas le bonheur de l'ame qu'il remplit, il faut mourir. Oh! oui, il falloit mourir, j'en avois besoin, j'y cédois : que vous avez été cruel! Eh! que vouliez-vous faire des jours que vous sauviez? les remplir de trouble et de larmes! ajouter au malheur le plus affreux le tourment du remords! me faire détester tous les instans de ma vie! et cependant m'y lier par un intérêt qui dévore mon cœur, qui, vingt fois par jour, se présente à ma pensée comme un crime! Ah, mon Dieu! je suis coupable, et le ciel m'est témoin que rien ne fut plus cher à mon cœur que la vertu ; et ce n'est pas vous qui m'avez égarée! Quoi! vous croyez que c'est moi *seule* qui me suis précipitée dans l'abîme? je ne puis donc

vous imputer ni mes fautes, ni mon malheur. Ah! j'ai voulu les expier, j'ai vu le terme de mes maux ; en vous haïssant j'étois plus forte que la mort. Par quelle fatalité, pourquoi vous ai-je retrouvé? pourquoi la crainte que j'ai eue que vous ne fussiez malade, a-t-elle amolli mon ame? Enfin, pourquoi me déchirez-vous, et me consolez-vous tout à la fois? pourquoi ce mélange funeste de plaisir et de douleur, de baume et de poison? Tout cela agit avec trop de violence sur une ame que la passion et le malheur ont exaltée; tout cela achève de détruire une machine épuisée par la maladie et le manque de sommeil. Hélas! je vous le disois, dans l'excès de mes maux : je ne sais si c'est vous, ou la mort que j'implore; c'est par vous, ou par elle que je dois être soulagée, ou guérie pour jamais : toute la nature ne peut plus rien pour moi. Hélas! me reste-t-il un vœu, un désir, un regret, une pensée dont vous et M. de M... ne soyez l'objet? Mon ami, j'ai cru mon ame éteinte; je vous le disois, et je trouvois de la douceur dans le repos. Mais, mon Dieu! que cette disposition étoit fugitive! elle ne tenoit qu'à l'effet de l'opium prolongé. Eh bien, je retrouverai la raison, ou je la perdrai tout à fait : mais dites-moi, comment est-il possible que je ne vous aie pas encore parlé de vous; que je ne vous aie pas dit que je crains le retour de la fièvre; que j'espère avoir de vos nouvelles aujourd'hui, puisque la poste arrive? Si je n'en ai pas, je ne vous accuserai point, mais je souffrirai jusqu'à mercredi. Adieu, mon ami. Votre bonté, votre douceur, votre vérité, ont pénétré mon cœur de tendresse et de sensibilité.

Lundi au soir.

J'ai eu un mot de vous, rien qu'un mot ; mais il me dit que vous êtes sans fièvre, et cela me tranquillise. Mais vous êtes inquiet de mademoiselle votre sœur ; je le suis aussi : je suis si près de tout ce qui vous touche ! Et moi aussi, j'ai la fièvre ; l'accès de douleur de cette nuit a altéré mon sang et mon pouls : mais ne soyez point inquiet, la mort n'arriva jamais si à propos ; les malheureux ne meurent point, et ils sont trop foibles, trop lâches quand ils aiment, pour achever de se tuer. Je vivrai, je souffrirai, j'attendrai, non pas le bonheur, non pas le plaisir, quoi donc ? Mon ami, c'est à vous que je parle : répondez-moi. — Voyez si vous n'êtes pas d'une *étourderie* qui peut être dangereuse : vous m'écrivez, et vous ne cachetez pas votre lettre ; et pour que vous n'en doutiez pas, je vous envoie votre enveloppe. — Le Pape est mort, et d'une maladie qui donne d'affreux soupçons. Bonsoir, mon ami. J'ai la tête pesante, je souffre plus que de coutume ; mais j'ai de vos nouvelles, voilà l'important. Je suis dans une disposition bien bizarre : depuis douze heures, mes yeux me représentent toujours le même objet, soit que je les aie ouverts ou fermés : cet objet que je chéris, que j'ai adoré, me pénètre d'effroi. Dans ce moment même, il est là ; ce que je touche, ce que j'écris, ne m'est pas plus sensible, plus présent ; mais pourquoi ai-je peur ? pourquoi ce trouble ? Ah ! si c'étoit !.....

LETTRE LVII.

Mercredi, 5 octobre 1774.

Mon ami, je n'ai point de vos nouvelles; j'en attendois. Hélas! j'éprouve que l'ame qui espère le moins, est encore trompée, et que la tête la moins susceptible d'illusion, s'en forme encore beaucoup trop. Pardon, mon ami; le besoin que j'ai de vous, fait que j'y compte trop : il faudroit aussi me corriger de cette erreur. Je suis malade, et dans un état de souffrance inexprimable; toute espèce de nourriture me fait un mal égal. Mon médecin en conclut qu'il se forme un embarras au *pylore*; je ne connoissois pas cet étrange mot : mais on est à la torture quand cette porte veut se fermer. Je prends de *la ciguë* : si elle pouvoit être préparée comme celle de Socrate, que je la prendrois avec plaisir! elle me guériroit de cette maladie si lente et si cruelle, qu'on nomme la vie. Vous me faites mal, mon ami, vous me rendez la mort nécessaire, et vous me retenez à la vie. Que de foiblesse! que d'inconséquence! Oui, je me juge bien; mais je languis, je retarde; et je le sens, il arrivera un jour, un moment ou j'aurai un repentir bien amer d'avoir tant différé. En effet, si je jette les yeux sur le passé, je vois que j'aurois été trop heureuse que le terme de ma vie fût venu le mercredi premier juin. Mon Dieu! que de douleur, que de maux j'aurois évités! Oui, je frémis, en pensant que je puis m'en prendre à vous de tout ce que j'ai souffert

depuis ce jour funeste. Que vous fûtes mal inspiré! ma mort n'eût pas été un malheur pour vous; dans le moment où je vous parle, vous n'en conserveriez aucun souvenir : et au lieu de cet oubli qui vous laisseroit jouir du repos et du plaisir, je vous accable de mes maux; je fais peser le poids de ma vie sur votre ame. Ah! je la connois bien cette ame sensible, forte et vertueuse : elle seroit capable de faire un grand sacrifice pour soulager le malheur; mais il est hors de votre caractère de le soigner, de l'adoucir, de le calmer. Tout ce qui est de suite, vous est impossible; votre cœur est passionné, mais il ne connoît pas la tendresse. La passion ne va que par soubresauts : elle a des actes, des mouvemens; la tendresse a des soins, elle aide, elle console; *elle auroit écrit tous les courriers,* parce qu'elle se seroit occupée des besoins d'une ame souffrante. Non, je ne vous fais point des reproches, ils sont inutiles ou affligeans. Eh! combien je serois désolée de vous donner un moment de peine! Mon ami, j'avois besoin de savoir si votre fièvre n'étoit point revenue, et si celle de mademoiselle votre sœur s'étoit calmée. En vous écrivant la dernière fois, j'avois le délire, je crois : j'eus une fièvre ardente toute la nuit, elle m'a quittée, et en me quittant elle a effacé l'image qui me déroboit tout autre objet; mais je ne conçois pas pourquoi elle portoit l'effroi dans mon ame. Ah! si je pouvois cependant racheter sa vie pour une heure seulement! il n'y a point de supplice que je n'eusse la force de braver; et je dirois : *La mort et les enfers paroissent devant moi ; Ramire, avec transport j'y descendrois pour toi.* Mais, mon ami, ce n'est point tout cela que je voulois vous

dire; je suis troublée, je ne puis continuer. Adieu.

Samedi, à minuit.

Avant tout, je veux vous dire que votre encre est blanche comme le papier, et aujourd'hui cela m'a vraiment impatientée. Je m'étois fait apporter votre lettre chez M. Turgot, où je dînois avec vingt personnes; on me l'a remise à table. J'avois à côté de moi l'archevêque d'Aix, et de l'autre côté, le curieux abbé Morellet. J'ai ouvert ma lettre sous la table, et à peine pouvois-je voir qu'il y avoit du noir sur du blanc, et l'abbé faisoit la même remarque. Madame de Boufflers, qui étoit auprès de l'archevêque d'Aix, demandoit ce qui m'occupoit. « *Souvenez-vous du lieu où nous* » *sommes, et vous serez au fait de ce que je lis.* — » *Un mémoire sans doute pour M. Turgot?* — *Et* » *oui justement, Madame, et je veux le lire avant* » *que de le lui donner* ». Et en effet, avant que de rentrer dans le cabinet, j'avois lu votre lettre, et j'y vais répondre; mais ce sera à la hâte, parce que je meurs de fatigue du tour de force que j'ai fait aujourd'hui. J'ai vu cent personnes : et comme votre lettre m'avoit fait du bien à l'ame, j'ai parlé, j'ai oublié que j'étois morte, et je me suis vraiment éteinte. A la vérité, j'ai eu *de grands succès*, parce que j'ai bien fait valoir les agrémens et l'esprit des personnes avec qui j'étois; et c'est à vous, mon ami, à qui ils ont dû ce passe-temps si doux pour leur amour-propre. Le mien ne s'enivre point de vos louanges : je vous répondrai comme Couci : *aimez-moi, prince, au lieu de me louer.*

Mon ami, gardez-vous à jamais d'avoir la bonté de prendre le soin de faire valoir mon bien, de faire l'étalage de mes richesses : jamais je ne me suis trouvée si pauvre, si ruinée, si misérable ; en appréciant ce que j'ai, en me faisant voir mes ressources, vous me démontrez que tout est perdu. Il ne me reste plus qu'un moyen, et il y a long-temps que je le pressens, que je le crois même nécessaire : c'est de faire une *banqueroute sèche;* mais je me conduis comme cela se pratique : je diffère, je remets, je me berce d'espérances, de chimères ; je les juge telles, et cela cependant me soutient un peu : mais vous détruisez tout par l'horrible énumération que vous me faites. Ah ! quel déplorable inventaire ! si tout autre que vous s'étoit avisé de vouloir me consoler, et me rattacher à la vie par ces désespérantes consolations, j'aurois répondu comme Agnès : *Horace avec un mot en fera plus que vous ;* et c'est Horace qui me parle ! Oh ! mon ami, mon ame en reste abîmée. Que n'inventez-vous point pour me tourmenter ! Je serai, dites-vous, garantie, soutenue, défendue, etc., etc. Eh bien, je n'ai rien été de tout cela ; si vous mettiez votre estime à ce prix, je n'y prétends plus ; j'ai été inconséquente, foible, malheureuse, bien malheureuse. J'ai craint pour vous, et j'ai été égarée ; j'ai eu tort sans doute, et c'est un mal de plus que de le reconnoître. Je n'ai pas un mouvement, je ne vous dis pas un mot qui ne me causent un regret ou un repentir. Mon ami, je devrois vous haïr. Hélas ! qu'il y a long-temps que je ne sais plus ce que je dois, ce que je veux ! je me hais, je me condamne, et je vous aime.

LETTRE LVIII.

Ce dimanche au soir, 9 octobre 1774.

Mon ami, j'ai relu votre lettre deux fois; et l'impression totale que j'en reçois, c'est que vous êtes bien aimable, et qu'il est bien plus aisé de ne point vous aimer du tout, que de vous aimer modérément. Faites le commentaire de cela, non pas avec votre esprit; ce n'est pas à lui que je parle. — Mon ami, si je voulois, je m'arrêterois à quelques mots de votre lettre, il m'ont fait mal. *Ah! tout agite une ame aux maux accoutumée.* Du moins, si je pouvois dire comme Bayard : *Si mon ami m'afflige, il essuiera mes larmes!* Vous me parlez de mon courage, de mes ressources, de l'emploi de mon temps, de celui de mon ame, de manière à me faire mourir de honte et de regret de vous avoir laissé voir toute ma foiblesse : et bien! elle étoit dans mon ame, et aucun de ses mouvemens ne peut plus vous être caché. Quand elle a été animée par la haine, je vous l'ai bien fait voir; est-ce donc que je ne pouvois me permettre que de haïr? Mon ami, en relisant la récapitulation que vous me faites de tout ce qu'il y a au monde qui puisse m'empêcher de me perdre, j'ai fini par en rire, parce que cela m'a rappelé un mot du président Hénault, qui est joli. Dans une certaine époque de sa vie, il crut que, pour ajouter à sa considération, il falloit qu'il devînt dévot : il fit une confession générale, et il mandoit après à M. d'Argenson, son ami : *Jamais on ne se*

trouve si riche que lorsqu'on déménage. Mon ami, vous m'avez fait éprouver le sentiment contraire : mon cœur en a tressailli, et j'aurois pu dire : *Ciel! je reste seule en l'univers entier.* Mon ami, je vous cite à vous-même : vous m'êtes plus présent que Racine, et il me semble que mon sentiment prend de la force en employant vos expressions; mais j'ai mille riens à vous dire : il faut détourner ma pensée d'un intérêt aussi triste que profond. — Je dînerai demain chez la duchesse d'Anville. Mon ami, j'aime cette maison : c'en est une de plus où je pourrai vous voir : vous vivrez pour ce que vous aimez et pour le monde tous les soirs; mais ne dînerez-vous pas souvent avec moi? Cela vous fera vivre dans la société des gens qui sont le plus à votre ton. Les bêtes et les sots ne se mettent guère en mouvement que sur les cinq ou six heures; c'est alors que je reviens au coin de mon feu : j'y trouve presque toujours, sinon ce que j'aurois choisi, du moins ce que je n'éviterois pas. — Comment ne vous ai-je pas encore dit que je suis pressée, sollicitée d'aller rétablir ma santé chez milord Shelburne? C'est un homme d'esprit; c'est le chef du parti de l'opposition; c'étoit l'ami de Sterne : il adore ses ouvrages. Voyez s'il ne doit pas avoir le plus grand attrait pour moi, et si je ne dois pas être fort ébranlée par sa prière obligeante. Convenez que, si vous aviez su cette bonne fortune, vous ne l'auriez pas omise dans mon pompeux *inventaire.* — Oui, M. de Condorcet est chez madame sa mère : il travaille dix heures par jour. Il a vingt correspondances, dix amis intimes; et chacun d'eux, sans fatuité, pourroit se croire son premier objet; jamais, jamais on n'a eu tant d'existence,

tant de moyens et tant de félicité. — Mais voilà que je me rappelle que vous ne m'avez pas dit un mot de M. le duc de Choiseul; est-ce que votre séjour à Chanteloup n'a pas même fait trace sur la route? Hé bien! voilà où il en est à Paris : le public lui échappe absolument; et il me semble que ce qui peut lui arriver de mieux à présent, c'est de rester dans cet oubli : car il ne gagneroit rien aux comparaisons, aux rapprochemens. Nous aurions pu lui devoir, il y a dix ans, M. Turgot, et il avoit choisi les Laverdy, les Maupeou, les Terrai, etc. — Votre lettre à M. d'Alembert est excellente; et comme nous sommes très-communicatifs, nous l'avons donnée ce soir même à M. de Vaines, qui en étoit charmé, et qui a voulu la faire voir à celui qui pouvoit en jouir sans que cela pût alarmer sa modestie. — Ah, mon Dieu! vouloir vous faire une *malhonnêteté* à vous, à qui il n'a pas répondu parce qu'il vouloit avoir le plaisir de vous répondre de sa main! Mon ami, les gens vertueux ne peuvent pas être insolens, et ils chérissent le mérite et les talens. — Vous ne devineriez jamais ce qui m'occupe; ce que je désire, c'est de marier *un de mes amis*. Je voudrois qu'une idée qui m'est venue, pût réussir: l'archevêque de Toulouse pourroit servir beaucoup au succès de cette affaire. C'est une jeune personne de seize ans, qui n'a qu'une mère et point de père; elle n'a qu'un frère. On lui donnera, en la mariant, 13,000 livres de rente; sa mère la logera, la gardera bien longtemps, parce que son fils est un enfant. Cette fille ne peut pas avoir moins de 600,000 francs, et elle pourroit être beaucoup plus riche : cela vous conviendroit-il, mon ami? Dites, et nous

agirons, et nous n'aurions point de dégoûts, parce que l'archevêque de Toulouse a autant d'adresse que d'honnêteté. Nous causerons de tout cela ; et si cela ne réussit pas, je connois un homme qui seroit bien heureux de vous avoir pour gendre : mais sa fille n'a qu'onze ans ; elle est unique, et elle sera bien riche. Mon ami, je voudrois pardessus tout votre bonheur ; et le moyen de vous le procurer deviendroit le premier intérêt de ma vie. Il fut un temps où mon ame n'auroit pas été si généreuse ; mais elle répondoit à quelqu'un qui auroit rejeté avec horreur l'empire du monde. Quel souvenir, mon Dieu! qu'il est doux et cruel! Bonsoir, mon ami. Si j'ai, comme je l'espère, de vos nouvelles demain, j'ajouterai encore à ce volume. Depuis deux jours j'ai moins souffert. Je suis à deux ailes de poulet par jour ; et si ce régime ne me réussit pas plus que le reste, je me mettrai au lait pour toute nourriture.

Toujours dimanche, 9 octobre 1774.

Cet adieu étoit bien prompt, bien brusque ; et vous comprenez bien qu'il me reste mille choses à vous dire : car si je ne me trompe, c'est la dernière fois que je vous écris. Je saurai à quoi m'en tenir demain : j'aurai de vos nouvelles, mon ami : ce n'est pas à mon desir que je me fie, mais c'est à votre bonté. Vous me dites bien que vous allez à votre légion ; vous m'avez écrit deux fois le nom du lieu où elle est : mais, grace à la beauté de l'écriture, je n'en sais rien, je lis *Livourne*, et à coup sûr ce n'est pas là où vous allez. Mon ami, écrivez-moi de partout : vous avez à me

dédommager de la privation où je serai de vous écrire. Je ne me tiens pas pour assurée que vous soyez parti aujourd'hui. Comment pourriez-vous refuser madame votre mère, surtout si elle n'est pas en convalescence? et on est encore bien malade lorsqu'on a la fièvre. Enfin, j'espère que vous n'avez point de tort, et que je vous verrai dans quinze jours. Quinze jours! c'est un terme bien long! j'en ai vu un plus près. Ah, je frémis! quel souvenir affreux! il empoisonne jusqu'à l'espérance. Ah, mon Dieu! et c'est vous qui aviez troublé, renversé le bonheur de cette ame si tendre et si passionnée! c'est vous qui nous aviez condamnés à un malheur affreux, et c'est vous que j'aime! Oui, on hait le mal qu'on fait, et on est entraîné. Je serois morte de douleur, et je suis destinée à en vivre, à languir, à gémir, à vous craindre, à vous aimer, à maudire sans cesse la vie, et à en chérir quelques instans. — On m'a interrompue, on est venu me proposer d'aller chez *Duplessis*. C'est un peintre de portrait, qui sera à côté de Vandyck; je ne sais si vous avez vu l'abbé Arnaud peint par lui. Mais, mon ami, ce qu'il faudra voir, c'est *Gluck;* c'est à un degré de vérité et de perfection qui est mieux et plus que la nature. Il y avoit là dix têtes toutes de caractères différens; je n'ai jamais rien vu de beau et de vrai à ce point là. M. d'Argental y est venu : il nous a fait voir une lettre qu'il venoit de recevoir de M. de Voltaire; je l'ai trouvée si bonne, le ton en est si doux, si naturel, on est si près de lui en le lisant, que, sans songer si cela étoit indiscret ou non, j'ai demandé cette lettre. J'ai demandé d'en prendre une copie, dans ce moment on la fait, et mon ami la lira; et cette pensée est au bout de

tout ce que je sens. Mon ami, je me répéterois et je dirois comme Sterne à Lisette : *votre plaisir est le premier besoin de mon cœur.* — Mon Dieu! oui, il est difficile de commencer une lettre, quand c'est avec de l'esprit qu'on fait du sentiment. Mais cependant il faut écrire à madame de Boufflers. Elle ne m'a pas seulement dit votre nom ; je n'en suis pas fâchée : mais comment ne saisit-on pas toutes les occasions de parler de ce qui plaît? Il y a un certain degré d'affection qui gêne : c'est celui-là qui m'a empêchée de lui parler de vous; mais elle n'a jamais senti cet embarras, j'en suis bien sûre : elle n'a que faire d'aimer; elle est si aimable! — Mon ami, je me connois si bien, que je serois tentée de croire que vous vous moquez de moi, lorsque vous me parlez de mes succès dans le monde. Oh, bon Dieu ! il y a huit ans que j'en suis retirée du monde ; du moment que j'ai aimé, j'aurois eu du dégoût pour les succès. A-t-on besoin de plaire, quand on est aimée? Reste-t-il un mouvement, un désir qui n'aient pour objet la personne qu'on aime, et pour qui on voudroit vivre exclusivement? Mon ami, vous n'en voulez pas tant, n'est-ce pas?

LETTRE LIX.

Lundi, après l'arrivée du facteur, [10 octobre, 1774.]

Point de lettre! en vérité, si j'avois plus de confiance en votre amitié, je me vengerois en ne

vous écrivant pas non plus. Mon Dieu ! comment peut-on avoir cette négligence, cet oubli pour ce qui nous aime ? Comment est-on assez occupé ou dissipé pour ne pas mettre en première ligne le plaisir de soulager ce qui souffre ? Enfin, comment répare-t-on un mal sensible, profond, et dont rien ne peut distraire ? Je serai jusqu'à samedi avec cette pensée ; cette douleur pesera sur mon ame, elle me donnera alternativement des regrets et des remords. Mais que vous importe tout cela ? ce ne sont pas mes lettres que vous attendez ; ce n'est pas mon repos qui vous occupe. Eh bien ! que ce soit ce qu'il vous plaira : ce n'est pas de vous que je suis mécontente ; c'est de moi, ce n'est que de moi. Oui, mon ami, je vous pardonne, je vous aime ; vous m'avez fait mal, mais vous me guérirez.

LETTRE LX.

Vendredi au soir, 14 octobre 1774.

Mon ami, je sors d'*Orphée* : il a amolli, il a calmé mon ame. J'ai répandu des larmes, mais elles étoient sans amertume : ma douleur étoit douce, mes regrets étoient mêlés de votre souvenir ; ma pensée s'y arrêtoit sans remords. Je pleurois ce que j'ai perdu, et je vous aimois ; mon cœur suffisoit à tout. Oh, quel art charmant ! quel art divin ! La musique a été inventée par un homme sensible, qui avoit à consoler des malheureux : quel baume bienfaisant que ces

sons enchanteurs! Mon ami, dans les maux incurables, il ne faut chercher que des calmans; et il n'y en a que de trois espèces pour mon cœur, dans la nature entière : vous d'abord, mon ami, vous le plus efficace de tous, vous qui m'enlevez à la douleur, qui faites pénétrer dans mon ame une sorte d'ivresse qui m'ôte la faculté de me souvenir et de prévoir. Après ce premier de tous les biens, ce que je chéris comme le soutien et la ressource du désespoir, c'est l'opium : il ne m'est pas cher d'une manière sensible, mais il m'est nécessaire. Enfin ce qui m'est agréable, ce qui charme mes maux, c'est la musique : elle répand dans mon sang, dans tout ce qui m'anime une douceur et une sensibilité si délicieuse, que je dirois presque qu'elle me fait jouir de mes regrets et de mon malheur ; et cela est si vrai, que, dans les temps les plus heureux de ma vie, la musique n'avoit pas pour moi un tel prix. Mon ami, avant votre départ, je n'avois point été à *Orphée;* je n'en avois pas eu besoin : je vous voyois, je vous avois vu, je vous attendois, cela remplissoit tout; mais dans le vide où je suis tombée, dans les différens accès de désespoir qui ont agité et bouleversé mon ame, je me suis aidée de toutes mes ressources. Qu'elles sont foibles! qu'elles sont impuissantes contre le poison qui consume ma vie! Mais il faut vous détourner de moi, et vous parler de vous, je n'aurai pas changé d'objet. — M. Turgot vous a écrit, il a réparé : car il vous a prié de le servir, et je suis bien sûre, que c'est ainsi que vous l'aurez senti. M. de Vaines me disoit hier : « Faites donc reve-« nir M. de G... ; il nous éclairera, il nous sera « utile sur des choses que nous ignorons, et dont

« nous avons besoin ». Hélas! jugez-moi, jugez de ma disposition : il est question du premier, du seul intérêt de ma vie; je n'ose avoir un sentiment arrêté, *et mes plus doux souhaits sont pleins de repentir*. Oui, la vertu diroit : venez, arrivez et je meurs. Mais, mon ami, une voix plus forte, plus profonde, plus intime me crie : en le voyant la vie sera un bien : le malheur deviendra supportable : et si cette pensée étoit encore une erreur, si je me faisois illusion, ce seroit du moins la dernière. — Je vous écrivis un billet à la hâte, au moment où je venois d'apprendre que je n'avois pas de lettre de vous; j'en étois aussi irritée qu'affligée, et je ne sais si je vous l'ai exprimé : car j'étois si pressée que je ne pouvois former mes lettres. Le duc de la Rochefoucauld m'attendoit pour aller dîner chez lui : j'y trouvai le comte de C...., et, son premier mot fut : vous avez fait ma commission, je viens de recevoir une lettre de M. de G...., en réponse à la vôtre. Je fus charmée, c'étoit savoir de vos nouvelles; mais ma lettre étoit à la poste : ainsi vous aurez vu tout mon ressentiment. Le comte de C.... étoit ce soir à l'Opéra ; il vint me voir dans ma loge, il me parla beaucoup de ses affaires. Une grande fortune est une grande charge : il a des procès; le voilà occupé sans relâche d'une foule d'objets dont il résulte pour lui plus de profit que de gloire. Eh! non, le bonheur n'est point dans les grandes richesses. Où donc est-il? chez quelques érudits bien lourds et bien solitaires : chez de bons artisans, bien occupés d'un travail lucratif et peu pénible; chez de bons fermiers qui ont de nombreuses familles bien agissantes, et qui vivent dans une aisance honnête. Tout le

reste de la terre fourmille de sots, de stupides ou de fous ; dans cette dernière classe sont tous les malheureux, et je n'y comprens point ceux de Charenton : car le genre de folie qui fait qu'on se croit le Père Éternel, vaut peut-être mieux que la sagesse et le bonheur.

Je vous envoie l'extrait d'une lettre écrite à l'ambassadeur de Suède : vous verrez avec quelle élégance les étrangers parlent français ; croyez qu'il n'y a pas une virgule de changée. — Je lis un mauvais livre sur le théâtre, où il y a une quantité de bonnes choses; je vous le garde. — Tout le monde est à Fontainebleau, et j'en suis bien aise : j'écrirois souvent sur ma porte comme ce savant : *ceux qui viennent me voir me font honneur ; ceux qui n'y viennent pas me font plaisir.* — M. Marmontel me proposa mercredi de me lire un nouvel opéra comique; il vint, il y avoit douze personnes. Les voilà en cercle, et moi dans le dessein d'écouter *le Vieux Garçon ;* c'est le titre de l'ouvrage. Le commencement de la première scène me parut embrouillé, embarrassé. Savez-vous ce que je fis, sans que ma volonté y eût la moindre part? c'est que je n'en entendis pas un mot : mais cela est si exact, que j'aurois été pendue, plutôt que de dire le nom d'un personnage, ni le sujet de la pièce, et je m'en tirai en disant la vérité : c'est que le temps m'avoit paru bien court. Et en effet, je fus réellement étonnée quand j'entendis parler tout le monde. Eh bien! depuis qu'il m'est impossible d'accorder de l'attention à rien, j'aime les lectures à la folie, cela me laisse libre ; au lieu que dans la conversation, malgré qu'on en ait, on est trop souvent rappelé par les autres. Ah! ce sont

surtout les gens qui donnent des préférences qui sont assommans. Il y a deux hommes qui ont la bonté de faire assez de cas de moi, pour me dire à l'oreille ce qui seroit indifférent tout haut : il me faut vraiment de la vertu pour écouter et répondre. Mon ami, vous avez beau dire, je n'aime la conversation que lorsque c'est vous ou le chevalier de Chatelux qui la faites. — A propos, il est bien content de moi : j'ai échauffé ses amis, et les choses sont si bien arrangées, qu'il ne nous faut que la mort d'un des quarante, pour qu'il soit reçu à l'Académie. Cela est juste sans doute, mais cela n'étoit pas sans difficulté : l'intérêt, le plaisir, le désir qu'il mettoit à ce triomphe, m'ont animée. Mon Dieu! Fontenelle a raison : il y a des hochets pour tout âge ; il n'y a que le malheur qui soit vieux, et il n'y a que la passion qui soit raisonnable. Mon ami, ce ne sont point là des paradoxes ; pensez-y bien, et vous verrez que cela peut se soutenir. Bonsoir, il est temps de vous laisser respirer : je vous ai écrit sans m'arrêter. Les jours d'Opéra sont mes jours de retraite : j'y suis seule, je rentre chez moi, et ma porte est fermée. — M. d'Alembert a été voir Arlequin : il aime mieux cela qu'Orphée, tout le monde a raison ; et je suis loin de critiquer les divers goûts, tout est bon. Mais, adieu donc ; à demain.

LETTRE LXI.

Samedi trois heures, après le facteur.

J'ai dîné chez moi pour avoir de vos nouvelles une heure plus tôt; cela répond à votre dernière question, *si vous n'avez rien perdu*. Mais, mon ami, vous m'affligez vraiment, en ne me disant seulement pas un mot sur ce que vous ne m'avez pas écrit le dernier courrier : vous aviez pourtant à me répondre. Mais comme vous sentez bien que vous avez eu tort, vous voulez m'en détourner, en me promettant de mieux faire à l'avenir : vous serez bien aimable, mon ami, je vous en remercie d'avance. Je n'ose pas désirer votre retour; mais je compte les jours de votre absence. Mon Dieu! qu'ils sont lents! qu'ils sont longs! qu'ils pèsent sur mon ame! qu'il est difficile, qu'il est même impossible de se distraire un moment du besoin de l'âme! Les livres, la société, l'amitié, et enfin toutes les ressources imaginables ne servent qu'à faire mieux sentir le prix et le pouvoir de ce qui vous manque. Je ne réponds pas, mais je suis pénétrée jusqu'au fond du cœur de ce que vous me dites sur M. de M... M. d'Alembert a écrit à M. de Fuentes; il a écrit de son seul mouvement, et en me lisant cette lettre il pleuroit et me faisoit fondre en larmes. Mon Dieu! cette pensée me déchire! — Mon ami, je veux m'occuper de vous, et vous justifier le mouvement qui m'a fait brûler vos lettres : je comptois ne pas survivre vingt-quatre heures à ce sacrifice;

et dans ce moment, mon sang, mon cœur étoient glacés par le désespoir : je n'ai senti la perte que j'avois faite que plus de six jours après. Ah! vingt fois, cent fois j'ai regretté d'avoir brûlé ce que vous aviez écrit : rien ne peut réparer cette perte, et j'en suis désolée.—Oui, M. Turgot travaille aux corvées. Bonjour, mon ami; n'êtes-vous pas las de lire ce griffonnage?

LETTRE LXII.

Dimanche soir, 16 octobre 1774.

Mon ami, je n'ai point répondu hier à votre charmante lettre, et je ne répondrai jamais *à mon gré* à ce que vous me dites sur M. de Fuentes. Eh, bon Dieu! où trouver des expressions qui rendent un sentiment tout nouveau pour mon ame? Ah! vous m'avez pénétrée de la plus tendre, de la plus vive reconnoissance; oui, il me semble que jamais je n'en ai dû autant à personne : en effet, votre mouvement, votre sentiment sont nobles et élevés comme la vertu; pourquoi donc ne mettrois-je pas mon bonheur à les adorer? Je ne sais de quelle nature est mon sentiment : mais c'est vous qui en êtes l'objet; et il y a des instans où je suis toute prête à m'écrier : *Enée est dans mon cœur, les remords n'y sont plus.* Hélas! je n'ose prononcer ces mots : je le sens, on ne sauroit tromper sa conscience; quel trouble s'élève en moi! que je suis malheureuse! Mon ami,

croyez-vous qu'il soit possible que la paix puisse rentrer dans mon ame en vous aimant ; ou bien, croyez-vous possible que je puisse vivre sans vous aimer ? C'est à vous que je demande compte de moi : je ne me connois plus ; avec un mot, vous changez la disposition de mon ame. Je ne sais si cela vient de ce que je suis affoiblie par la douleur, ou bien si c'est que mon sentiment s'est fortifié par le soin que j'ai mis à le combattre et à le détruire. Si cela est, convenez que je dois avoir une grande opinion de moi. Ah, mon Dieu ! que la passion m'est naturelle, et que la raison m'est étrangère ! Mon ami, jamais on ne s'est fait voir avec cet abandon : mais comment pourrois-je vous cacher mes plus secrettes pensées ? elles sont remplies de vous ; et comment pourrois-je vivre si j'avois à me reprocher d'usurper votre estime ou votre opinion ? Non, mon ami ; voyez-moi telle que je suis, et accordez-moi, non pas ce que je mérite, mais ce qu'il faut pour m'empêcher de mourir de douleur, ou pour m'en donner le courage : car je ne sais encore ce que je préférerois de vous devoir, la mort, ou la vie. L'une et l'autre tient à vous ; et de quelque manière que vous en décidiez, je vous rendrai grâce. — Mon ami, avez-vous bien senti la force de ces mots : *et mon plus grand malheur seroit de vous refroidir. Vous vouliez diminuer mon tourment, etc.* Ah, ciel ! quel moyen vous employez ! Mais je ne reviens point sur le passé : j'espère que vous ne me tromperez plus ; si je ne suis pas ce que vous aimez le mieux, je verrai du moins dans votre ame la place que vous m'y laissez, et je m'engage à ne jamais prétendre qu'à celle que vous me donnerez. — J'ai encore été ce soir à

Orphée ; mais j'y étois avec madame la duchesse de Chatillon : il est vrai que j'aurois bien mauvaise opinion de moi, si je ne l'aimois pas : elle exige si peu, et elle donne tant !

Lundi matin.

Comment mettez-vous en question si vous auriez dû me laisser ignorer que vous aviez la fièvre? Oh, mon ami! ce n'est pas moi qu'il faut ménager : je vous aime trop pour ne pas préférer à tout de souffrir avec vous et par vous. Tous ces gens qui se ménagent, ne s'aiment guère : il y a bien loin entre les sentimens qu'on se commande et ceux qui nous commandent : les premiers sont parfaits et je les abhorre Si un jour vous deveniez parfait comme madame de B ***, comme le froid Grandisson, mon ami, je vous admirerois; mais je serois radicalement guérie. — Je suis interrompue par madame de Chatillon. Elle me demande d'écrire à la suite de ceci; je lui offre du papier et de l'encre. Mais ma lettre..... Cela n'est pas possible! Pardonnez-le-moi, mon ami.

Lundi, après le facteur.

Vous avez été alarmé, vous êtes encore triste. Mon Dieu ! que je souffre de tout ce qui vous fait souffrir, et que je suis désolée d'avoir ajouté de l'inquiétude à votre disposition! Oui, je suis coupable, je suis foible, je me condamne, je me hais ; mais ce n'est pas réparer le mal que je vous ai fait. Vous avez vu, le courrier d'après,

que cette fièvre n'étoit que la suite de l'état violent où étoit mon ame : ma machine n'est plus assez forte pour en supporter les secousses. Mon ami, ne me plaignez jamais ; dites-vous : elle est folle, et cette pensée vous calmera, et si vous ne souffrez pas, je serai heureuse. Mais j'espère que vous me direz avec soin et avec détail des nouvelles de vos malades. Il est affreux de connoître la crainte pour ce qu'on aime ; cette espèce de tourment est au-dessus de ma raison et de mes forces. Mon Dieu ! oui, il faut rester avec vos parens : votre départ sera un grand mal pour eux, et il faut leur épargner tout le temps qu'ils auront à s'occuper de leur santé. Dans cet état, tout ce qui excite la sensibilité, devient douleur. Mais je n'ai rien à vous dire, vous voyez mieux que moi, et vous sentez avec plus de délicatesse. Mon ami, je suis presque mécontente de ce que vous ne trouvez pas de la douceur à me faire partager votre disposition, surtout lorsqu'elle vous est pénible ; c'est alors que je voudrois que vous vous dissiez, dans un sens contraire, ce que disoit Montaigne : *il me semble que je lui dérobe sa part*. Oui, mon ami, il ne devroit plus vous être libre de souffrir seul. Hélas ! je suis si fort au ton de tout ce qui souffre, c'est si fort me parler ma langue, qu'il me semble qu'il n'est pas même nécessaire de compter sur mon affection pour trouver de la douceur à se plaindre à moi. Adieu, mon ami. Je comptois vous dire mille riens, mais votre tristesse m'en ôte la force ; j'ai beau me dire : sa disposition ne sera plus la même ; mais celle où il étoit m'a gagnée, elle ne changera que lorsqu'il voudra. Ah ! quel ascendant ! quelle force ! quelle puissance ! cela agiroit à mille

lieues. Je vous le disois, ce sentiment que je n'ose nommer, est la seule chose que les hommes n'ont pu gâter. Mon ami, s'il étoit perdu sur la terre, dites-vous bien tant que je vivrai, que vous savez où il vit, où il règne avec plus d'énergie qu'il n'appartient à une Française d'en avoir.

LETTRE LXIII.

Vendredi au soir, 21 octobre 1774.

Mon ami, que le temps s'écoule lentement! depuis lundi j'en suis assommée, et il n'y a rien que je n'aie tenté pour tromper mon impatience. J'ai toujours été en mouvement : j'ai été partout, j'ai tout vu, et je n'ai eu qu'une pensée; pour une ame malade la nature n'a qu'une couleur : tous les objets sont couverts de crêpe. Dites-moi : comment fait-on pour se distraire, comment fait-on pour se consoler? Ah! c'est de vous seul que je puis apprendre à supporter la vie. Vous seul pouvez y répandre encore ce charme mêlé de douleur qui fait chérir et détester tour-à-tour l'existence. — Mon ami, j'aurai une lettre de vous demain; il n'y a que cet espoir qui me donne la force de vous écrire ce soir. Vous me direz si vous êtes rassuré sur la santé de ce qui vous est cher; vous me parlerez, peut-être, de votre retour : en un mot, vous me parlerez; et si vous saviez combien je me sens dénuée, abandonnée, lorsque je ne sais rien de

vous! Ah! que cette petite lettre étoit courte, qu'elle étoit triste, qu'elle étoit froide! Il me semble qu'en me disant que vous aviez été inquiet et même alarmé, vous ne me disiez pas tout! Qu'aviez-vous donc? me cacheriez-vous votre cœur? voudriez-vous encore déchirer le mien? Ne m'avez-vous pas dit que vous me diriez tout; que vous auriez une confiance sans réserve; que j'étois votre amie; que votre ame s'épancheroit dans la mienne; que vous me feriez vivre de tous vos mouvemens; que ce qui pourroit blesser mon cœur, ne me seroit pas inconnu? Ah, mon ami, connoissez-moi bien : voyez ce que je suis pour vous; et d'après cette connoissance, je vous réponds qu'il vous sera impossible de concevoir le projet de me tromper, ni même de me cacher rien.

Samedi matin.

Je vous quittai hier par ménagement pour vous : j'étois si triste! je venois d'*Orphée*. Cette musique me rend folle : elle m'entraîne; je ne puis plus manquer un jour : mon ame est avide de cette espèce de douleur. Ah, mon Dieu! que je suis peu au ton de tout ce qui m'entoure! et cependant jamais on n'a dû chérir autant l'amitié : mes amis sont d'excellentes gens; leurs soins, leur intérêt ne se lassent point, et je suis à comprendre ce qu'ils peuvent trouver en moi qui les attache. C'est mon malheur, c'est mon trouble, c'est ce que je dis, c'est ce que je ne dis point qui les anime, et les échauffe. Oui, je le vois : les ames honnêtes et sensibles aiment les malheureux; ils ont une sorte d'attrait qui

occupe et exerce l'ame : on aime à se trouver sensible; et les maux des autres ont cette juste mesure qui fait compatir sans souffrir. Eh bien! je leur promets cette jouissance tout le temps qui me reste à vivre. — Mon ami, je voulois vous dire la dernière fois que vous devriez loger dans le même hôtel garni que le chevalier d'Aguesseau : cela vous épargneroit la peine de vous aller chercher réciproquement : cela vous seroit commode, et je serois assurée que vous ne quitteriez pas mon quartier. Oui, c'est toujours l'intérêt personnel qui couvre tout, qui anime tout; et les sots ou les esprits faux qui ont attaqué Helvétius, n'avoient sans doute jamais aimé, ni réfléchi. Ah, bon Dieu! que de gens qui vivent et meurent sans avoir senti l'un, ni connu l'autre! C'est tant mieux pour eux, et tant pis pour nous; oui, tant pis : car je ne puis pas vous exprimer le dégoût, le redoublement de dégoût que je me sens, je ne dis pas seulement pour les sots, mais pour ces gens qui sont si bien à ma mesure, que je prévois tout ce qu'ils vont dire lorsqu'ils ouvrent la bouche! Ah, je suis bien malade! je ne puis plus souffrir les gens qui me ressemblent : tout ce qui n'est qu'à côté de moi, me paroît trop petit ; il faut me faire lever les yeux pour regarder, sans quoi je me fatigue et m'ennuie. Mon ami, la société ne me présente plus que deux intérêts : il faut que j'aime, ou qu'on m'éclaire. De l'esprit n'est point assez; il faut beaucoup d'esprit : c'est vous dire que je n'écoute plus que cinq ou six personnes, et que je ne lis plus que six ou sept livres. Cependant il y a plus de gens que cela qui ont des droits sur moi : mais c'est par le sentiment et la confiance; et cela ne change rien à la

disposition où je suis pour le général. Voici le résultat : ce qui est moins que moi, m'éteint et m'assomme ; ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue. Il n'y a que ce qui est au-dessus de moi, qui me soutienne et m'arrache à moi-même, et je dirai toujours comme cet ancien : *mes amis, sauvez-moi de moi-même.* Tout cela prouve que la vanité est bien éteinte en moi, mais qu'elle est remplacée par un dégoût universel et mortel. La comtesse de Boufflers n'en est pas là ; aussi est-elle bien aimable. Je l'ai vue beaucoup cette semaine, elle vint dîner chez madame Geoffrin mercredi ; elle fut charmante ; elle ne dit pas un mot qui ne fût un paradoxe. Elle fut attaquée, et elle se défendit avec tant d'esprit, que ses erreurs valoient presqu'autant que la vérité. Par exemple, elle trouve que c'est un grand malheur que d'être ambassadeur, il n'importe de quel pays, ni chez quelle nation ; cela ne lui paroît qu'un exil affreux, etc., etc. Et puis elle nous dit que, dans le temps où elle aimoit le mieux l'Angleterre, elle n'auroit consenti à s'y fixer, qu'à la condition qu'elle y auroit amené avec elle vingt-quatre ou vingt-cinq de ses amis intimes, et soixante à quatre-vingts autres personnes qui lui étoient absolument nécessaires ; et c'étoit avec beaucoup de sérieux, et surtout beaucoup de sensibilité qu'elle nous apprenoit le besoin de son ame. Ce que j'aurois voulu que vous vissiez, c'est l'étonnement qu'elle causoit à milord Shelburne. Il est simple, naturel ; il a de l'ame, de la force : il n'a de goût et d'attrait que pour ce qui lui ressemble, au moins par le naturel. — Il a été voir M. de Malesherbes ; il est revenu enchanté. Il me disoit : « J'ai vu pour la première fois de ma vie, ce que

je ne croyois pas qui pût exister : c'est un homme dont l'ame est absolument exempte de crainte et d'espérance, et cependant est pleine de vie et de chaleur. Rien dans la nature ne peut troubler sa paix : rien ne lui est nécessaire, et il s'intéresse vivement à tout ce qui est bon » ; en un mot, a-t-il ajouté : « J'ai beaucoup voyagé, et je n'ai jamais « rapporté un sentiment aussi profond. Si je fais « quelque chose de bien dans tout le temps qui « me reste à vivre, je suis sûr que le souvenir de « M. Malesherbes animera mon ame ». Mon ami, voilà un bel éloge, et celui qui le fait est à coup sûr un homme intéressant. Je le trouve bien heureux d'être né anglais ; je l'ai beaucoup vu, je l'ai écouté celui-là : il a de l'esprit, de la chaleur, de l'élévation. Il me rappeloit un peu les deux hommes du monde que j'ai aimés, et pour qui je voudrois vivre ou mourir. Il s'en va dans huit jours, et j'en suis bien aise : il est cause que par des arrangements de société, j'ai dîné tous les jours avec quinze personnes, et cela me fatigue plus encore qu'il ne m'intéresse. Il me faut du repos ; ma machine est détruite. Bonjour, mon ami. J'attends la poste ; voilà ce qui m'est nécessaire.

LETTRE LXIV.

Samedi, après le facteur, 22 octobre 1774.

Mon Dieu ! que je suis troublée et affligée de ce que vous m'apprenez! je crois tout ce que je crains; jugez si je partage ce que vous souffrez. Ah ! c'est à présent que l'éloignement m'est absolument insupportable. Mon ami, vos maux sont les miens; et il m'est affreux de ne pouvoir pas vous soulager. Si j'étois avec vous, il me semble que je m'emparerois si bien de toutes vos craintes, de tout ce qui vous fait trembler, qu'il ne vous resteroit que ce qu'il me seroit impossible de ne pas vous ôter. Ah! partager ne seroit pas assez, je souffrirois par vous, pour vous; et avec cette tendresse et cette passion, il n'y a point de douleur qui ne soit adoucie, et point d'alarme qui ne soit calmée. Mon Dieu, que je suis malheureuse! le seul moment de ma vie où mon affection eût pu vous faire du bien, je suis condamnée à vous être inutile. Tout ce qui vous aime, vous dira, comme moi, mieux que moi sans doute : je suis trop près de vous, pour exprimer ce que je sens. Y a-t-il donc des mots pour rendre tous les mouvemens d'une ame souffrante, d'une ame frappée de terreur, à qui le malheur a interdit toute espérance ? Mon ami, dans cet état qui est le mien, on ne peut s'expliquer et s'exprimer que par ces mots : *Je vous aime.* Ah ! s'ils pouvoient passer dans votre ame comme je les sens! Oui, quel que soit votre malheur,

vous éprouveriez le sentiment le plus doux. C'est à présent que j'ai un regret mortel à ce qui vous manque d'affection pour moi : mon ami, nous en ferions de la consolation ; le remède seroit à côté du mal. Ah! quand on est malheureux, c'est alors qu'il est affreux de n'aimer que foiblement ; car c'est en nous que nous trouvons la véritable force, et rien n'en donne autant que la passion : les sentimens d'un autre nous plaisent, nous touchent; il n'y a que le nôtre qui nous soutienne. Mais cette ressource manque presqu'à tout le monde : presque tout ce qui existe, n'aime que parce qu'il est aimé. Ah! mon Dieu! la pauvre manière! qu'elle laisse petit et foible! mais cela ne tient ni à la volonté, ni à la pensée : ainsi il seroit aussi insensé de chercher à exciter, que de travailler à éteindre. Restons donc ce que nous sommes, jusqu'à ce que la nature, ou je ne sais pas quoi, en ordonne autrement. — Mais vous êtes trop bon, mille fois trop bon de vous occuper de mes maux : souffrir est devenu mon existence; cependant je suis mieux depuis que je suis au poulet pour unique nourriture : je souffre moins. Adieu, mon ami; je vous parle de moi, et je ne songe qu'à vous. D'ici à lundi, je serai dans un état violent. Vous m'écrirez, je le crois.

LETTRE LXV.

Dimanche au soir, 23 octobre 1774.

Mon ami, pour me calmer, pour me délivrer d'une pensée qui me fait mal, il faut que je vous parle : j'attends l'heure de la poste de demain avec une impatience que vous seul peut-être pouvez concevoir. Oui, vous m'entendez, si vous ne pouvez me répondre, et c'est quelque chose : il seroit sans doute plus doux, plus consolant, d'être en dialogue ; mais le monologue est supportable, lorsqu'on peut se dire : je parle seule, et cependant je suis entendue. — Mon ami, je suis dans une disposition physique détestable; je l'attribue à cette *ciguë :* elle a conservé, je crois, quelque propriété du poison; je me sens dans une défaillance, dans une angoisse qui m'a fait croire aujourd'hui vingt fois que j'allois perdre connoissance, et dans ce moment même, je suis dans un mal-aise inexprimable : je sens ce que disoit Fontenelle peu de temps avant sa mort, *une grande difficulté d'être.* Mais ce qui anime mon ame, me donne la force de vous parler : car, en vérité, je n'ai pas eu un mouvement ni une parole de la journée. — Je ne sais si je vous ai dit que j'avois vu la femme du comte de C..... : sa figure est commune ; mais elle a le ton obligeant, et elle a grande envie de plaire : cependant telle qu'elle est, je ne la trouverois pas assez bien pour être la femme de l'homme du monde que j'aime le plus. Mon ami, j'en suis plus sûre que jamais,

tout homme qui a du talent, du génie, et qui est appelé à la gloire, ne doit pas se marier. Le mariage est un véritable éteignoir de tout ce qui est grand et qui peut avoir de l'éclat. Si on est assez honnête et assez sensible pour être un bon mari, on n'est plus que cela, et sans doute ce seroit bien assez si le bonheur est là. Mais il y a tel homme que la nature a destiné à être grand, et non pas à être heureux. Diderot a dit que la nature, en formant un homme de génie, lui secoue le flambeau sur la tête, en lui disant : *sois grand homme, et sois malheureux :* voilà, je crois, ce qu'elle a prononcé le jour que vous êtes né. Bonsoir. Je n'en puis plus ; à demain.

Lundi, après le facteur.

Point de lettre! cela me feroit trembler avec un autre que vous; mais je me rassure un peu, en me disant qu'il n'est pas en vous d'avoir de la suite et de l'exactitude. J'espère donc que vous n'êtes pas plus malheureux; je sais seulement que vous n'avez pas eu besoin de me rassurer. Cela est bien naturel; mais cela est affligeant. Mon ami, je ne vous fais point de reproche : je me plains seulement, quelle que soit votre situation, que le retour de votre ame ne soit pas pour moi. Adieu. Je suis abattue, et dans un état de foiblesse qui est extraordinaire : il me faut un effort pour tenir ma plume. Je n'attendrai plus de vos nouvelles ; mais j'en désirerai tant que je respirerai.

LETTRE LXVI.

Mardi au soir, 25 octobre 1774.

Ah ! J'ai été injuste ; ce seroit un tort avec tout le monde ; mais je me le reproche comme un crime avec vous. Pardonnez-moi, mon ami : je devois vous rendre grace, et je vous ai accusé. Cette pensée me fait mal, comme si j'étois coupable ; cependant c'est la poste qui l'a été, et je le soupçonnois si peu, que, lorsqu'on m'a donné mes lettres aujourd'hui, je ne regardois seulement pas le dessus, tant il m'étoit égal par où je commencerois où par où je finirois. Mon ami, à la seconde lettre que j'ai ouverte, j'ai fait un cri : c'étoit votre écriture ; j'en ai eu un battement de cœur. Si c'est un mal bien douloureux que d'attendre *sans voir venir*, c'est un plaisir bien vif et bien sensible que d'être ainsi surprise. Mon ami, je vous aime à la folie ; tout me l'apprend, tout me le prouve, et souvent bien plus que je ne voudrois. Je vous donne plus que vous ne voulez : vous n'avez pas besoin d'être autant aimé, et moi j'avois besoin de me reposer, c'est-à-dire, de mourir. Mais je suis trop personnelle : je vous occupe de moi, tandis que je ne devrois vous parler que du plaisir que j'ai senti en lisant ces mots : *cela va mieux, cela va bien, je suis tranquille.* Ah ! mon ami, j'ai respiré : il semble que cela m'ait redonné de la vie et de la force ; j'étois anéantie depuis trois jours : on dit que cela tenoit aux nerfs, et moi qui en sais un peu plus

que mon médecin, je crois que cela tenoit à vous. Je suis comme *Lucas,* j'explique tout par mon métier de jardinier. Ah, mon Dieu ! comment puis-je suffire à ce que je sens, à ce que je souffre ? et cependant mon ame n'a que deux sentimens : l'un me consume de douleur, et quand je me livre à celui qui devroit me calmer, je suis poursuivie par le remords, et par un regret plus déchirant encore que les tortures du remords. Encore moi ! que je m'en veux d'y revenir sans cesse ! mais m'en éloignerai-je, en vous disant que j'adore votre sensibilité et votre vérité ? Ah ! ne me cachez jamais rien : vous gagnez trop à me faire voir tous les mouvemens qui vous animent. Mon ami, dans une situation toute pareille à celle où vous venez d'être, mais qui eut des suites plus funestes, M. de M... me mandoit, et presque dans les mêmes expressions, ce que l'agonie de sa mère lui faisoit éprouver. La douleur qui le déchiroit le plus, avoit son père pour objet ; et cela étoit si vrai, qu'il m'attendrissoit beaucoup plus sur l'état de M. de Fuentes, que sur la mort de sa femme, qui fut lente et douloureuse. Mon Dieu ! je vous l'ai déjà dit : n'ayez jamais la pensée de me ménager, de m'épargner ; croyez que mon sentiment me mène plus loin que vous ne pourrez jamais me faire aller. Mon ami, c'est bien fait de voir la convalescence de madame votre mère si prochaine ; mais, quoique vous en disiez, vous resterez plus long-temps que vous ne pensez. — Vous ferez sûrement *une étourderie :* ce sera d'oublier de me dire de ne plus vous écrire, ou de vous écrire sur votre route. Et puis, quand les lettres n'arriveront pas, vous m'accuserez, ou peut-être aurez-vous

assez de bonté pour être inquiet; et cependant un peu de prévoyance auroit évité tout cela.

Le chevalier de Chatelux est actuellement à Chanteloup. Il suffit à tout, et il attache une grande opinion à cette manière de se multipler à l'infini. Il est si riche et si généreux, qu'il dédaigne de recueillir : il lui suffit de semer ; il ne reçoit rien, il va donnant par-tout et à tout le monde. Il me disoit encore l'autre jour, que son plaisir étoit de faire effet. — M. de Chamfort est arrivé; je l'ai vu, et nous lirons ces jours-ci son *Éloge de La Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé, beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles, comme quatre : ce sont mesdames de Grammont, de Roncé, d'Amblimont, et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'Arlequin ; mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et il fait bien de son mieux pour être modeste. — M. Grimm est de retour; je l'ai accablé de questions. Il peint la Czarine, non pas comme une souveraine, mais comme une femme aimable, pleine d'esprit, de saillies, et de tout ce qui peut séduire et charmer. Dans tout ce qu'il me disoit, je reconnoissois plutôt cet art charmant d'une courtisane grecque, que la dignité et l'éclat de l'Impératrice d'un grand empire. Mais il nous revient une autre manière d'un plus grand peintre : c'est Diderot; il m'a fait dire que je le verrois demain : j'en serai bien aise. Mais dans la disposition où je suis, c'est l'homme du monde que je voudrois le moins voir habituellement : il force l'attention,

et c'est assurément ce que je ne puis, ni ne veux accorder de suite à personne au monde. Quand je dis *personne,* vous entendez bien que cela veut dire que je ne veux pas être distraite de celle qui remplit toute ma pensée. Ah! que cette explication est lourde ! Mais c'est que vous êtes bête : il faut vous annoncer ce qu'on veut vous faire entendre. Mon ami, courage : car je crois que pour cette fois-ci, vous aurez la rame de papier sans en rabattre une page. Vous remettrez cette lecture au temps où vous serez en voiture ; j'aurai rempli votre chemin, et vous m'y trouverez au bout. — Quoi ? vous croyez réellement que vous serez bien aise de me voir ? Que ce que vous me dites est aimable! qu'il seroit doux, en effet, d'être aimée de vous! mais mon ame ne pourroit plus atteindre à ce degré de bonheur; ce seroit trop. Quelques instans, quelques éclairs du plaisir, c'est assez pour les malheureux : ils respirent et reprennent courage pour souffrir.

LETTRE LXVII.

Mercredi, 26 octobre 1774.

Je viens de relire votre lettre : il y a un mot qui me ravit, il m'avoit échappé : c'est lorsque vous dites, *je reviens à nos peines.* Mon ami, si je me suis méprise, ne me redressez pas ; mais je crains à présent pour vous tant de trouble, si peu de sommeil : ne serez-vous point malade ? j'en meurs

de crainte. Ah! dites-moi donc sur quelle pensée je pourrois m'arrêter pour respirer en repos : sur le moment de votre arrivée? Non, non, mon ami, il me fait tressaillir, et je n'ose pas même le desirer; et s'il se retardoit, je crois que j'en mourrois. Concevez-vous l'excès de cette inconséquence ? Cet excès ne tient pas à un faux raisonnement; mais il vient d'une ame bouleversée par les mouvemens les plus contraires, que vous entendrez peut-être, mais que vous ne pouvez pas partager. — Je suis interrompue, et toujours par madame de Chatillon. Je commence à croire que la première de toutes les qualités pour se faire aimer, c'est d'être aimant. Non, vous n'imagineriez pas tout ce qu'elle invente pour aller jusqu'à mon cœur. Mon ami, si vous m'aimiez comme elle! non, je ne le voudrois pas : me préserve le ciel de connoître deux fois un pareil bonheur!

Vendredi, 28 octobre 1774.

Que dites-vous de cette invocation? ne vous paroît-elle pas d'une tête perdue? Mon ami, elle tient à un sentiment honnête. J'ai offensé M. de M...; et cependant je trouve une sorte de douceur à penser que lui seul m'aura fait connoître le bonheur; que ce n'est qu'à lui que je devrai d'avoir senti quelques momens tout le prix que peut avoir la vie. Enfin, quelquefois je me crois moins coupable, parce que je me sens punie; et vous voyez bien que si j'étois aimée, tout cela seroit effacé, renversé. Il faut du moins tenir à la vertu par le remords, et à ce qui m'a aimée, par le regret de l'avoir perdu. Ce regret est bien vif et

bien déchirant : il y a peu de jours qu'il m'a causé les convulsions du désespoir.—On m'a forcée d'aller voir *Lekain* dans Tancrède; je ne l'avois pas vu depuis sa perfection, et je ne m'en souciois point. Enfin j'y fus : les deux premiers actes m'ennuyèrent complettement; le troisième a beaucoup d'intérêt, et il va toujours en croissant jusqu'à la fin : au cinquième acte il y eut des momens, il y eut des mots qui me firent transporter la scène *à Bordeaux,* et ce n'est pas une manière de parler. Je pensai mourir : j'en perdis connoissance ; et toute la nuit, on fut obligé de me garder, parce que j'avois des défaillances continuelles. Je ne pus pas vous en parler les derniers jours : j'étois trop près de l'impression que j'avois reçue; je me suis bien promis de ne plus aller chercher ces affreuses secousses. Il n'y a qu'*Orphée* que je puisse soutenir, et je vois à regret que vous ne le verrez plus. — Il y aura un opéra nouveau le 8 novembre : la musique est de *Floquet.* Le public l'aimera peut-être : après ce qui est bon, il applaudit ce qui est médiocre, et même ce qui est détestable. — Enfin, M. Dorat a des succès ; c'est pourtant le public qui fait les réputations : mais c'est le public à la longue; car celui du moment n'a jamais le goût, ni les lumières qui mettent le sceau à ce qui doit passer à la postérité. — Mon ami, je vais envoyer contre-signer cette lettre ; et pour que le paquet ait plus d'importance, j'y joins les feuilles du moment : ce n'est pas parce qu'elles sont bonnes; c'est parce qu'elles sont nouvelles, et que d'ailleurs vous lisez tout. Rapportez-moi la feuille de Linguet. — Tout le monde est à Fontainebleau : mais il nous reste le baron de Coke et celui de

Gleichen ; et je trouve qu'ils me restent trop tard le soir. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que la solitude me seroit bonne ; la société ne m'intéresse presque jamais, et elle me pèse presque toujours. Oh ! que je suis un mauvais malade; j'ai beau me retourner, je me trouve toujours mal. Adieu, mon ami.

Je viens de voir le comte de C.... Je lui ai dit qu'il venoit respirer un mauvais air, et que, dans l'ivresse de félicité où il vivoit, il me sembloit que c'étoit pour exercer les œuvres de miséricorde qu'il venoit me voir ; que je serois pour lui à peu près comme ces monumens, que quelques philosophes conservoient pour les faire souvenir d'être bons et justes. Vous viendrez me voir, lui disois-je, et en me quittant, vous vous direz : *le malheur est donc sur la terre.* Votre cœur sera touché, et le mien aura joui de votre bonheur. — Les lettres de M. de Condorcet sont vraiment charmantes. Si je suivois mon premier mouvement, je vous enverrois tout ce que j'ai senti ; et puis je m'arrête, en me disant : il reviendra, je le lui ferai lire ; il se moquera de moi, il me trouvera exaltée. Eh bien! oui, j'aurai tort, mais il sera là. Ah! mon ami, à cette condition, je consentirois à ne pas avoir le sens commun tout le reste de ma vie ; mais je gage que vous seriez bien plus difficile que moi : vous m'abandonneriez ; alors je me retrouverois dans la foule, et la bêtise console de tout. — Je crois que, pendant tous ces temps ci, *les Gracques* ont bien été oubliés : vous y reviendrez avec plus de chaleur et d'intérêt. — Mon ami, admirez ma transition ; la bêtise me mène au génie, et cette marche est assez naturelle : c'est M. Turgot, après l'abbé Terrai. Il

y a des cas où les gradations et les intermédiaires doivent disparoître.—Je ne sais que faire du temps d'ici à samedi : je veux le faire peser un peu sur vous, en vous forçant à m'écouter.—J'espère, je me promets une longue lettre samedi : si j'étois trompée? si seulement elle n'étoit que de quatre pages! en vérité, je me plaindrois. Mon ami, vous voyez, la bonne fortune me tourne la tête : je deviens presque impertinente parce que j'ai eu de vos nouvelles aujourd'hui. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si quelqu'un pouvoit être dans mon secret, on connoîtroit à ma santé, à toute ma manière d'être, si j'ai eu une lettre de vous. Oui, la circulation de mon sang en est sensiblement altérée, et alors il m'est impossible de prendre part à rien. Ce à quoi je ne m'accoutume point, c'est au redoublement d'intérêt que cela inspire à mes amis, Mon Dieu! me plaindroient-ils, s'ils voyoient le fond de mon ame? cette usurpation n'est-elle pas bien criminelle? Mon ami, ne me faites pas une fausse conscience : dites-moi que je suis coupable; plaignez-moi, consolez-moi : vous ne m'avez que trop égarée. — J'ai envie de vous envoyer une lettre que j'ai lue aujourd'hui avant la vôtre : si j'avois pu pressentir, cela n'auroit pas été l'ordre que j'aurois mis dans ma lecture; vous verrez dans cette lettre si j'ai souffert de votre absence. Oui, j'en ai inquiété M. d'Alembert. L'homme qui m'écrit, n'a jamais su un mot de ce qui m'occupoit : il me croit victime de la vertu et du préjugé : mais, depuis trois ans, il me voit si malheureuse, qu'il est souvent tenté de me croire folle. Et en effet, il passe sa vie à faire des épigrammes contre moi; mais, à la vérité, le trait est toujours un mot de sentiment ou de

ressentiment : lisez, reconnoissez; à coup sûr, c'est un homme d'esprit.

LETTRE LXVIII.

Ce dimanche, 30 octobre 1774.

J'ai été avertie trop tard : il y a un paquet encore par le courrier d'aujourd'hui. Quand je reçus votre lettre, j'avois déjà envoyé chez M. Turgot pour faire contre-signer. Je comptois vous écrire un mot après l'arrivée du facteur, par la voie ordinaire ; mais il n'importe : j'espère que mon volume ne sera pas perdu ; il vous sera envoyé, et avec d'autant plus de soin, qu'on verra le nom de M. Turgot. — Vraiment je le crois, il est aisé de vous critiquer sans vous blesser ; mais il n'est pas si aisé de vous louer comme je sens, et comme vous mériteriez de l'être, sans courir le risque d'être trouvée bien exagérée, bien fade et bien monotone. Eh bien ! je m'y abandonne, et je vous dirai tout grossièrement que votre lettre à M. Turgot est excellente, parfaite : c'est le ton, c'est la mesure ; enfin c'est vous, et je ne sais rien de mieux, ni de plus dans la nature. Je vous disois, mon ami, que désormais je ne pourrois plus regarder que ce qui me faisoit élever les yeux. Pour vous, vous êtes si haut que je ne pourrois y atteindre à la longue que par un trop grand effort. Mais, mon ami, que faites-vous donc, à quoi vous laissez-vous aller ? Savez-vous bien,

que vous me louez comme si vous aviez à me plaire? O bon Dieu! oubliez-vous qu'en ce genre, votre fortune est faite ? et elle est de celles dont on ne connoît plus les bornes : ce sont les Beaujon, les Clives, etc. Ah! que je voudrois que vous eussiez, en effet, une fortune, non pas comme celle des malheureux que je viens de nommer! ils meurent d'ennui sur leurs richesses; mais je vous voudrois de l'aisance : je voudrois que vous ne fussiez pas forcé de casser bras et jambes à vos talens, de tordre le col à votre génie; enfin je voudrois que vous ne fussiez pas condamné à vous remettre dans la foule. Oui, en honneur, ce n'est que pour vous, ce n'est que pour l'intérêt de votre gloire que le mariage me fait peur, et à cet égard, je puis vous dire avec vérité : *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur*. Tout cela dit, mon ami, que, s'il y avoit un excellent parti, si vous aviez quelque vue, si moi, si mes amis, nous pouvions vous servir; oh! comptez sur le zèle sur l'activité et sur la passion que nous mettrions pour réussir : oui, je connoîtrois encore une fois le bonheur et le plaisir, si je pouvois vous voir heureux.

Les jolis vers que ceux que j'ai lus dans votre lettre! Ce besoin *de vivre fort* est, je crois, le besoin des damnés. Cela me rappelle un mot de passion qui me fit bien plaisir : *si jamais*, me disoit-on, *je pouvois redevenir calme, c'est alors que je me croirois sur la roue*. Cette langue n'est à l'usage que des gens qui sont doués de ce sixième sens, *l'ame*. Oui, mon ami, je suis assez fortunée ou assez malheureuse pour avoir le même dictionnaire que vous. J'entends, ou plutôt je sens vos distinctions, vos définitions, tandis que les trois

quarts du temps, je ne comprens pas le chevalier. Il est si content de ce qu'il a fait, il sait si bien tout ce qu'il fera, il aime tant la raison ; en un mot, il est si bien arrangé sur tout, qu'une fois j'ai pensé me méprendre en lui parlant et en lui écrivant, et j'allois prononcer ou écrire *le chevalier Grandisson :* mais c'étoit sans envier le sort de Clémentine, ni de miss G ***. — Vous savez que le comte de Broglie commande à Metz, à la place de M. de Conflans. Mon ami, *un homme d'esprit le voilà;* mais je voudrois bien qu'il vous fût utile, à vous qui n'avez pas son esprit. — A propos d'esprit, je veux vous dire un mot de la Czarine à Diderot. Ils disputaient souvent ; un jour que la dispute s'anima plus fort, la Czarine s'arrêta, en disant : « nous voilà trop échauffés pour avoir raison; vous avez la tête vive, moi je l'ai chaude, nous ne saurions plus ce que nous dirions ». — Avec cette différence, dit Diderot, que vous pourriez dire tout ce qu'il vous plairoit, sans inconvénient, et que moi je pourrois manquer. — Eh, fi donc! reprit la Czarine, est-ce qu'il y a quelque différence entre les hommes »? Mon ami, voyez, lisez bien, et ne soyez pas aussi bête que M. d'Alembert, qui n'a vu à cela que la différence de sexe, tandis que cela n'est charmant qu'autant que c'est une souveraine qui parle à un philosophe. — Une autre fois, elle lui disoit : « Je vous vois quelquefois âgé de cent ans, et souvent aussi je vous vois un enfant de douze ». Mon ami, cela est doux, cela est joli, et cela peint Diderot. Si vous aimiez un peu plus les enfans, je vous dirois que je crois avoir observé que ce qui plaît à un certain point, a toujours quelque analogie avec eux : ils ont tant

de graces, tant de moelleux, tant de naturel! enfin Arlequin est un composé du chat et de l'enfant, et jamais y eut-il plus de grâce? — Savez-vous ce qui me fâche de ce paquet qui courut après vous? c'est que vous recevrez trop tard le pardon que je vous demandois pour vous avoir accusé injustement; c'étoit la poste qui étoit coupable, et malgré moi, j'ai été complice. Mais est-ce vous, ou la poste qui avez tort cette fois-ci? Vous me dites : *je réponds à vos lettres du 9 et du 14.* — Pourquoi sautez-vous à pieds joints sur le 11, qui étoit un mardi? J'ai écrit tous les courriers depuis cette époque où j'étois folle et de la folie la plus funeste. — Mon ami, vous manquez un grand jour, celui de la rentrée du parlement. Oh! les curieux se promettent de grands plaisirs; les gens *sages* comme moi, ne s'occupent pas de ce premier moment : ce sont les suites, ce sont les conséquences de cet événement qui sont d'un grand intérêt. Il s'agit de savoir si ce sont des juges, ou des tyrans qu'on va remettre sur les fleurs de lys. — Ah! pourquoi ne parlé-je pas d'*Orphée* au chevalier? Mon ami, par la raison qu'il seroit barbare de parler de couleurs aux quinze-vingts. Adieu.

LETTRE LXIX.

Lundi, onze heures du soir, 7 novembre 1774.

Mon ami, il me semble que vous avez des droits sur tous les mouvemens et sur tous les

sentimens de mon ame. Je vous dois compte de toutes mes pensées; je ne crois m'en assurer la propriété qu'en vous les communiquant : écoutez-moi donc, et jugez mon jugement, ou plutôt mon instinct; car je n'ai que cela pour les choses d'esprit, de goût et d'art. Oui, mon ami, l'académie de Marseille n'a fait que justice en couronnant M. de Chamfort. Ah, mon Dieu ! à quelle distance me paroît l'éloge qui m'avoit fait beaucoup de plaisir, et qui m'en fera encore ! Que celui-ci est riche, qu'il est plein d'esprit, et de tous les genres d'esprit! de la finesse, de la force, de l'élévation, de la philosophie; que le stile en est vif, animé et rapide! qu'il est rempli d'expressions heureuses! que le ton, que le tour en est original ! En un mot, j'en suis vraiment charmée, et je le suis au point que, si je ne craignois de gâter votre plaisir, je vous en citerois dix traits plus piquans les uns que les autres. Mon ami, je vous recommande la page 44. Dites-moi, me trompé-je? n'est-elle pas remplie de la sensibilité la plus exquise? n'a-t-il pas ennobli les bienfaits et la reconnoissance? N'exprime-t-il pas tous les sentimens qu'une ame sensible, élevée et passionnée aimeroit à éprouver et à inspirer? Enfin, mon ami, j'en suis si contente, que je voudrois que vous l'eussiez fait; et cependant je suis certaine que vous feriez mieux encore : vous iriez plus haut, et vous n'auriez pas ses défauts. Mais prononcez vite : ai-je trop d'enthousiasme? du moins il ne m'a pas été communiqué : je n'ai vu ni entendu personne. J'ai reçu cet éloge à neuf heures; je mourois d'impatience d'être seule : je l'ai lu, et je vous rends ma première impression, au risque que vous ne me trouviez pas le sens commun. —

Mais, mon ami, que rien ne vous dégoûte de me lire ce que vous faites : que je sois la servante de Molière, je ne discuterai rien; mais je sentirai tout. — Oh! qu'il y a de goût et d'esprit à avoir resserré votre sujet! Dans la plus excellente tragédie, il y a des longueurs et de la langueur. Vous aurez évité ces deux défauts ; tout sera plein de chaleur et d'intérêt : on sera toujours soutenu par le sujet et l'action de la pièce. L'esprit de l'auteur ne paroîtra jamais, et l'ame et le génie de M. de G..... rempliront et animeront tout. — Mon ami, pourquoi ce *serment* de ne pas me lire tout de suite et sur-le-champ ce que je voudrois déjà sentir et connoître? Est-ce que les *Gracques* ne sont pas de vous? est-ce que ce qui vous anime, n'est pas ce que je voudrois entendre et penser toute ma vie? — Mon Dieu! que vous m'aviez mal entendue d'abord, et que vous me répondez bien ensuite sur milord Shelburne! Oui, c'est justement cela qui fait que je l'estime et que je l'aime, d'être chef du parti de l'opposition. Comment n'être pas désolé d'être né dans un Gouvernement comme celui-ci? Pour moi, foible et malheureuse créature que je suis, si j'avois à renaître, j'aimerois mieux être le dernier membre de la chambre des communes que d'être même le roi de Prusse : il n'y a que la gloire de Voltaire qui pourroit me consoler de ne pas être né Anglois. Encore un mot de milord Shelburne, et je ne vous en parlerai jamais : car *le secret d'ennuyer est celui de tout dire*. Savez-vous comment il repose sa tête et son ame de l'agitation du gouvernement? C'est en faisant des actes de bienfaisance dignes d'un souverain; c'est en créant des établissemens publics pour

l'éducation de tous les habitans de ses terres; c'est en entrant dans tous les détails de leur instruction et de leur bien-être. Voilà, mon ami, le repos d'un homme qui n'a que 34 ans, et dont l'ame est aussi sensible, qu'elle est grande et forte. Voilà l'Anglois qui auroit été digne d'être l'ami du prodige, et du miracle de la nation espagnole. Voilà l'homme que je voudrois que vous eussiez vu, mais vous l'auriez regretté : car assurément il n'est pas fait pour vivre dans ce pays-ci. Il partira le 13 : il a voulu voir la rentrée du parlement ; en attendant, il se livre à la dissipation de Paris. De sa vie il n'avoit connu cette espèce de délassement ; il y trouve de l'agrément et de la douceur : « c'est du plaisir, me disoit-il, parce que cela ne durera guère ; car toujours cette vie là deviendroit l'ennui le plus accablant ». Qu'il y a loin de là à un François, à un homme aimable de la Cour! Ah ! le président de Montesquieu a raison : *le Gouvernement fait les hommes*. Un homme doué d'énergie, d'élévation et de génie, est dans ce pays-ci comme un lion enchaîné dans une ménagerie; et le sentiment qu'il a de sa force, le met à la torture : c'est un patagon condamné à marcher sur ses genoux. — Mon ami, il n'y a qu'une carrière ouverte pour la gloire, mais elle est belle : c'est celle des Molière, des Racine, des Voltaire, des d'Alembert; etc., etc., etc. Oui, mon ami, il faut vous borner à cela, parce que la nature l'a voulu ainsi. Bonsoir, je ne sais pas si cette lettre partira : mais j'ai causé avec vous, et je me suis satisfaite.

Mardi matin.

Je vois que la poste pour Bordeaux part ce matin; ainsi j'envoie ma lettre : si vous deviez, comme vous l'avez dit d'abord, arriver le 13, cela seroit inutile. Dites-moi, de quelque part que vous m'écriviez, si vous avez été du 21 octobre au 1er novembre sans m'écrire. J'ai passé le courrier de lundi et de samedi de la semaine dernière, sans avoir de vos nouvelles; je ne puis exprimer dans quel abattement cela me jette : mon ame est morte, et mon corps est dans un état de souffrance qui vous feroit pitié. — Ah! Mon ami, si vous en croyez M. Turgot, vous serez ici le 15.

LETTRE LXX.

Dimanche, dix heures du soir, 13 novembre 1774.

Ah! mon ami, vous me faites mal, et c'est une grande malédiction pour vous et pour moi, que le sentiment qui m'anime. Vous aviez raison de me dire que vous n'aviez pas besoin d'être aimé comme je sais aimer : non, ce n'est pas là votre mesure; vous êtes si parfaitement aimable, que vous devez être ou devenir le premier objet de toutes ces charmantes dames qui se mettent sur la tête tout ce qu'elles avoient dedans, et qui sont si aimables, qu'elles s'aiment de préférence à tout. Vous ferez le plaisir, vous comblerez la vanité de

presque toutes les femmes ; par quelle fatalité m'avez-vous retenue à la vie, et me faites-vous mourir d'inquiétude et de douleur ? Mon ami, je ne me plains point : mais je m'afflige de ce que vous ne mettez aucun prix à mon repos ; cette pensée glace et déchire tour-à-tour mon cœur. Comment avoir un instant de tranquillité avec un homme, dont la tête est aussi mauvaise que sa voiture, qui compte pour rien les dangers, qui ne prévoit jamais rien, qui est incapable de soins, d'exactitude, à qui il n'arrive jamais de faire ce qu'il a projeté; en un mot, un homme qui vit au hasard, que tout entraîne, et que rien ne peut arrêter ni fixer? O mon Dieu ! c'est dans votre colère, c'est dans l'excès de votre vengeance que vous m'avez condamnée à aimer, à adorer ce qui devoit faire le tourment et le désespoir de mon ame. Oui, mon ami, ce que vous appelez vos défauts pourra peut-être me faire mourir, et je le souhaite; mais rien ne me refroidira. Si ma volonté, si la raison, si la réflexion avoient pu quelque chose, vous aurois-je aimé? Hélas! dans quel temps ai-je été poussée, précipitée dans cet abîme de malheur! j'en frémis encore; le moyen de rappeler un sentiment doux dans mon ame, ce seroit de penser que je vous verrai demain; mais le moyen aussi de compter sur ce bonheur! peut-être votre voiture est-elle brisée; peut-être vous est-il arrivé quelque accident; peut-être êtes-vous encore à Chanteloup; enfin je crains tout, et rien ne me console. Mon ami, il ne vous suffit pas de m'inquiéter : vous m'accusez encore. Je devois vous écrire à Chanteloup ; et dans votre dernière lettre de Bordeaux, vous me disiez que vous n'iriez peut-être pas à Chanteloup. Eh, bon

Dieu ! à quoi sert de vous confondre ? vous corrigerez-vous, et vous en aimerai-je moins ? Bonsoir. On n'a pas ouvert une fois ma porte aujourd'hui, que je n'aie eu un battement de cœur : il y a eu des instans où j'ai craint d'entendre votre nom, et puis j'ai été désolée de ne l'avoir pas entendu. Tant de contradictions, tant de mouvemens contraires sont vrais, et s'expliquent par ces trois mots : *je vous aime*.

LETTRE LXXI.

[1774.]

Votre lettre de jeudi matin étoit dure et injuste ; celle d'une heure avant étoit accablante par l'excès de vérité et d'abandon avec lesquels vous me disiez que vous ne m'aviez jamais aimée, et que désormais vous ne pouviez plus vivre pour personne, etc., etc. Mais savez-vous bien que cet aveu a fait de mes remords de la bonté? Je n'ai plus osé penser à moi sans horreur, et j'ai détourné ma pensée de vous : je ne voulois ni vous juger, ni vous haïr. Hier vous êtes venu si tard, vous étiez si pressé de vous en aller, qu'en effet vous m'avez prouvé que vous n'aviez fait que céder à mon billet, et cela me paroît tout simple. Je ne vous en parle que pour vous dire que je sais bien que vous ne serez pas contrarié de ne me pas voir ce matin. J'attends M. l'archevêque d'Aix : il a à me parler. Ma porte sera fermée.

Je vais cet après-dîner faire des visites, et je ne rentrerai qu'à huit heures. Demain je dîne chez M. le comte de C....., et je ferai des visites jusqu'à huit heures. Je vous dis mes arrangemens, non pas que je croie qu'ils doivent influer sur les vôtres, mais seulement pour vous épargner la peine de songer à me voir, ou à m'éviter. La personne qui dispose de vous et de votre temps, ne vous laissera pas vous livrer au dégoût que vous avez du monde et de la société. Vous trouverez la dissipation, la paix, le plaisir, le bonheur avec elle et chez elle ; et vous n'éprouverez plus le dégoût mortel qui doit être attaché au malheur de tromper ce qu'on aime le plus. Ah! ce n'étoit pas la peine. Vous devez vous trouver bien coupable envers elle ; du moins abandonnez-vous cette fois-ci sans retour au penchant invincible qui vous entraîne, et ne l'offensez plus, en mettant quelque parité entre le sentiment que que vous lui devez et celui que d'autres peuvent vous inspirer. Mais, mon Dieu ! je ne sais pourquoi je vous parle de ce qui vous occupe : c'est sans doute par l'habitude où je suis d'aimer à vous plaire.

Nous avons lu hier au soir un *éloge de la raison* qu'on a trouvé excellent; j'aurois voulu que vous l'eussiez entendu. La lecture n'a fini qu'à près de dix heures.

LETTRE LXXII.

Onze heures du soir, [1774].

Ah, mon Dieu! que vous avez bien fait de ne pas venir au spectacle! je n'ai point d'expressions pour rendre l'ennui que j'y ai éprouvé; j'en avois un mal-aise physique, qui étoit presque de la douleur; enfin il a été au-dessus de mes forces de passer la soirée avec madame de Chatillon, à qui je l'avois cependant promis.

Je sens qu'il y a un degré de malheur qui ôte la force de supporter l'ennui : il m'est affreux de me rendre passive pour entendre des trivialités, souvent révoltantes, et presque toujours aussi bêtes que basses. Oh, la détestable pièce! que l'auteur est bourgeois, et qu'il a un esprit commun, et borné! que le public est bête! que la bonne compagnie est de mauvais goût! que je plains les malheureux auteurs qui auroient le projet d'acquérir de la réputation par le théatre! Si vous saviez comment ce public a applaudi! Molière ne pourroit pas prétendre à un plus grand succès. Il n'y a de noble que les noms et les habits : l'auteur fait parler les gens de la Cour et Henri IV, du ton des bourgeois de la rue S. Denis. Il est vrai qu'il donne le même ton aux paysans. En un mot, cet ouvrage est pour moi le chef-d'œuvre du mauvais goût et de la platitude; et les gens du monde qui en parlent avec éloge, me semblent des valets qui disent du bien de leurs maîtres. Mon ami, si vous êtes encore contre moi dans le jugement que vous porterez de cette

comédie, j'en serai bien fâchée : mais je n'en rabattrai pas un mot, parce qu'il ne s'agit pas de savoir jusqu'à quel degré cela est bon ou mauvais ; cela m'est mortel à moi, et nous étions quatre dans la loge accablés du même ennui. En voilà bien assez, et vous trouverez que j'ai conservé l'ennuyeux de l'ennui : peut-être aussi n'aurai-je pas la cruauté de vous envoyer ma lettre ; mais, en vous rendant compte de ma journée, je m'en console. — Avez-vous eu des nouvelles de madame votre mère? est-elle mieux? et le retour de M. votre père est-il certain ? Il n'y a que cela qui puisse me consoler de ce que vous avez quitté le faubourg ? Et vous, mon ami, qu'avez-vous fait de votre journée? Pas un mot de ce que vous aviez dit, n'est-ce pas? et demain vous ne travaillerez point : et ainsi toujours une activité qui fait cent projets, et une facilité qui fait céder au premier prétexte ; des regrets, des desirs, de l'agitation et jamais du repos. Oh, mon ami ! il faut vous aimer avant que de vous connoître, comme j'ai fait : car, en vous jugeant, ce seroit se dévouer à l'enfer que de lier son bonheur à vous. — Je vais vous dire toute ma journée de demain dimanche, pour que vous puissiez me donner les momens qui vous seront les moins incommodes. D'abord la messe, et puis une visite chez une malade jusqu'au dîner. Je dîne chez madame de Chatillon ; à cinq heures j'irai à l'hôtel de la Rochefoucauld, et je ne rentrerai qu'à six heures et demie pour ne plus sortir. Adieu, mon ami. Je vous aime ; mais je me sens trop triste et trop bête pour savoir vous le dire.

Mon ami, puis-je, sans vous offenser, vous prier de m'apporter un jour, la lettre de l'abbé

de B ***? car je n'ai garde d'oser réclamer des pages arrachées de mes lettres. J'ai tort de m'en être apperçue, et en vous en parlant, je vous cause de *l'indignation*. Ce mouvement est bien juste : aussi je n'ose m'en plaindre. Ah! je suis trop difficile, trop exigeante, trop *acariâtre*. J'ai tous les défauts d'une malheureuse créature qui aime avec abandon, et qui n'a plus qu'un mouvement et une pensée. Adieu donc.

LETTRE LXXIII.

Onze heures du soir, [1774].

J'ai lu votre billet. Il est bien doux, il est bien honnête; votre conversation avoit été bien dure, bien cruelle même : j'en suis restée abîmée. Jamais, non jamais mon ame n'a été si abattue, et mon corps plus souffrant. Vous aviez formé le projet de ne me voir jamais. Eh bien! pourquoi changer? Vous me donniez la force d'accomplir le mien, de satisfaire au besoin le plus actif de mon ame; et tous deux nous aurions été soulagés et délivrés ; moi, d'un fardeau qui m'accable; vous, du spectacle de la douleur qui vous gêne souvent, et qui vous pèse toujours. Non, je ne vous rendrai point grace : je préférois votre premier mouvement à votre réflexion. En me faisant mal, vous me donniez de la force; et en me consolant, en venant à mon secours, je vous l'ai dit mille fois, vous me retenez, mais vous ne

m'attachez pas. Oh! c'est peut-être vous qui me faites sentir, d'une manière plus profonde et plus déchirante, la grandeur de la perte que j'ai faite. Rien ne m'auroit amenée à comparer, à rapprocher; ce mouvement involontaire me jette souvent dans le désespoir : et dans cette disposition, je ne sais lequel m'est le plus affreux, de mes regrets, ou de mes remords. Mais que vous importe tout cela? l'opéra, la dissipation, le tourbillon de la société vous entraînent, et cela est trop juste; je ne me plains pas : je m'afflige. Je voudrois pourtant que vous vinssiez demain avant d'aller souper : vous pourriez parler à M. d'Alembert, et peut-être à M. de Vaines. Vous avez vu qu'il m'a mandé qu'il viendroit probablement. — J'ai vu ce soir M. Turgot, il y avoit plus de six mois que je n'avois été tête à tête avec lui. J'étois morte; ainsi je crois qu'il aura regret au temps qu'il m'a sacrifié. Bonsoir. J'ai une chaleur ardente : la fièvre me consume. Ah! c'est mourir trop lentement. Vous me hâtiez ce matin : pourquoi me retenez-vous ce soir?

LETTRE LXXIV.

A midi, [1774].

Vous ne me l'aviez pas dit, vous ne me l'aviez pas écrit, et je vous le prouverai. L'espérance de vous voir suffit pour arrêter et changer tous mes arrangemens; jugez donc si, avec l'assurance de

vous voir, j'irai m'engager : mais, comme vous dépendez des arrangemens de madame de ***, vous ne pouvez jamais prévoir, ni dire avec certitude ce que vous ferez. Mon ami, il n'y a pas grand mal à tout cela ; il en résulte quelque mal-entendu, mais vous resterez libre, et voilà l'important. — Je suis fâchée que vous ne vous soyez pas fait mener où vous saviez que madame de *** soupoit ; M. de S. Lambert alloit à la place Vendôme. Mais vous ne savez jamais ce que vous voulez, ni où vous allez. Enfin il n'importe : si vous vous êtes amusé, si vous êtes content et heureux au bout de la journée, vous avez bien fait, vous avez raison, et votre manière d'être est à coup sûr la bonne. N'y changez donc rien ; pour moi. je suis triste, abattue. Je voudrois, non pas changer de manière de sentir, mais je voudrois être anéantie : je voudrois l'avoir été le même jour et au même instant où j'ai cessé d'être aimée. Ah, mon Dieu! quelle perte ! mon ame ne peut pas s'accoutumer à cet affreux mot de *jamais :* il me donne encore des convulsions. Hier, pendant la lecture, j'ai craint d'être obligée de m'en aller. Je me suis souvenue que la dernière fois qu'on avoit fait cette lecture, il en étoit l'objet : mon cœur étoit brisé, je n'ai plus entendu un mot, et je n'ai existé depuis cet instant que par ces cruels et doux souvenirs. Mon ami, pourquoi m'avez-vous arrachée à la mort ? C'est la seule pensée qui calme mon ame, et c'est son besoin et son desir le plus permanent. Bonjour. Je ne sais pas comment je ferai; mais, à mon grand regret, je serai forcée de me contraindre. Le temps de ma vie où je suis le mieux, c'est la nuit : je suis tout entière à mes affections. — Vous me direz, si vous le savez, ce

que vous comptez faire ces jours-ci; mais en grace, ne me faites point de sacrifice, je n'en suis pas digne, et puis je reste si malheureuse!

LETTRE LXXV.

[1774.]

Mon ami, vous ne savez jamais ce que vous voulez faire; je vais donc vous l'apprendre : vous sortirez avant onze heures, vous ferez des visites dans le fauxbourg S. Honoré, et puis vous irez dîner chez madame de Boufflers. En revenant du Marais, vous vous ferez écrire chez madame de Vaines; et puis, à sept heures, vous viendrez à la Comédie Françoise voir Henri IV, qui n'est que la seconde pièce; vous demanderez la loge de M. le duc d'Aumont, sur l'orchestre du côté de la Reine; vous direz à votre laquais d'être à huit heures et un quart à la grande porte de la cour des Princes, et nous sortirons tous par là, sans attendre une minute; après cela, vous irez souper avec madame de ***. Voilà toute votre journée arrangée à merveille, n'y changez rien. Et puis demain dimanche, vous travaillerez toute la matinée sans sortir: vous irez dîner chez madame de ***; vous rentrerez à cinq heures pour travailler encore, et à huit heures vous viendrez chez moi. *Appliquez-vous,* et écoutez-moi. Lundi, dîner chez madame de Vaines, et souper chez madame de ***. Mardi, dîner au contrôle général,

et souper avec madame de ***. Mercredi, dîner chez madame Geoffrin, et souper chez madame de ***. Jeudi, dîner chez le comte de C....., et souper avec madame de ***. Vendredi, dîner chez madame de Chatillon, et souper chez madame de ***. Samedi, dîner chez madame de ***; aller à Versailles après-dîner, et revenir dimanche au soir passer la soirée avec moi. Mon ami, vous serez le plus aimable du monde, si vous faites tout ce qui vous est prescrit. Je vous défie de vous faire une meilleure part pour votre plaisir; je l'ai mis, comme de raison, en première ligne. Mon ami, vous m'avez dit que vous aviez voulu me faire souffrir; cela est impossible : vous êtes bon, vous êtes sensible, et vous savez..... quoi? que je donnerois ma vie, que je ferois bien plus, que je me dévouerois à la douleur, pour vous délivrer d'une peine d'un quart d'heure? Et vous avez voulu me faire souffrir! Oh! cela n'est pas vrai.

Je vous ai induit en erreur : M. et madame de la Borde sont à Paris; vous irez ce matin, n'est-ce pas?

LETTRE LXXVI.

Cinq heures, [1774].

Mon ami, vous étiez fou ce matin; mais votre folie est bien aimable, puisqu'elle étoit selon mon cœur. Je ne sais comment j'ai pu oublier de vous dire la raison absolue qui me retenoit chez

moi. Ce qui m'étonne autant, c'est que je ne m'en suis souvenue que lorsque j'ai vu entrer dans ma chambre, à trois heures et demie, M. de Vaines. Il me l'avoit dit hier au soir, il me l'avoit mandé, et je n'ai pas su vous le dire. Mon ami, je vous ai contrarié une fois, et vous m'affligez cent fois. Par exemple, si je ne vous vois pas ce soir, vous serez cruel et injuste, et cependant je ne me plaindrai pas. — M. Turgot est un peu mieux; j'ai eu trois fois de ses nouvelles depuis que je ne vous ai vu, et j'en aurai autant avant minuit : cela me satisfait sans me tranquilliser. Mon Dieu ! haïssez-moi, je vous aime, et je me sens triste jusqu'à la mort. Non, ne me voyez pas; allez à la Comédie, allez souper, allez au bal : tout est plein d'agrément et d'intérêt, et moi je vous ennuie ou vous attriste. Je vous mets trop près de vous-même; je m'en occupe avec le trouble de la passion, et elle est si monotone, elle est si bête pour un homme du monde entraîné par les agrémens d'une femme aimable qui ne lui offre que des plaisirs et de la dissipation! Enfin, mon ami, tout cela prouve que vous avez autant de justesse que de justice, en ne m'aimant que foiblement; je ne vaux que cela.

J'ai vu ce *Loison*, peintre. Il est beau lui-même à peindre ; il a quelque chose de sot, de niais et de fat, qui m'a tout-a-fait refroidie pour son talent. Cet homme-là ne sentiroit jamais votre ame; il peindroit vos traits, et il trouveroit le secret de rendre votre figure sans intérêt pour moi. Cependant comment se pourroit-il ? N'ai-je pas dans mon cœur de quoi animer la pierre et faire vivre la toile? Mon ami, je ne veux rien y perdre : vous m'avez promis votre portrait ; je l'aurai

donc, il me le faut. — Je ne suis point sortie ; je ne verrai personne qui me parle du bal : j'entendrai parler de M. Turgot, non pas avec l'intérêt qui m'anime, mais avec l'intérêt qu'on a pour la vertu, et par la crainte de son successeur. Pour moi, depuis deux jours, il n'est plus contrôleur général : il est M. Turgot, avec qui je suis liée depuis dix-sept ans, et sous ce rapport, il agite et trouble mon ame.

Mon ami, si vous aviez été au Temple, si vous vous étiez débarrassé de vos visites du Marais, si vous aviez pensé à faire aujourd'hui tout ce qu'il falloit pour être libre dimanche prochain, que vous seriez aimable, que vous seriez raisonnable! mais non, vous mettez de la fantaisie dans toutes vos actions : ce n'est ni la raison, ni le sentiment qui en décident; aussi, toute votre conduite n'a pas le sens commun : mais tel que vous êtes, je vous aime à la folie, et vous ne le savez que trop bien. Voilà la troisième fois que je vous écris.

LETTRE LXXVII.

Dix heures, [1774.]

Mon ami, êtes-vous où je suis? dans le bain? avez-vous souffert? Je ne sais si c'est à vous ou au meilleur état de M. Turgot, que je dois d'avoir dormi quatre heures de suite. Cela ne m'arrive presque jamais ; mais j'étouffe encore. — Voilà une lettre du comte de Schomberg, et un billet de madame d'Enville; vous en aurez reçu un. Je

compte sortir à une heure, et je rentrerai à quatre, ou plutôt j'irai me promener aux Invalides ; ou bien, ce que je préfère à tout, je vous attendrai chez moi. Vous y viendrez de bonne heure, mon ami? je vous en prie. Venez causer avant dîner avec le comte de Broglie ; vous pourrez le quitter à quatre heures. Je ne vous vois point, je ne vous parle point; ce n'est pas une manière de parler, mais j'ai oublié dix choses que j'avois à vous dire.

Mandez-moi positivement : *je serai chez vous à telle heure;* cela me décidera sur l'endroit où j'irai dîner ; je peux quitter madame de Saint-Chamans avant quatre heures, je la préférerai. Bonjour.

LETTRE LXXVIII.

Dix heures et demie, [1774.]

J'étois avec trois femmes; je toussois à mourir; je n'ai pas pu vous remercier de m'avoir donné de vos nouvelles. Vous avez bien fait, mon ami, de rester au coin de votre feu : votre santé, votre bien-être me sont encore plus chers que mon plaisir. Je suis sûre que vous m'aurez accusée d'humeur et d'injustice, et c'est vous qui aurez été injuste ; mais je vous le pardonne : j'ai pour vous un sentiment qui est le principe et qui a les effets de toutes les vertus, indulgence, bonté, générosité, confiance, abandon, abnégation de tout

intérêt personnel. Oui, mon ami, je sens tout cela, quand je crois que vous m'aimez; mais un doute renverse mon ame, et me rend folle : et ce qu'il y a de cruel, c'est que c'est presque ma disposition habituelle.

Mon ami, la première règle pour écrire en points, c'est de former ses lettres et surtout d'être exact : *donc* vous ne pouvez pas écrire en points : mais je vous répondrai pourtant que je ferois bon marché de l'avenir ; je ne sens le besoin d'être aimée qu'aujourd'hui ; rayons de notre dictionnaire les mots *jamais*, *toujours*. Mon ame n'atteint plus là : j'ai cent ans, et j'ai sous ma clef le remède de l'avenir. Vous voyez que j'ai lu vos points. Mais vous, lisez ces deux passages de Sénèque : ils m'ont ravie; j'ai voulu que vous les vissiez, je les ai fait écrire. M. de M... avoit le même sentiment. Cela l'avoit soutenu trois ans contre l'agonie; mais la mort est encore plus forte que l'amour. Bonsoir. Je me sens triste; la vie me fait mal, et cependant je vous aime avec tendresse et passion.

Je vous donnois à deviner ce matin de quoi j'avois peur : c'étoit de ne vous pas voir. Ah! je passe ma vie à voir mes craintes et mes pressentimens se justifier. Au moins vous verrai-je demain au soir?

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

P. 1. *Vous partez mardi....* Guibert quitta Paris le jeudi 20 mai. Il rapporta de la tournée, qu'il entreprenait alors, des notes qui ont été publiées par sa veuve : *Journal d'un voyage en Allemagne.* Paris, 1804, 2 vol in-8°. Voici quelques dates de ce voyage. Il arrive à Dresde le 4 juin, à Berlin le 10, à Vienne le 30, part le 19 juillet pour une excursion en Hongrie et dans les confins militaires, rentre à Vienne vers le 10 août et en repart pour Breslau, où il arrive le 15. Pour le reste du voyage, le journal est incomplet.

P. 7. *Le livre de M. Thomas....* Son *Essai sur les Eloges.*

P. 11. *Et pis que cela, je suis curieuse...* C'est la leçon donée par toutes les éditions; nous supposerions volontiers qu'il faut lire « furieuse ».

P. 11. *L'Ecole militaire n'est pas encore donnée....* La place gouverneur de cette école, rendue vacante par la mort du marquis de Croismare, était probablement convoitée par M. de Guibert le père, qui eut plus tard le gouvernement des Invalides. Ce fut le marquis de Timbrune-Valence qui fut nommé.

P. 15. *M. d'Aguesseau....* Charles-Albert-Xavier, chevalier, puis marquis d'Aguesseau de Luce, après avoir été lieutenant-olonel du régiment d'infanterie de la Couronne, obtint vers la fin de cette année 1773 une brigade des Gardes-du-Corps (compagnie écossaise) et la commission de mestre-de-camp du régiment de dragons de Noailles. Il fut fait en 1784 maréchal de camp et gouverneur de Ham, et il figure encore dans l'*Etat militaire* pour 1793. On lit dans la préface de la *Tactique* de Guibert que son ami d'Aguesseau travaillait à un ouvrage sur s révolutions de l'art militaire.

P. 21. *Cette journée que j'ai passée au Moulin-Joli....* Ce o maine, situé sur la rive gauche de la Seine, un peu en amont u bac de Bezons, appartenait à M. Watelet, qui l'avait créé et 'a décrit dans son *Essai sur les Jardins* (in-8°, 1774, p. 138 suiv.). Il le légua à Mme Leconte, qui s'en défit en 1786. Ce

n'est qu'à cette époque que courut le bruit, faux d'ailleurs, que Calonne l'avait achetée pour Mme Vigée-Lebrun. Et voilà pourquoi J. Janin et d'autres biographes à sa suite racontent que Mlle de L. et Guibert se sont connus chez Mme Vigée-Lebrun!

P. 24. *M. de Crillon vous a prévenu....* François-Félix-Dorothée, comte et plus tard duc de Crillon (25 ans), était colonel en second du régiment de Béarn. Il se disposait alors à faire un voyage en Allemagne et en Russie; d'Alembert le recommanda au roi de Prusse par une lettre du 21 sept. 1773. Il fut député de la noblesse du Beauvoisis aux États-Généraux, lieutenant-général le 1er février 1792, servit sous Luckner et rentra comme lui dans la vie privée après le 10 août. Il mourut pair de France en 1820.

P. 27. *Je l'ai envoyé plus loin....* Au roi de Prusse lui-même, par l'entremise de d'Alembert. Guibert, écrivant à Mlle de L. qu'il avait manqué de sang-froid dans sa première entrevue avec Frédéric, ajoutait : « Une espèce de nuage magique l'environnoit à mes yeux; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'aureole autour de messieurs les saints et la gloire autour d'un grand homme. »

P. 28. *La comtesse de Boufflers...* Mme de Boufflers-Rouvrel, née de Campers-Saujon, maîtresse du prince de Conti, faisait aux gens de lettres les honneurs des salons du prince au Temple. C'est elle que Mme du Deffand appelait couramment *l'Idole*. A l'époque où elle est ici nommée pour la première fois, elle était âgée de 48 ans. « La jeune de Boufflers », c'est sa belle-fille Amélie, devenue depuis 1766 duchesse de Lauzun, mais qui, ayant fort peu vécu avec son mari, restait pour la société du Temple la jeune de Boufflers.

P. 29. *Ce que le comte d'Argenson d'I....* Ce mot se retrouve, avec une variante insignifiante, dans Senac de Meilhan. V. éd. Lescure, 1862, p. 373.

P. 35. *Le baron de Cock....* Plus loin, lettre 117, on lit « le baron de Coke. » Sous ces deux formes, il s'agit à coup sûr du général baron F. A. de Koch, ami de Grimm, qui a publié en 1784, sous le titre d'*Œuvres de Jamerai Duval*, un recueil de lettres intimes de ce numismate, et qui était effectivement au service de l'impératrice de Russie.

P. 43. *Le chevalier de Chatelux....* L'ardent prôneur de l'inoculation, François-Jean, chevalier, plus tard marquis de Chatelux ou de Chastellux, « dont l'esprit, dit Marmontel, ne s'éclaircissait jamais assez, mais qui en avait beaucoup », était alors âgé de 42 ans. Il avait publié l'année précédente son livre : *De la Félicité publique*, qui fut son principal titre académique et que Voltaire eut la bonté de mettre en balance avec *l'Esprit des*

lois. On lui reprochait un penchant funeste pour le calembour.

P. 46. *Un éloge de Colbert....* Cet éloge, qui fut couronné, était de Necker. Il ne se fit pas connaître tout d'abord, et son travail fut publié par l'Académie sans nom d'auteur.

P. 47. *Le livre si attendu de M. Helvétius....* C'est son traité posthume : *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, qui fut loin de retrouver le succès du livre *de l'Esprit*.

P. 47. *Une tragédie de M. Dorat, et puis encore une comédie de M. Dorat.... Régulus*, tragédie en trois actes, et la *Feinte par amour*, comédie en trois actes, représentées le même soir à la Comédie-Française (31 juillet 1773).

P. 51. *Elle en parla à l'ambassadeur de Naples....* Dominique, marquis de Caraccioli (58 ans), « l'un des esprits les plus complets que l'on connoisse » au dire de d'Alembert, était ambassadeur à Paris depuis 1770. Admirateur et ami des encyclopédistes, il se signala plus tard dans le royaume de Naples par son zèle réformateur.

P. 52. *Madame de Luxembourg....* Marguerite-Angélique de Neufville-Villeroy, veuve en premières noces de Joseph-Marie, duc de Boufflers, et en deuxièmes de Chrétien-Louis de Montmorency-Luxembourg, maréchal de France, s'était fait, surtout sous le nom de son premier mari, une réputation d'excessive galanterie. V., sur elle et sur la comtesse de Boufflers, les livres X et XI des *Confessions* de Rousseau. — *Madame de Beauvau....* Née Rohan-Chabot, veuve en premières noces du comte de Clermont d'Amboise, femme de Charles-Just, prince de Beauvau, académicien et plus tard maréchal de France. Mme Standish a publié en 1872, chez Techener, des *Souvenirs de la maréchale de Beauvau*, suivis de Mémoires sur le maréchal écrits par Saint-Lambert et revus par Suard, le tout d'un intérêt assez restreint.

P. 55. *D'écrire au Roi de Pologne....* Nous ignorons si Mme Geoffrin écrivit la lettre sollicitée. Mais nous lisons, dans sa correspondance avec Poniatowski récemment publiée, sous la date du 7 novembre 1773 : « *M. Gibert* n'est point dans l'affaire du sieur Dumouriez, il est à Paris. Sa santé seule l'a privé du plaisir et de l'honneur d'aller vous faire sa cour ». N'est-ce pas « M. de Guibert » qu'il faut lire?

P. 62. *En causant du jugement de M. de Morangiès....* Le comte de Morangiès, accusé d'abus de confiance au détriment des héritiers Véron, venait d'être acquitté le 3 septembre. Ce procès, qui eut une suite, avait déjà duré près de deux ans avec des péripéties diverses et donné lieu à un déluge de mémoires. Attaqué par les avocats Falconnet, Vermeil et La Croix, M. de

Morangiès était défendu par Linguet : il eut, par surcroît, l'heureuse chance d'intéresser Voltaire à sa cause.

P. 64. *Les comédies de la Chevrette....* Ce château, situé près d'Enghien et illustré par Mme d'Epinay, appartenait alors à M. Savalette de Magnanville, garde du trésor royal. Les traditions du théâtre où Jean-Jacques avait donné *l'Engagement téméraire* étaient maintenues par le nouveau propriétaire. Il n'y paraissait que des pièces inédites, écrites et interprétées par des personnes de la société de M. Savalette. Le chevalier de Chastellux prenait une part assidue à ces représentations, comme auteur et comme acteur.

P. 74. *Lettre xxviii.* Cette lettre est écrite après, et, selon toute apparence, un certain temps après que Mlle de L. a appris la mort de Mora, arrivée le 27 mai, à Bordeaux ; elle n'est donc pas à sa vraie place.

P. 79. *La duchesse d'Enville....* ou d'Anville. (Les deux orthographes alternent dans ces lettres, comme dans la plupart des Mémoires du temps et même dans les répertoires généalogiques.) Marie-Louise-Nicole, l'aînée des filles d'Alexandre, dernier duc de La Rochefoucauld de la branche aînée, avait épousé en 1732 son cousin J.-B.-Louis-Frédéric de la Rochefoucauld-Roye, marquis de Roucy, qui fut fait duc d'Anville a l'occasion de ce mariage et qui, devenu lieutenant-général des armées navales, périt en 1746 en vue de l'Acadie, à la tête d'une expédition malheureuse. La duchesse d'Anville, en correspondance avec Voltaire, très-liée avec Turgot, se distingua parmi les protectrices les plus agissantes de la « secte économique ».

P. 80. *Lettre xxxii.* On voit par la lecture de cette lettre et de la suivante qu'elles ont été écrites le lendemain de la mort de Louis XV, ce qui les date du 11 mai. La seconde pourtant a dû n'être terminée et envoyée que le 12, car on y lit : « demain vendredi », et le 11 était un mercredi. A cette date, l'abbé Morellet place l'anecdote que voici : « Vers les six heures, je m'acheminai pour aller à Auteuil chez Mme Helvétius, et je trouvai deux carrossées des nôtres, revenant fort vite à la ville, et s'arrêtant pour me dire : *C'est fini.* Mais je me souviens surtout que Mlle de Lespinasse, qui était avec eux, me dit à la portière : *Mon cher abbé, nous allons avoir pis.* En rapportant cette prédiction, je ne prétends pas en faire honneur à sa sagacité. Elle était fort disposée à voir les choses en noir... »

P. 83. *M. de Vaines a passé la soirée....* Jean Devaines ou de Vaines (41 ans) avait été directeur des domaines à Limoges, où il s'était lié avec Turgot ; il avait collaboré à l'Encyclopédie. Il mourut en 1803 conseiller d'Etat et membre de l'Institut. Mme de Vaines, sa femme, amie intime de Suard, donnait à

dîner le lundi et le mardi, et réunissait à sa table un grand nombre de gens de lettres.

P. 84. *Chez Gluck....* Guibert avait fait la connaissance de Gluck à Vienne. Le 4 juillet 1773, il avait passé la matinée chez le grand compositeur et entendu au clavecin des morceaux d'*Iphigénie*. « Il m'échauffoit, dit-il, dans ses notes de voyage, moi barbare, moi dont on n'a presque jamais pris l'âme par les oreilles. »

P. 85. *Le visage de madame de Forcalquier...* La comtesse douairière de Forcalquier, née Carbonnel de Canisy, veuve en premières noces d'Antoine-François de Pardaillan, marquis d'Antin, et en deuxièmes noces de Louis-Basile de Brancas-Céreste, comte de Forcalquier, était dame d'honneur de la comtesse d'Artois. Amie du duc d'Aiguillon, elle quitta la cour en même temps que lui. Mme du Deffand l'appelait *la Bellissima*.

P. 85. *La noblesse de madame de Brionne....* Louise-Julie-Constance de Rohan-Rochefort, veuve de L.-C. de Lorraine, comte de Brionne, mère du prince de Lambesc, dame du comté de Limours, tenait un très-haut rang à la cour. Elle fréquentait chez Mme Geoffrin.

P. 88. *Le plan de votre pièce....* La tragédie des *Gracques*.

P. 92. *Ris*, village voisin de Corbeil. En 1789, le château et la seigneurie de Ris appartenaient à Anisson-Duperron, directeur de l'Imprimerie royale. Il y a, du reste, plusieurs autres châteaux dans le pays.

P. 99. *Je n'ai pas pu savoir où vous allez....* « C'était sans doute dans la crainte de l'affliger; il allait dans la terre du père de la jeune personne qu'il était question de lui faire épouser. » (Note de l'édition de 1811, ajoutée sans doute par Mme de Guibert.)

P. 99. *Madame d'Arcambal...* Femme d'Antoine-Joseph des Lacs, marquis d'Arcambal, colonel-propriétaire de la Légion corse, dont Guibert était colonel-commandant. Mme d'Arcambal, Ducrest de Chigi, en son nom, était une cousine de Mme de Genlis. Elle avait été mariée précédemment à un écrivain amateur, le vieux Gauthier de Montdorge. (V. *Mém. sec.*, 29 oct. 1768.)

P. 105. *Chez l'archevêque de Toulouse....* Loménie de Brienne. Il demeurait rue Saint-Dominique, tout à côté du couvent de Saint-Joseph.

P. 107. *Ce mauvais synonyme...* Mlle de L. tenait de d'Alembert le goût de ce passe-temps littéraire; « elle avait fait, dit Guibert, plusieurs définitions de synonymes que l'abbé Girard et les meilleurs esprits de l'Académie n'auroient pas désavouées. » Guibert, à son tour, s'exerça dans ce genre.

P. 114 *Chanteloup*, château du duc de Choiseul, près

d'Amboise. *Rochambeau*, à la famille de ce nom, près de Vendôme.

P. 115. *M. Dangevillers a les bâtiments...* Ce nom, qu'on retrouvera plusieurs fois écrit de la même manière, désigne Charles-Claude La Billarderie, comte d'Angiviller, précédemment menin du dauphin (Louis XVI), devenu, comme on voit, directeur et ordonnateur général des bâtiments. Il s'installa au pavillon de Flore avec sa maîtresse, la pétulante Mme de Marchais, qu'il épousa plus tard : il faisait avec elle un contraste parfait par sa beauté régulière et sa nature flegmatique. D'Alembert l'appelait l'ange Gabriel et, pour relever le compliment, y joignait cette explication : « qu'il était comme les anges, chargé des prières de la terre au ciel, et des ordres bienfaisants du ciel pour la terre. » (D.-J. Garat, *Mémoires sur Suard.*) Malheureusement, d'Angiviller ne mettait pas dans son admininistration autant d'ordre que de bonne grâce. Sa gestion fut vivement attaquée par Ch. de Lameth devant la Constituante, qui ordonna la saisie de ses biens. Il émigra, et mourut en 1810 dans un couvent d'Altona.

P. 116. *L'auteur est un M. Turpin....* Ancien professeur en l'Université de Caen, sa ville natale, historiographe de la marine, continuateur des *Vies des hommes illustres*, écrivain fécond, « mais qui, malheureusement pour lui et pour le public qu'il privoit par cette raison d'une infinité de productions, n'avoit pas autant de conduite que d'esprit. » Il composait des sermons à huit louis la demi-douzaine, prendre ou laisser. « J'avois établi, dit-il lui-même, une manufacture d'esprit, dont je faisois de fréquens envois par la Poste et les Coches (Hardy, *Mes Loisirs, ou Journal d'Evénemens*, etc.. Bibl. nat. mss. fr. 6680 et s., 31 déc. 1773).

P. 118. *D'entendre un écrit...* Peut-être faudrait-il lire : « un *récit* ».

P. 120. *M Turgot a déjà renvoyé un fripon...* Brochet de Saint-Prest, maître des requêtes depuis 1762, devenu en 1771 intendant du commerce, puis secrétaire de la « Commission pour les bleds » par la protection peu scrupuleuse de l'abbé Terrai, avait eu part à toutes les pilleries de ce ministre. Il se bâtissait, rue des Saints-Pères, un somptueux hôtel que le peuple appelait l'hôtel de la farine.

P. 122. *M. de Vaines est nommé à la place de M. Leclerc...* Il s'agit de la place de premier commis des finances.

P. 123. *Villers-Cotterets*, résidence d'été du duc d'Orléans.

P. 123. *J'ai entendu chanter Millico...* Joseph Millico, chanteur soprano, né dans la Pouille, en 1739, fut appelé à Vienne par Gluck, qui l'avait entendu en Italie, et donna des représentations au Théâtre de la Cour. En 1774, il se rendait à Londres.

Il ne se produisit pas en public à Paris. Mlle de L. l'avait sans doute entendu aux matinées musicales de l'abbé Morellet; il y chanta le rôle d'Orphée, et fit pleurer toute l'assistance. Millico est connu aussi comme compositeur; il a laissé trois opéras.

P. 133. *On disait qu'on donnait l'archevêché de Cambrai...* Tous ces projets restèrent lettre-morte et le cardinal de Bernis garda l'ambassade de Rome jusqu'en 1791.

P. 139. *Vous savez que M. de Muy se marie...* Louis-Nicolas-Victor de Félix, comte du Muy (63 ans), ministre de la guerre depuis le 5 juin de cette année 1774, épousa, par contrat signé le 29 septembre, dame Marie-Antoinette-Charlotte de Blanckart, chanoinesse du chapitre de Neuss, âgée de 42 ans.

P. 154. *La mort et les enfers...* Vers de Voltaire, *Zulime,* acte II, sc. V. On a déjà rencontré cette citation, page 11; mais cette fois, Mlle de L. la renforce et écrit : « avec transport », au lieu de « avec plaisir », qui est dans le texte. »

P. 155. *L'archevêque d'Aix...* Boisgelin de Cucé (42 ans), était archevêque d'Aix depuis 1770. Il entra en 1776 à l'Académie française, fut en 1789 député du clergé aux Etats généraux, puis émigra. Il est mort, en 1804, archevêque de Tours et cardinal. Voici, *in extenso*, l'article nécrologique que lui consacra le royaliste Peltier dans son *Ambigu :* « S'il fût mort dix ans plus tôt, il n'eût laissé que la réputation d'un sot et ennuyeux intrigant. »

P. 155. *Comme Couci...* Dans *Adélaïde du Guesclin,* acte II, sc. VII.

P. 157. *Ah! tout agite... Si mon ami m'afflige...* Citations du *Connétable de Bourbon*, acte Ier, sc. II.

P. 158. *Ciel! je reste...* Id. acte V, sc. VI.

P. 158. *Chez milord Shelburne...* William Petty, comte de Shelburne et plus tard 1er marquis de Landsdowne, avait servi sous Brunswick dans la guerre de Sept ans et fait partie du cabinet Chatham, tombé en 1768. Galiani écrivait de lui en 1771 : « C'est un aimable Anglais, chose fort rare; il a été secrétaire d'État à Londres, chose fort commune. » Cet homme d'Etat se signala à la Chambre des Lords par la courageuse expression de ses sympathies pour l'indépendance américaine, et plus tard pour la Révolution française. Sa vie, écrite par son arrière-petit-fils lord Edmond Fitzmaurice, est en cours de publication à Londres, chez Macmillan (1875).

P. 160. *Je lis Livourne...* Comme beaucoup de beaux esprits de son temps, Mlle de L. savait assez mal la géographie de la France. Il n'était pas malaisé de deviner *Libourne.* Il semble que Guibert n'ait fait connaissance avec cette garnison que le 11 juin de l'année suivante, après son mariage.

P. 161. *Chez Duplessis...* Joseph-Siffrein Duplessis, alors âgé de 49 ans, était dans tout l'éclat de ses succès et venait d'entrer à l'Académie de peinture.

P. 165. *Le duc de la Rochefoucauld...* C'était le fils de la duchesse d'Anville ; il avait alors 31 ans. Dès l'âge de 17 ans, sa mère l'avait présenté à Voltaire, sur qui il avait fait la meilleure impression, malgré sa chétive apparence. Mme du Deffand écrivait de lui le 26 avril 1772 : « Il est le plus assidu courtisan de Mlle de Lespinasse. Je ne sais pas si c'est cette liaison qui a nui à ma connaissance avec lui et avec madame d'Enville, mais je les vois plus rarement qu'autrefois. »

Il fut plus tard membre de l'Académie des sciences et député de la noblesse de Paris aux Etats Généraux. Il périt à Gisors dans le contre-coup des massacres de septembre.

P. 166. *L'ambassadeur de Suède...* Gustave-Philippe, comte de Creutz (48 ans), était ambassadeur à Paris depuis deux ans. C'était un poëte suédois distingué, un botaniste passionné et un grand amateur de musique.

P. 166. *Un mauvais livre sur le théâtre...* C'est le livre de Séb. Mercier : *Du Théâtre,* ou *Nouvel essai sur l'art dramatique*, in-8. Amsterdam, 1773, très-curieux manifeste en faveur du drame populaire en prose.

P. 166. *Le Vieux Garçon...* Cet opéra-comique ne figure pas dans les œuvres imprimées de Marmontel : nous ne croyons pas qu'il ait été non plus représenté, du moins sur un théâtre public.

P. 167. *Il ne nous faut que la mort d'un des quarante...* C'est en remplacement de Chateaubrun que Chastellux fut élu académicien, le 29 mars 1775.

P. 167. *M. d'Alembert a été voir Arlequin...* D'Alembert suivait assidûment à la Comédie Italienne les représentations de Carlin, l'Arlequin d'alors ; il fit même sa connaissance, si bien qu'un jour Arlequin, ayant perdu ses économies dans la banqueroute du receveur des tailles Roland, alla conter ses peines à son ami le philosophe. Pour les adoucir, d'Alembert se chargea de la fille de Carlin, laquelle était aveugle. (*Mém. sec.*, 12 nov. 1779.)

P. 168. *Il a écrit de son seul mouvement...* C'est là une manière de parler ; car on a vu, p. 142-3, que cette lettre avait été formellement sollicitée par M. de Fuentes.

P. 171. *La duchesse de Chatillon...* Adrienne-Amélie-Félicité de la Baume le Blanc, fille du duc de La Vallière, née en 1740, veuve avec deux filles de Louis-Gaucher, duc de Chatillon, grand-fauconnier de France.

P. 183. *Je suis comme Lucas...* Dans le *Galant jardinier,*

comédie de Dancourt, représentée en 1704, et longtemps maintenue au répertoire.

P. 184. *Mesdames de Grammont, de Roncé, d'Amblimont, et la comtesse de Choiseul...* De ces personnes, la première était la sœur du duc de Choiseul, la troisième l'une de ses maîtresses les plus affichées, la dernière, peut-être sa belle-sœur. La comtesse d'Amblimont était parente et confidente de Mme de Pompadour, qui l'appelait *mon torchon*. Sur la duchesse de Gramont, lire Senac de Meilhan, qui fait son éloge, et le baron de Gleichen, qui donne la note opposée. La marquise de Roncé, née Amelot, avait été dame de la princesse de Condé et maîtresse du prince : elle recevait le samedi.

P. 184. *M. Grimm est de retour...* Grimm était allé à Saint-Pétersbourg à peu près en même temps que Diderot, à l'occasion du mariage du grand-duc Paul, depuis Paul Ier; mais il était revenu par Varsovie et Vienne, pendant que Diderot passait par La Haye.

P. 187. *Des moments qui me firent transporter la scène à Bordeaux...* C'est le désespoir d'Amenaïde apprenant la mort de Tancrède :

Donnez-moi mon arrêt; il me défend de vivre.

Et plus loin :

. . . Je l'entends, il m'appelle;
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.

P. 187. *Il y aura un opéra nouveau... Azolan* ou *le Serment indiscret*, qui ne fut donné que le 22 novembre, et que des plaisants appelèrent *désolant*.

P. 187. *La feuille de Linguet...* Le premier cahier du *Journal de politique et de littérature*.

P. 187. *Le baron de Coke et celui de Gleichen...* Nous avons dit que le premier nom devait être lu *de Koch*. Ch.-Henri, baron de Gleichen (42 ans), ami dévoué de la duchesse de Choiseul, passa une partie de son existence à Paris, où il avait représenté le margrave de Bayreuth, beau-frère de Frédéric de Prusse (1758-59) et le roi de Danemark (1763-70). Il mourut à Ratisbonne, en 1807, laissant, outre divers ouvrages de métaphysique, de curieux *Souvenirs*, qui ont été imprimés en 1847 à Leipzig, et dont M. Grimblot a donné une traduction chez Techener en 1868. — Les noms de Koch et de Gleichen se trouvent plusieurs fois rapprochés dans la correspondance de Galiani et de Mme d'Epinay.

P. 194. *L'éloge qui m'avait fait beaucoup de plaisir...* Le

concurrent malheureux de Chamfort était La Harpe; c'est le travail de celui-ci qui avait été loué au début de la lettre LI.

P. 196. *D'un homme qui n'a que 34 ans...* Lord Shelburne était né en 1737. Mlle de L. le rajeunit donc de trois ans.

P. 197. *Qui se mettent sur la tête tout ce qu'elles avaient dedans...* Allusion à la mode extravagante des *poufs au sentiment*, qui avait pris naissance dans les derniers jours du règne de Louis XV. Le *pouf au sentiment* était une coiffure échafaudée, dans laquelle entrait la représentation sensible des goûts dominants de la dame; on se mettait dans les cheveux ses enfants, ses chiens, ses chats, ses amants; il n'était pas défendu d'y mettre son mari, mais ce n'était pas d'un genre très-relevé; un rossignol symbolisait le goût de la musique; un cerf, celui de la chasse à courre, etc. Comme ces figurines ne devaient pas dépasser le nombre de quatre ou cinq, il en résultait de l'embarras pour les personnes qui avaient le *sentiment* facile; elles y suppléaient en entremêlant à l'édifice de leur chevelure des mèches empruntées à tous leurs amis et connaissances.

P. 200. *Un éloge de la raison...* Pamphlet allégorique de Voltaire.

P. 201. *Oh! la détestable pièce!... La Partie de chasse de Henri IV*, de Collé, qui, après avoir paru sur un grand nombre de théâtres particuliers, venait d'obtenir un grand succès à la Comédie-Française.

P. 202-3. *La lettre de l'abbé de B****. Sans doute Nicolas Thyrel de Boismont, de l'Académie française (59 ans). Prédicateur ordinaire de Louis XV, il fit en cette qualité quelques oraisons funèbres qui ont été imprimées. Paresseux, spirituel, très-mondain, il tenait dans les théatres de société l'emploi des Crispins. C'est probablement lui qui est appelé « le célèbre abbé Turlupin », dans l'épigramme connue, qui se termine ainsi :

Au théâtre on l'aurait sifflé :
On ne siffle pas à l'Eglise.

P. 206. *Lettre lxxv...* Cette lettre devrait sûrement précéder celle qui porte le numéro 72 : elle est du même jour. Lues dans cet ordre, elles s'enchaînent le mieux du monde, tandis qu'on ne se figure pas Mlle de L. retournant voir *la Partie de chasse*, après qu'elle s'y était si prodigieusement ennuyée.

P. 206. *La loge de M. le duc d'Aumont...* Ce seigneur, chargé, comme premier gentilhomme de la chambre, de la surveillance des théâtres, a laissé une réputation de sottise éminente,

P. 207. *M. et Mme de La Borde...* Il s'agit de Benjamin de La Borde, premier valet de chambre de Louis XV, puis fermier général, grand amateur et compositeur de musique, qui doit être distingué du banquier de la Cour.

P. 208. *Ce Loison, peintre...* Si ce nom a été bien lu par les premiers éditeurs, il faut croire que le public a partagé pour lui le dédain de Mlle de L., car il n'a laissé aucune trace, que nous sachions.

P. 209. *Une lettre du comte de Schomberg...* Le comte de Schomberg, maréchal de camp et propriétaire d'un régiment de dragons, en correspondance avec Voltaire, était l'arrière-petit-fils du maréchal Henri de Schomberg, et le petit-fils du duc Charles, le vainqueur de Leucate. Il mourut à Dresde pendant l'émigration.

P. 210. *Madame de Saint-Chamans...* Louise-Charlotte de Malézieu, mariée en 1731 à Louis, marquis de Saint-Chamans. Deux de ses enfants, le vicomte de S. Chamans et Mme de Meulan, sont cités plus loin.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

NOTICE SUR Mlle DE LESPINASSE ET SA SOCIÉTÉ V

I. La famille d'Albon V
II. Le salon de Mme du Deffand XII
III. Le salon de la rue de Bellechasse XIX
IV. Le marquis de Mora XXX
V. Le comte de Guibert. XXXVII
VI. Révélations posthumes. — Bibliographie. . . . XLIII

LETTRES AU COMTE DE GUIBERT (1773-1774).
Lettre I à LXXVIII. . . . . 1 à 211

NOTES 212

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ERRATA.

P. 10, l. 23. *Au lieu de* bien aimer? *lisez* bien aimer!

P. 57, l. 9. *Au lieu de* d'une dame sensible, *lisez* d'une ame sensible.

P. 81, l. 12. *Au lieu de* 11 mai [1774.] *lisez* [11 mai 1774.]

P. 95, l. 6. *Au lieu de* de sensation *lisez* de sensations.

P. 119, l. 13. *Au lieu de* que j'aie eu *lisez* que j'ai eu.

p. 190, l. 28. *Au lieu de* uoi *lisez* quoi.

Imprimerie Eugène HEUTTE et Cie, à Saint-Germain.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JAN 14 2002

OCT 07 2002

a39003 0012378656

DC 135 .L5A33 1876 V1
LESPINASSE, JULIE JEAN
LETTRES DE MADEMOISELL